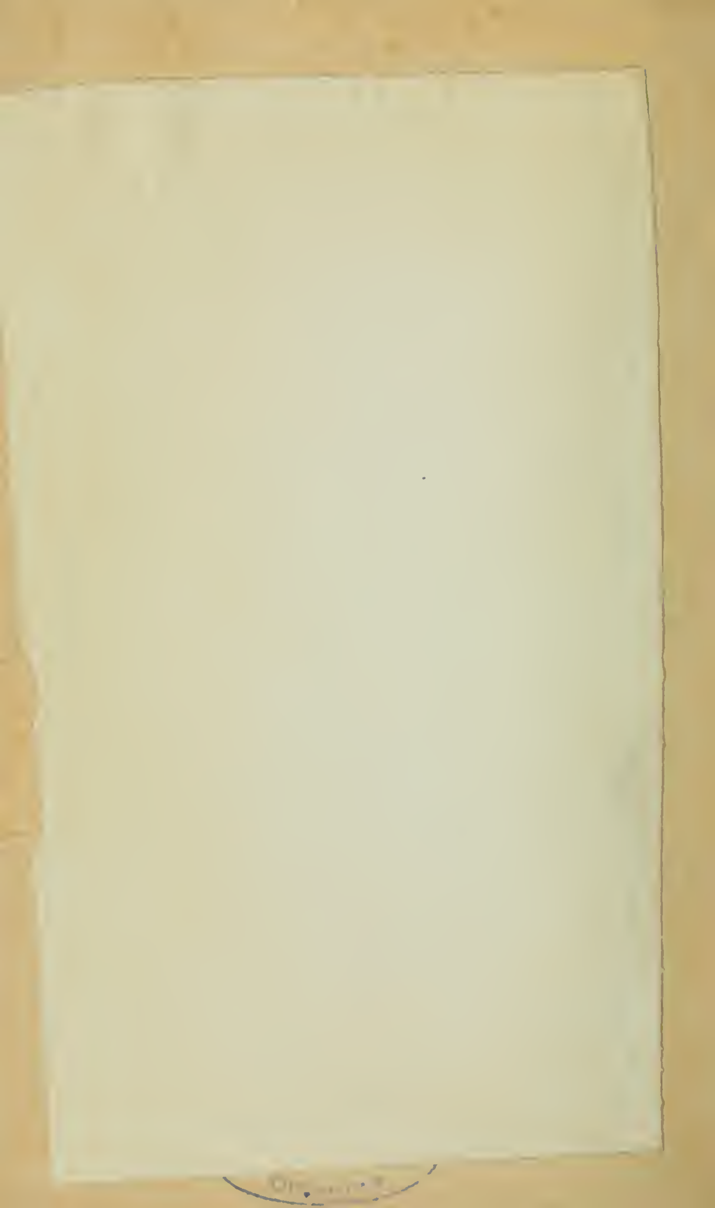

U d'/ of Ottawa
39003002019585





MÉMOIRES

DE

LAFERRIÈRE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

MÉMOIRES

DE

LAFERRIÈRE

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de lettres
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

Mon cher Laferrière,

Quand vous m'avez dit que vous écriviez vos Mémoires, j'ai eu peur, oui, peur, je vous l'avoue, et voici pourquoi.

Parmi les comédiens de ce temps, vous jouissez d'une réputation incontestée. Vous n'êtes pas, à chaque création nouvelle, remis en question. Vous avez à la fois du talent et du bonheur. Que vôus soyez le héros d'un drame ou d'une comédie, que vous incarniez une grande figure historique ou une humble figure populaire, que vous vous appeliez *Antony*, *Marcel*, *Buckingham*, *Georges* ou *Édouard Ruhberg*, vous comptez vos rôles par vos succès (1).

Eh bien ! supposons, puisque vous parlez du secret de votre jeunesse, on peut bien supposer cela, supposons que, par un prodige inconnu, vous ayez

(1) On sait que Méry ne marchandait pas l'éloge, quand il s'agissait de ses sympathies.

tout à coup vingt ans; que, possédé du même amour de la scène, vous vous disposiez à recommencer votre carrière d'artiste : en dépit de vos succès, de votre expérience, du feu sacré, en dépit de tout, vous ressentiriez, avouez-le, toutes les terreurs qui accompagnent un début.

Un début ! c'est cela. En publiant vos Mémoires, vous ferez un début aussi, un début littéraire, quelque chose que je ne conseille jamais à mes amis de tenter; ils sont trop mes amis pour cela.

Entre tous les inconvénients de la tentative, il en est un que je tiens surtout à vous signaler.

Vous êtes populaire, mon cher Laferrière. Or, en temps de révolution, c'est au cou des statues que le peuple met la corde. En tout temps, c'est des noms les plus familiers au public que les journaux aiment le plus à s'occuper.

Que diront les journaux à l'apparition de vos Mémoires? Les journaux se sont montrés sévères vis-à-vis de Chateaubriand, de Lamartine et de George Sand. Espérez-vous mieux, et ne craignez-vous pas qu'au lieu de vous lire et de faire de votre œuvre une critique sérieuse, ils ne fassent

des mots et des comparaisons, dont le prétexte serait la publication d'autres mémoires, avec lesquels les vôtres n'ont rien de commun?

A cela, je vous entends me répondre :

« Parce que je suis comédien, parce qu'un peu de bruit se fait autour de mon nom, dois-je renoncer pour cela au privilége qu'a tout être pensant de noter sa pensée et de la répandre?

» Cette gloire du théâtre, la plus fragile de toutes, puisque, le comédien mort, son œuvre ne lui survit pas, cette gloire est-elle donc exclusive de tout autre souci légitime de notoriété?

» Si du récit de ma vie ressort quelque enseignement; si, parmi les anecdotes dont mon livre est semé, il en est qui servent à faire connaître les hommes et les choses de mon temps; si, enfin j'apporte quelques matériaux à l'histoire contemporaine, mon œuvre sera-t-elle inutile?

» Ne ferais-je, enfin, que satisfaire à ce besoin qui pousse le voyageur à raconter ses voyages, et l'homme qui a traversé la vie à raconter ses traverses, où serait le mal? Un livre honnête, honnêtement fait, n'a rien en soi qui discrédite son auteur, cet auteur fût-il un comédien. »

Eh! mon cher ami, nous avons raison tous les deux et, si nous étions trois, il est probable que notre interlocuteur aurait raison aussi, tout en n'étant ni de votre avis, ni du mien.

Tout ce que je désire, lorsque vos Mémoires paraîtront, c'est qu'avant de parler, chacun les lise, comme je les ai lus. J'y ai trouvé des qualités de facture rares chez qui ne tient pas habituellement la plume. Vous racontez comme un causeur, c'est-à-dire comme un maître en l'art de conter; vous appréciez finement et judicieusement ceux de vos contemporains que vous avez connus; enfin, votre œuvre a le double attrait de l'intérêt et du style.

Votre vieil ami,

MÉRY.

Avril 1860.

AVANT LE RIDEAU

Grimm a dit quelque part, dans sa correspondance littéraire :

« Quand un homme fait dans le monde assez de bruit, à quelque titre que ce soit, pour que l'on mente beaucoup sur sa personne, j'aime assez qu'il ait le courage de ne pas se mettre par le silence du côté des menteurs, et qu'il dise publiquement : Voilà ce que je suis, voici ce que je ne suis pas. »

C'est un peu pour cela que j'ai publié ce livre.

On se demandera si ma personne est d'une assez grande importance pour qu'il m'ait paru indispensable d'écrire ces mémoires, et si le redressement de quelques erreurs, à propos de ce que je suis ou de ce que je ne suis pas, constitue un intérêt de premier ordre.

A la question posée de la sorte, je n'aurais plus qu'à jeter la plume et à revenir au silence que condamne Grimm.

Mais on n'a pas traversé les trois quarts d'un siècle sans avoir fait son œuvre de fourmi, et l'on sait que l'édifice de l'histoire, — en dehors de ses assises principales et de ce que j'appellerais volontiers le gros œuvre — se compose, bien plus qu'on ne le pense, de brins, d'atomes, de fétus ramassés çà et là, et la plupart du temps dus à la diligence individuelle.

Il y a, chez tout homme, ayant vécu dans un milieu qui n'est ni tout à fait la vie privée

ni l'ombre tranquille du foyer, une provision de souvenirs, une réserve de faits, un amas d'impressions, d'idées, — quelquefois de croquis, quelquefois de portraits oubliés, — dont la valeur proprement dite serait fort discutable ; mais qui, ajoutés à d'autres et amoncelés par le temps, complètent, pour ainsi dire, dans leur ensemble l'enseignement de l'histoire.

Pourquoi donc n'apporterais-je pas mon bulletin dans l'urne?

Je suis un comédien, mais j'ai eu le bon sens de ne parler que de ce que j'ai vu et entendu; or, celui qui a vu, qui à entendu, possède déjà un certain mérite dans un siècle aussi investigateur qu'est le nôtre, — le siècle de *l'information*.

Quant aux jugements que, chemin faisant, j'ai osé porter sur quelques œuvres littéraires

ou sur quelques écrivains déjà jugés par tant d'autres, je les crois marqués au coin de la bonne foi, ce qui est déjà curieux, et du sens critique, ce qui n'est pas à dédaigner.

Une autre cause encore qui a dû, si je ne me trompe, agir sur mes jugements et les pourvoir d'une sorte de lucidité, c'est le succès qui m'a presque toujours suivi dans une carrière où il est inconstant pour tant d'autres.

Certes, j'ai eu mes revers et mes défaillances; mais la destinée, en somme, m'a été douce. Né pour réussir plutôt par la passion, par le diable au corps, par l'âme et le tempérament, que par l'étude ingrate et obstinée, je n'ai point ressenti ces amertumes profondes qui sont l'apanage de certains triomphes trop chèrement payés; de là, peu de mécomptes, et, partant, peu de colères, rare disposition pour conserver la justesse du coup d'œil et la netteté du jugement.

Est-ce à dire que, si ma vie artistique a

été sans orages, ma vie privée soit demeurée d'un bout à l'autre de mes jours comme un lac immobile? On se tromperait fort, si l'on concluait ainsi de l'une à l'autre.

J'ai donc été pourvu à un degré plus ou moins intense de cette faculté de vivre à la fois dans deux existences distinctes, et le sort, qui m'a souri dans l'une, m'a fait payer dans l'autre cette contribution de douleurs à laquelle personne ne saurait se soustraire, que l'on s'appelle Molière, Shakespeare, Byron, Lamartine ou Talma.

Ce livre sera donc ce qu'il doit être, c'est-à-dire le reflet de deux existences parallèles : mémoires quand il sera question du théâtre ; confessions quand il s'agira de moi-même ; et, sous les deux formes, il sera vrai.

Quant à ce *secret de jeunesse*, dont on a tant parlé, et qui n'est peut-être pas le chapitre le moins curieux de ces mémoires, il sera justifié à son heure et à sa place.

Pour désabuser les derniers croyants de la sorcellerie qui seraient tentés de me prendre pour un descendant en ligne directe du *comte de Saint-Germain* ou de *Cagliostro,* je déclare qu'ici le hasard, cette providence des inventeurs, a tout fait.

Devais-je attendre, pour me séparer de ces pages, l'heure menaçante où, cloué par les souffrances de l'âge dans un fauteuil, première étape de la tombe, je n'aurais plus à redouter ni réclamations ni contradictions?

Non !

S'arrêter sur les bords du cercueil, comme pour se retenir à la terre, et, de là, raconter sa vie, ne vaudra jamais, pour l'enseignement ni pour l'intérêt, le : « *Voilà ce*

ce que je suis ! » de Grimm, quand on le dit dans la pleine activité de ses forces, dans l'exercice quotidien de sa profession, dans la manifestation continuelle de son intelligence.

Et, lorsque le rideau de la scène m'aura séparé sans retour de cet indulgent public qui, pendant plus d'un demi-siècle, a soutenu mes efforts, le dernier sommeil pourra venir quand il voudra : l'homme seul restera ; le comédien n'aura plus rien à faire dans ce monde !

MÉMOIRES DE LAFERRIÈRE

I

> Il ne portait qu'un nom; il avait tous les âges.
>
> (*Vieille comédie.*)

Comme j'ai prévu la curiosité raisonnée du lecteur sur la date de ma première heure, je pense ne mieux faire, pour répondre à cette curiosité, que de reproduire les deux lettres qu'on va lire :

« Cher Monsieur,

» Depuis trois mois, tout un salon fort distingué est en émoi à votre sujet : un pari très-important

a été fait sur votre âge; on est encore à produire une preuve positive pour sa solution.

» J'ai proposé le moyen le plus naturel, c'est-à-dire la preuve par vous-même. On a hésité; mais cette hésitation a cédé devant mon observation, que vous avez trop de talent et trop de jeunesse quand même, et surtout le caractère trop éminemment distingué, pour vous fâcher d'une demande qui aura le mérite de finir une lutte qui menace de se prolonger aussi longtemps que celle des Guelfes et des Gibelins.

» Voici la question à laquelle vous seriez bien aimable de répondre au dos de la présente:

» Il y a trois mois, aviez-vous plus ou moins de cinquante ans?...

» Recevez, cher monsieur, avec mes excuses et mes compliments, l'assurance de mon parfait dévouement.

» J. M. C. »

22 janvier 1855.

Je répondis à cette lettre par la suivante, et l'une et l'autre paraissaient le lendemain dans le *Mous-*

quetaire, — ce journal qu'Alexandre Dumas a fait et refait si souvent.

« Cher Monsieur,

» Voici votre phrase :

» Il y a trois mois, aviez-vous plus ou moins de cinquante ans?

» Il y a trois mois, j'avais vingt-quatre ans ; car je jouais *l'Honneur et l'argent*.

» La veille, dans le *Pauvre Idiot*, j'avais eu, dit-on, dix-huit ans, et, en effet, c'est l'âge du rôle.

» Mais j'ai vieilli depuis; car, dans *Que dira le monde ?* j'ai eu vingt-six ans, et dans la *Conscience*, vingt-sept. Il faut bien se faire une raison.

» Agréez, cher monsieur, avec l'expression de mes sentiments distingués, l'assurance du plaisir

que j'éprouve, dans cette circonstance, à vous tirer d'embarras.

» Ad. Laferrière. »

Ainsi qu'on ne cherche pas à préciser la date et le lieu de ma naissance : je les donnerai, quand le moment sera venu.

Je suis né au siècle dernier, d'une mère charmante, jolie comme les amours et qui fit tourner bien des têtes.

Pauvre excellente mère! Elle fut l'adoration de ma jeunesse, et, depuis qu'elle n'est plus, j'ai eu beau chercher un cœur qui ressemblât au sien : peine perdue! je crois qu'elle a emporté dans la tombe le secret d'être aussi bonne que belle.

Je ne sais si elle avait lu Rousseau, — toujours est-il que je fus un enfant de l'amour.

Voilà un bien gros aveu, n'est-ce pas? C'est le seul qui m'aura fait quelque peu hésiter dans le courant de ces confessions, — non pour moi, qui n'ai eu que les bénéfices de l'accident, car on sait

que l'amour, lorsqu'il se mêle d'avoir des enfants, se flatte de les bien faire; mais pour cette élégante, douce et délicieuse créature, un peu fière, un peu dédaigneuse, quoique fille de simples artisans, et qui avait su résister jusque-là à toutes les séductions...

Mais que voulez-vous? *Il* était fils de famille; il avait cette distinction que donne la naissance; de plus, il était aussi jeune et aussi beau qu'elle était jeune et belle, et — à deux — on est quelquefois si fort contre la conscience! Et puis, n'était-il pas entendu que l'Amour et Psyché les marieraient? qu'on saurait vaincre une famille puissante, emplumée d'orgueil, et, notamment, le vieux et terrible père, monsieur le procureur général de la Cour de ***?

Beaux rêves, presque aussitôt évanouis!

Ma naissance fut découverte; mon père allégua son amour, en appela à ses serments et parla de fuir.

Bref, on l'enferma, et, un jour, réduit au désespoir, il essaya de sauter par la fenêtre de sa chambre et se cassa la jambe.

L'amputation fut jugée nécessaire : il y suc-

comba sans avoir revu sa femme et son enfant.

A ses derniers moments, il put arracher une promesse à l'implacable vieillard, lequel, comme on le voit, avait requis la peine de mort contre son fils, il lui fit jurer que je porterais le nom de la famille. Le père y consentit ; mais ce serment, fait au lit d'un mourant, ne fut pas tenu, et comme la famille avait à sa disposition quelques noms de terre, elle me donna l'un d'eux, et je m'appelai « *de Laferrière.* » On préféra me faire noble : l'autorité du principe de la famille sacrifiait un enfant né d'une faute ; mais consentait à le rattacher par une dénomination nobiliaire à l'orgueil inaltérable des classes privilégiées.

Il me reste de ce passé deux souvenirs.

Mon premier souvenir est une promenade faite avec ma mère et mon père, la nuit, par un ciel clair, — car on ne se voyait que la nuit, — et encore l'image nette qui m'en est restée est-elle plutôt celle d'un magnifique terrier d'Écosse, qui bondissait autour de nous.

Je vois encore le lévrier !

Le second souvenir m'est demeuré plus fidèle; car il s'y mêle encore le lévrier, — qui était décidé-

ment mon ami, — et un grand vieillard sec, à tête blanche, raide et immobile sur de larges épaules voûtées, une de ces physionomies qui restent comme des eaux-fortes dans le cerveau.

Trois ans s'étaient écoulés.

Ma mère avait pris son courage à deux mains, et m'avait amené au château de mon grand-père, M. de W...., prenant pour prétexte un triste anniversaire, celui de la mort de mon père.

Ma mère ne fut point admise auprès de M. de W.... On ne laissa entrer que moi.

Il y avait là, outre mon grand-père, une vieille dame, une parente éloignée, à ce que je crois.

Je ne saurais raconter cette entrevue. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'ayant retrouvé mon lévrier, je me mis à jouer avec lui, que le chien s'enhardit, qu'il me sauta dessus, que j'eus peur et que je me réfugiai tout d'un coup entre les jambes du veillard en m'écriant :

« Grand-papa, prends-moi ! »

Et il me prit en effet. Les enfants ont comme cela des traits de génie qui confondent l'homme. Il est vrai de dire que l'homme est plus éloigné de Dieu que l'enfant.

Je me sentis pris entre deux bras de fer, et je poussai un cri. Aussitôt, ces bras s'amollirent, et une larme, une larme toute chaude... une des grandes impressions de mon enfance, me tomba sur la joue.

A ce moment, la vieille dame se leva, et j'entendis mon grand-père, qui disait:

« Que la mère me le laisse sans restriction, sans partage; qu'il soit à moi, à moi seul, dans le présent et dans l'avenir, et je le garde ! »

Et il me reprit sur ses genoux; je tremblais comme la feuille : il me semblait qu'il venait de prononcer une condamnation.

La première fois que j'assistai, plus tard, à une séance de la cour d'assises, et que j'entendis requérir le ministère public, je tressaillis : toute cette scène du château de W... me revint à l'esprit.

Peu d'instants après la dame rentra; elle remuait la tête, en signe de refus.

« C'est bien, dit M. de W..., » et il me remit à terre, d'un mouvement brusque.

Il alla droit à son secrétaire, prit un rouleau de louis qu'il introduisit dans la poche de ma jaquette et dit à la dame :

« Reconduisez-le à sa mère. »

Ma mère me prit et me serra convulsivement dans ses bras ; mais je ne lui entendis pas dire un mot : elle suffoquait.

Quant à M. de W..., je ne l'ai jamais revu.

Nous vînmes à Paris.

Ma pauvre mère m'a bien souvent redit les terreurs et les remords qui l'enveloppèrent, lorsque, perdue dans cette immensité solitaire qu'on appelle la grande ville, elle eut peur d'avoir commis le plus épouvantable des crimes, en me sacrifiant à son propre amour.

Je n'ai compris que plus tard la lettre déchirante qu'elle écrivit à mon grand-père, et qui finissait par ces mots :

« Prenez-le, élevez-le ; je vous le donne, à la seule condition qu'il me sera permis de venir de loin en loin l'embrasser... »

Elle attendit longtemps la réponse, trop longtemps, hélas! pour ses pauvres ressources, et elle attendit en vain.

Le vieillard s'était raffermi.

Je vais, dans le réveil de ces premiers souvenirs, me rappeler ma mère telle qu'elle était avec ses indécisions, ses alternatives, ses alarmes, le découragement de son âme solitaire, aux prises avec la misère et n'ayant personne à qui dire :

« Gardez-moi mon fils ! »

Alors, ma mère eut un de ces moments de désespoir contre lesquels le cœur ne lutte pas... et la nuit venue, comme pour moins voir l'expression de mon visage, elle aborda le seuil d'une de ces maisons que la pitié publique ne considère qu'avec émotion et auxquelles l'idée de charité ne parvient pas à enlever leur sinistre caractère.

Où donc étais-je déposé? Dans un grand dortoir, meublé de soixante petites couchettes en bois verni, ayant chacune à son chevet un petit écriteau avec une fiche portant un numéro.

Ce dortoir, ces couchettes, ces numéros, tout cela disait que j'étais deposé aux *Orphelins du faubourg Saint-Antoine*.

II

Jusqu'à l'heure où l'enfance devient la virilité, le libre arbitre échappe à l'enfant... Il ne demande pas plus à naître qu'il ne choisit le toit qui doit l'abriter ! Ce toit fût-il un dortoir d'hôpital, il n'a pas à en rougir; il n'a pas, non plus, à accuser les mains qui l'ont placé là : c'est sa destinée qui l'y porte.

En regardant *l'hospice des orphelins* comme un gouffre qui engloutit à tout jamais, sans protestations, sans récriminations possibles, le malheureux enfant auquel rien ne s'attache, Rousseau commettait un meurtre social... Ma mère, au con-

traire, avec une bonne foi qui allait jusqu'à la confiance religieuse, regarda, à n'en pas douter, l'hospice des enfants trouvés comme les bras d'une nourrice auxquels on confie son enfant pour le reprendre au moment promis par une meilleure destinée, et je ne puis que me dire : « Elle m'a donc aimé à ce point ! »

C'est le gouvernement qui nourrissait ces petits êtres et qui les utilisait, à quoi ? Ne cherchez pas ! La civilisation, cette autre nourrice de bronze, a des emplois pour tous les âges, et, de toutes les *matières premières*, elle sait faire quelque chose, même de la petite main, même de la petite âme de l'enfant.

L'*utilité!* Le jour où la langue humaine a prononcé ce mot, les dieux sont retournés au ciel en pleurant.

Il fallait, pour tourner la roue de la loterie, une autre chose *utilisée* par le gouvernement d'alors, — c'était *le rêve d'or des pauvres!...* — il fallait de petites mains d'ange, bien pures, bien ignorantes, bien naïves, d'une innocence détachée de tous les liens qui auraient pu faire naître le soupçon.

On prenait donc quatre enfants de la maison des orphelins pour les attacher à cette roue de la for-

tune. Ils voyaient cette foule ; ils entendaient quelques-uns de ces cris qu'eût notés le Dante ; ils entrevoyaient, de leurs beaux yeux limpides, un des coins les plus hideux de la vie, et ils s'en retournaient déjà rêveurs!... Le gouvernement les avait *utilisés.*

Se souvient-on de la mise en scène de ce drame d'autrefois : « la Loterie ? »

L'administration centrale avait son domicile rue Neuve-des-Petits-Champs, un vieil et vaste hôtel dont la plus grande salle était destinée au tirage qui se faisait les premier et quinze de chaque mois.

Sur un plancher élevé se plaçaient les membres du corps municipal, administrateurs de la loterie. Au premier plan, on voyait deux roues de moyenne dimension, vitrage en acajou, posées sur des pieds fixés à une table. C'est sur cette table que montaient les enfants chargés du tirage et du dépouillement.

Dès que l'un des enfants avait exhibé le numéro sorti, ce numéro, proclamé par les autorités, était à l'instant même reproduit, en format gigantesque, sur une plaque exposée aux regards de la foule.

Je parus sur cette estrade, *mon premier théâtre!*

On m'avait couvert les yeux d'un bandeau.

Ressemblais-je à l'Amour? Je ne le pense pas.

J'avais le costume officiel : un pantalon et une carmagnole de drap bleu; par là-dessus, un col de chemise largement rabattu, le tout agrémenté d'un ceinturon orné d'une grosse rosette enrichie par une belle frange à torsades d'argent, et tout cela m'allait à la diable.

Vous me voyez d'ici

Les joueurs ont un dieu, le hasard! et je ne connais pas de dieu qui inspire une plus sincère dévotion. On l'adore sous toutes les formes; on croit entendre sa voix dans le vent qui passe, comme dans le songe qui fuit; on lit ses promesses, jusque dans le sourire d'un enfant. En voyant le mien, qui parut frais comme l'espérance, je fus applaudi à tout rompre, ce qui voulait dire : « *Fais-nous riches.* » Je souris de plus belle : on redouble!

Mes débuts furent heureux.

Que dis-je, heureux ? Vous allez voir.

Je tire un numéro, j'en tire deux, j'en tire trois... J'entends un cri et, malgré moi, mon cœur tressaille.

Je tire le quatrième, nouveau cri; je tire le cinquième et, alors, ce n'est plus un seul cri qui se fait entendre, ce sont cent cris ensemble, c'est une clameur.

Une femme venait de se trouver mal !

Que se passa-t-il? je l'ignore. Mon cœur s'était élancé hors de ma poitrine; je retirai mon bandeau : j'avais deviné ma mère !.. Elle s'élança vers moi; j'étais dans ses bras; un fiacre nous emportait. Elle m'étouffait de ses caresses, et je vis bien que nous ne retournions pas aux *Orphelins du faubourg Saint-Antoine :* ma mère m'avait enlevé, elle m'emportait chez elle... Elle reprenait son enfant!

Elle était riche!

Elle avait gagné un terne!

Elle avait su que c'était moi qui allais, ce jour-là, faire tourner la roue de la fortune, et son cœur de mère l'avait rendue superstitieuse : elle était venue palpitante, fiévreuse et se disant :

« Dieu ne peut pas m'en vouloir! »

Et Dieu avait souri !

Nous étions riches de *huit cents francs!*

C'est assez pour moi-même que j'aie révélé cette première époque de ma vie.

Je vais franchir au moins quinze années de mon existence, qui seraient sans intérêt.

III

Ma mère avait réussi à me placer dans un pensionnat, celui de M. Malot, et si j'y entrai, dans le pensionnat du vieux professeur Malot, c'est que cela ne coûtait rien.

Le digne homme faisait crédit aux pauvres, et ses espérances ne reposaient que sur l'avenir qu'il les aidait à se faire, — placement modeste, touchante spéculation qui ne devait pas rapporter grand'chose, du moins en ce monde.

Un autre original, également en quête de jeunes intelligences et de jeunes prodiges, parcourait alors les pensionnats et les colléges.

Il cherchait des voix.

Il avait une école de chant au boulevard Montparnasse.

Notre *chercheur musicien*, donc, tomba un jour chez M. Malot ; il fit mettre tous les élèves en ligne, et cela d'une voix brève, avec des gestes brusques et un large sourire, qui attiraient tout de suite une certaine curiosité, mêlée de sympathie.

Il y a des ogres qui plaisent tout particulièrement aux enfants, à ces natures fines, remplies d'une perspicacité profonde.

Le visiteur procéda de suite à un examen vocal, et, faut-il le dire? ce fut moi qui eus la palme.

Si quelqu'un fut étonné, ce fut bien moi !

Quant à M. Malot, il ne perdit pas grand'chose en me perdant. J'ai expliqué pourquoi, et la négociation entre lui et le musicien ne fut pas longue.

Vingt-quatre heures après, je partais pour le Conservatoire du boulevard Montparnasse.

Plus tard, je dirai comment furent payés les frais de ma première instruction, laquelle, comme l'ont souvent écrit les biographes, n'a pas commencé au collége Bourbon.

Choron était doué des hautes facultés de l'enseignement ! Il avait l'entrain de l'artiste ; il en avait le sans-gêne et la chaleur. Les difficultés de sa mission l'absorbaient. Il était sujet à des spontanéités qui révélaient son génie. On sentait le maître dans tout ce qu'il disait.

On le craignait, mais on l'adorait ; il inspirait mieux que la sympathie : il éveillait dans les jeunes âmes une foi durable. Quand on avait vécu deux jours près de lui, c'était fait pour la vie : on devenait son fils.

Il était compositeur, et il aurait pu produire des œuvres remarquables, s'il l'avait voulu......

Il aimait mieux produire des artistes.

On sait qu'il est l'auteur de *la Sentinelle.*

Un jour, pendant un défilé des troupes, Napoléon fut frappé d'une marche énergique et brillante, qu'exécutait la musique de la Garde. C'était un emprunt à *la Sentinelle.*

« De qui cet air ? demanda l'Empereur.

— D'un compositeur nommé Choron, sire.

— Qu'on me le fasse venir. »

Et lorsque Choron se présenta aux Tuileries :

« Monsieur, lui dit l'Empereur, votre air de *la*

Sentinelle est remarquable ; il a plus d'une fois raffermi la marche de mes troupes, et le plus noble des arts est celui qui soutient le courage. Je vous dois des remercîments et une récompense : vous avez une pension de cent louis sur ma cassette. »

C'est, je crois, à la suite de cette entrevue qu'il fut nommé directeur de l'Opéra.

Pour ceux qui ont connu Choron, il devait être le plus impossible des directeurs. Entré à l'Opéra comme un effaré, il en sortit comme un fou. Une heure après, il n'y songeait plus ; ce qui l'occupait bien davantage, c'étaient les orgues de Barbarie.

Un jour, rue de Vaugirard, près la petite église des Carmes, un de ces chanteurs ambulants s'accompagnait d'un énorme buffet d'orgues et exécutait, à la grande satisfaction des passants, l'air célèbre qui avait frappé l'Empereur.

Trouvant sans doute la composition du maëstro un peu maigre, il y ajoutait des *cocottes* et se livrait

à toutes les fioritures que pouvait lui suggérer sa fantaisie.

Parmi les auditeurs, il s'en trouvait un qui, le chapeau rabattu, ne laissait voir à peine que le bout de son nez. Il réprimait de temps à autre quelques mouvements d'impatience.

Tout d'un coup, le virtuose en plein vent étant arrivé à cette phrase si pleine d'harmonie et de charme :

« Allez, volez, zéphirs joyeux,
« Portez mes chants vers ma patrie.....

l'homme au chapeau rabattu perdit patience et fendant la foule, fondit sur le malheureux.

« Comment, savetier, non content de m'écorcher, tu m'exécutes en six-huit! »

Et il joignit le geste à la réprimande.

C'était assez son habitude.

Le pauvre chanteur, posé en Apollon, perdit l'équilibre et alla rouler avec sa lyre sur le pavé du gouvernement... *Tableau!*

La foule, qui ne partageait pas les scrupules de Choron, prit aussitôt parti pour le virtuose, et notre auteur trop délicat, qui aurait dû cependant contracter quelques habitudes de tolérance comme directeur de l'Opéra, ne put échapper à la vindicte populaire qu'en vidant ses poches dans la sébile du musicien des rues.

Choron avait gardé cette aventure sur le cœur, et il aimait à la raconter.

Parmi les élèves que j'ai connus chez lui, trois : Duprez, Monpou et Boulanger, étaient les plus remarquables.

Choron les avait élevés aux fonctions de l'enseignement mutuel.

J'appartenais à la classe de Duprez.

L'illustre chanteur m'a-t-il pardonné la correction que lui valut, un jour, son amitié pour moi ?

Comme suppléant du maître, il avait le privilége de sortir, et, un soir, il m'emmena avec lui

pour assister à une représentation de *Thérèse* ou *l'Orpheline de Genève*, au théâtre du Montparnasse, situé tout près de l'école.

Or, il faut savoir que l'école était tenue sur un pied très-religieux. Chaque soir, la prière était faite en commun et récitée à haute voix par un élève.

Ce soir-là, Choron me désignait pour la dire, quand on lui annonça ma sortie.

L'acte pieux terminé, Choron, sans mot dire, se constitua le gardien de la maison.

Nous rentrons, Duprez et moi, après onze heures.

Telle était l'impatience de Choron d'avoir affaire à son élève fugitif, qu'il ne se donna pas le temps de nous reconnaître et qu'il tomba sur le premier qui parut ; or... Duprez parut précisément le premier.

« Ah ! je t'en f....., moi, des représentations à Montparnasse ! »

Duprez voulut s'expliquer. Il avait le droit de sortie, lui.

Mais telle était la fureur de Choron, qu'il n'avait plus ni yeux, ni oreilles : il n'avait plus que des poings.

Pendant ce temps, je me hâtai de fuir les éclaircissements et me glissai au dortoir.

Mais les colères de Choron n'étaient jamais bien longues. Lorsqu'il reconnut son erreur, c'était déjà fini. Il ne lui restait plus de forces pour moi et, cinq minutes après, tout le monde dormait dans l'établissement.

Choron n'en reparla jamais.

L'école était souvent honorée de l'attention de Charles X et de madame la Dauphine, auxquels le maître offrait, à certaines époques de l'année, des concerts spirituels.

Je me rappelle qu'à l'un d'eux, Duprez chantait avec une demoiselle Dotti, morte depuis, le grand duo de Renaud et d'Armide, et que, toute troublée par la présence de ces augustes auditeurs, elle chevrotait beaucoup.

« Je demande pardon au roi, s'écria tout à coup Choron ; mais, mademoiselle, vous allez me recommencer ça ; vous chantez comme un cor de chasse. »

La pauvre enfant fut atterrée, fondit en larmes.

« Ah ! dit Charles X avec bonté, un peu d'indulgence, monsieur Choron !

— Bah! bah! répondit le maître, sans plus de façon; elle en a l'habitude, sire : quand elle pleure, elle p.... moins. »

Les Bourbons ne craignaient pas les mots un peu *salés.*

La Dauphine se prit à rire derrière son éventail, et le roi s'en donna à cœur-joie.

Il n'y eut pas moyen, ce jour-là, d'exécuter le duo d'*Armide.*

Bien qu'élève fort incapable, je fus cependant choisi, — la figure valant mieux que le talent, — par madame Pasta, pour représenter, au Théâtre-Italien, le petit rôle d'Adolphe, dans *Camille* ou *le Souterrain.*

Cet opéra de Paër ne fut joué que deux ou trois fois.

Pasta y fut rappelée par la salle entière. Elle reparut me tenant par la main.

Quelle soirée! quel souvenir!

Il s'est passé bien des années depuis et, bien souvent, j'ai eu à m'avancer vers cette rampe, ramené par les applaudissements du public, je n'ai jamais retrouvé en moi cette première impression. Je vois encore, à l'instant où j'écris,

ma main frémissant dans la belle main de la Pasta.

Pasta fut le « tragédien-modèle » dans *Tancrède.* Malibran, seule, a pu rivaliser avec elle.

Le soir où j'entendis la Pasta dans *Tancrède*, je fus ébloui par cette beauté tragique, enflammé par cette inspiration souveraine et je résolus, moi aussi, d'être un grand artiste lyrique.

Seulement, ce fut quelques jours après que Choron, le plus vif des hommes, mais le plus patient des maîtres, désespérant de jamais me faire chanter juste, me raya du cadre de son école.

IV

Ma mère était désespérée ; mais, moi, j'étais ravi, et voici pourquoi.

L'avant-veille de mon renvoi de l'école, j'avais chanté, avec Duprez et mademoiselle Dotti, les soli introduits par Gossec dans la scène de la prophétie de Joad d'*Athalie*.

La représentation avait eu lieu au Théâtre-Français.

Je venais d'exécuter ma partie et, placé derrière la toile du fond, je regardais, avec une curiosité presque pieuse, se promener de long en large un prêtre à la longue barbe, à la robe flottante.

Ce prêtre s'approcha de moi, me prit doucement l'oreille et me dit avec une bonté toute paternelle :

« Vous avez une jolie voix, mon cher enfant; mais il faudra la ménager et être sage! »

Choron vint à passer.

« Tu as là, dit le prêtre, un élève qui te fera honneur.

— Je crois que tu veux rire, répondit brusquement Choron : il a chanté ce soir aussi faux qu'il chantera toute sa vie! »

Je chantais faux, c'est possible ; mais, dans cette représentation, j'avais écouté juste.

Joad se mit à rire. En effet, Joad n'avait pas l'oreille musicale ; Joad n'avait tout simplement que du génie ; Joad, c'était *Talma!*

Et le lendemain, je dis à ma mère :

« Puisque M. Talma n'a pas d'oreilles et qu'il est cependant le plus grand artiste du temps moderne, mène-moi chez M. Talma : je veux jouer la tragédie. »

Ma mère trouva dans ses relations une personne

qui obtint pour moi, d'Andrieux, l'académicien, une lettre de présentation pour Talma.

Lorsque ma mère reçut cette lettre, je savais déjà qu'elle lui était remise par l'auteur des *Étourdis.*

Je savais aussi qu'Andrieux, professeur de littérature au Collége de France, était un des hommes les plus extraordinairement laids qu'eût produits la nature dans un de ces jours de caprice, où elle s'amuse à créer indifféremment des monstres ou des Antinoüs.

Je savais également qu'il était doué d'une de ces voix indéfinissables pour lesquelles la langue n'a pas de nom, et qu'en désespoir de cause, on a fini par appeler « la voix d'un chat pris dans une porte. »

Mais je savais surtout qu'Andrieux était le plus gracieux, le plus instructif, le plus *écouté* de tous les professeurs des écoles.

A son cours se produisait habituellement le singulier phénomène que voici :

La salle était comble; mais ceux des auditeurs qui ne le connaissaient que de vue, ou qui l'avaient entendu seulement à la ville, arrivaient de bonne

heure, et se plaçaient au plus près de la chaire, convaincus que le filet de voix imperceptible d'Andrieux ne dépasserait pas les premiers bancs.

Enfin, le macaque, le mandrille montait en chaire et, aussitôt, un profond silence se produisait.

Un petit glapissement se faisait entendre : c'était, d'abord, comme des bruits informes, que l'oreille étonnée ne percevait qu'avec une peine infinie.

Bientôt, la persistance même de ces petits cris répétés, la pointe aiguisée de ce filet de vinaigre qui serpentait plutôt comme un fluide que comme une voix, et qui pénétrait l'oreille au plus profond du tympan, arrivait à se faire claire, distincte et, faut-il le dire? *attrayante*.

Plus une syllable n'était perdue, même par les spectateurs les plus éloignés, — et cette parole devenait une mélodie.

L'âme et l'esprit s'y pressaient comme s'y pressait l'oreille, et cinq cents personnes se trouvaient suspendues aux lèvres du professeur *par un fil d'or*, et cela pendant plus d'une heure!

Et si le discours de l'orateur n'eût pas été à chaque

minute ponctué d'applaudissements, sa petite poitrine n'eût suffi à la tâche.

Heureusement qu'à chaque bout de phrase, il se reposait sur son triomphe et qu'en le saluant d'acclamations, l'auditoire lui faisait reprendre haleine.

Tel était Andrieux.

Talma habitait, à cette époque, la rue Neuve-Saint-Augustin.

C'est là que nous nous rendîmes, ma mère et moi.

« M. Talma, demandai-je au concierge.

— Au troisième, l'escalier à droite, au fond de la cour. »

Un troisième! Un escalier au fond d'une cour!

Cela me fit un singulier effet. Dans mon imagination, je ne pouvais pas séparer Talma des attiques corinthiens et des vastes propylées sous lesquels j'avais vu le grand artiste s'avancer majestueux.

Nous montâmes.

Il y avait un cordon de sonnette à la porte. Ma mère le tira, et ce fut un domestique qui vint nous ouvrir.

Nous entrâmes dans une petite antichambre, qui précédait la pièce où se trouvait Talma; et, le domestique nous ayant annoncés, nous fûmes reçus aussitôt.

Pendant que ma mère s'avançait vers le grand tragédien pour lui présenter la lettre d'Andrieux, tout ému, j'étais resté sur le seuil de la porte et je regardais avec avidité le grand prêtre Joad, qui m'avait parlé quelques jours auparavant.

Je le retrouvais en pantalon à pied et en pantoufles, vêtu d'une houppelande en soie grise, ouverte sur une chemise dont le jabot à petits plis vagabondait sur une large poitrine, laissant à nu un col aux attaches puissantes.

Il avait une perruque aux cheveux châtain brun, — une perruque frisée, avec une raie sur le côté droit. Rien au monde de plus débonnaire, de

plus candide, de plus délicieusement bourgeois que cette perruque-là! Scylla avait dû naître au Marais, entre la rue Saint-Louis et la rue Culture-Sainte-Catherine! Et quel bon, quel placide sourire! Ses yeux qui, au théâtre, m'avaient paru si grands, si remplis d'éclairs et de puissance tragique, étaient de bons petits yeux tranquilles, et qui s'ajustaient au sourire avec une harmonie parfaite. Le nez était droit; s'il avait été retroussé, je crois que je me serais enfui, persuadé que le concierge s'était trompé et que nous n'étions pas chez Talma. Mais le dessin de médaille antique qu'affectait le nez d'une pureté romaine sauva tout; et, puis, il parla et, aussitôt, je reconnus Joad. Cette vibration pénétrante, sans affectation; cette diction aux coupures nettes et élégantes, sans pédantisme, et, enfin, ce geste par lequel il nous fit asseoir... c'était bien Joad.

La pièce était carrée, à deux fenêtres. L'ameublement en était on ne peut plus modeste.

Sur une chaise, près de la cheminée, une broderie, des ciseaux, qu'une dame abandonna en se retirant, lorsqu'on nous annonça. Derrière la chaise, et dans le coin de la cheminée, une cage en acajou et, dans la cage, perché sur les barreaux, un singe d'une moyenne grandeur.

Un singe chez Talma! Cela renversait de nouveau toutes mes idées... Je ne pouvais deviner quelle affinité il pouvait y avoir entre la perfection de l'élégance humaine et cette caricature de l'homme. J'aurais compris un lion.

« Prenez garde, dit Talma à ma mère, ne vous asseyez pas près de ce vilain animal : il en veut aux toilettes des femmes ; et hier, à pareille place, il a mis en dentelle, avec les ciseaux que vous voyez là, une magnifique robe de soie de madame Paradol. »

Talma avait pris connaissance de la lettre d'Andieux. Il me regarda et me fit signe d'approcher.

« Eh mais ! je vous ai déjà vu, mon enfant, dit-il en me regardant avec plus d'attention. N'appartenez-vous pas à la classe de Choron ?

— J'y appartenais en effet, répondis-je avec assez

de netteté; mais j'ai perdu ma voix et je voudrais jouer la tragédie.

— Savez-vous quelque chose?

— Je sais Abner, d'*Athalie.* »

Le sourire du grand tragédien ne m'échappa pas.

« Eh bien! me dit-il, récitez-moi quelque chose d'Abner. »

Une légère sueur me perla sur le front; mais je regardai ma mère, dont la confiance en moi était hors de toute atteinte, et, si le sourire de Talma avait failli me rendre muet, celui de ma mère me rendit la parole.

Si mes souvenirs sont fidèles, je dus estropier scrupuleusement chacun des vers qui tomba de mes lèvres. Mais je dus aussi laisser percer, sous mon étrange prosodie, quelque chose de l'impression profonde qui m'était restée de mes visites au Théâtre-Français. Peut-être aussi quelque vague instinct, destiné plus tard à devenir vocation, s'agitait-il déjà dans mes yeux comme dans ma voix.

« Oui, sans doute, il y a quelque chose, » dit Talma, quand j'eus finis.

Ma mère trouvait, elle, qu'il y avait beaucoup, et

n'avait cessé, pendant tout le temps de l'épreuve, d'ajouter à l'inégalité de ma diction par des hochements de satisfaction, qu'elle ponctuait selon sa fantaisie.

« Mais vous êtes trop jeune encore, ajouta le cruel Tibère, en tempérant ce mot du sourire qui allait si bien avec sa perruque. Il vous faudrait aller au Conservatoire pendant plusieurs années, et travailler surtout d'autres rôles que ceux de vieux soldats. Abner ne sera de votre âge que dans quarante ans. Vous voyez que vous avez le temps de l'apprendre. Il est vrai que, dans quarante ans, vous trouverez peut-être que les rôles de vingt-cinq ans sont déjà un peu mûrs; c'est la marche habituelle de messieurs les comédiens. Enfin, pour le moment, profitez de votre jeunesse; apprenez Hippolyte, Égiste, et revenez me voir : je m'occuperai de vous. »

Je sortis ébloui; mais ma mère était devenue rêveuse...

« Au Conservatoire, et pendant plusieurs années! avec quel argent?

— Eh bien! lui dis-je, cherche-moi, trouve-moi une occupation : je travaillerai, je gagnerai quelque

chose, et cela allègera d'autant les charges du ménage. »

Ce qui fut dit, fut fait.

On parvint à me placer chez Martinet, le marchand d'estampes et de caricatures de la rue du Coq-Saint-Honoré, le premier, je puis le dire, qui ait inventé la réclame à la *devanture.*

Martinet a eu l'art, pendant cinquante ans, de provoquer un attroupement de curieux devant sa collection d'estampes et de caricatures, et son nom est devenu et restera le plus populaire de Paris.

Le père Martinet, comme on l'appelait, avait obtenu de vendre, dans le théâtre du Vaudeville, de la rue de Chartres, des brochures et des pièces de théâtre, et ce fut moi qu'il chargea de cette vente.

Me voilà donc, criant dans les couloirs, pendant

les entr'actes, le prix de chacune des pièces qui composaient le spectacle de la soirée.

C'était dans le destin! La fée dramatique, du bout de sa baguette, me poussait à chaque instant en face d'un rideau de scène.

Mais le père Martinet connaissait ma passion dominante, qui n'était pas de crier des brochures, mais de les regarder jouer par des personnages en chair et en os, au travers des carreaux des loges.

Il me comptait les minutes et il fallait que je fusse de retour au magasin, dès que l'entr'acte était fini.

Seulement, il avait une manie, le père Martinet : il possédait une fort belle montre Bréguet, qu'il aimait à contempler, et, pour cela, il s'était fait faire un très-joli porte-montre en velours vert, qu'il avait sur son bureau, à la place où il écrivait, et naturellement il y accrochait son fameux chef-d'œuvre d'horlogerie.

Or, pendant tout le temps que je vendis des brochures au théâtre de la rue de Chartres, la montre Bréguet du pauvre père Martinet fut affectée d'un appauvrissement de santé fort bizarre : chaque jour,

à midi, le père Martinet la mettait à l'heure sur le canon du Palais-Royal, et chaque soir, à l'heure où commençait le spectacle, elle retardait de huit minutes !

Ce fut pendant ces huit minutes, ce qui faisait à peu près la valeur de deux scènes, que je me familiarisai chaque soir, et en toute tranquillité de conscience, avec *Lafont*, qui commençait sa carrière ; avec *Joly* et d'*Isambert*, qui achevaient la leur ; avec le jovial *Philippe* et madame *Bras*, dont j'aurai à parler plus tard ; avec la ravissante madame *Perrin*, morte si vite ! avec *Pauline Geoffroy ;* avec madame *Guillemin*, aujourd'hui encore notre meilleure duègue ; avec cette fameuse *Minette*, enfin, restée dans le souvenir de tous les amateurs, comme le type le plus spirituel et le plus parfait de la soubrette accorte et de la villageoise naïve...

Je finis par les connaître tous sur le bout des doigts.

On devine le résultat de ces études quotidiennes, à raison de huit minutes par leçon.

Un soir, l'impatience me prit et je dédaignai d'employer plus longtemps la honteuse

petite ruse qui m'avait si bien réussi jusque-là.

Je partis pour le Vaudeville, sans même jeter un coup d'œil sur la montre du père Martinet, et je ne rentrai que le soir après minuit : je m'étais payé le spectacle tout entier !

V

Les frères Seveste exploitaient alors les théâtres de la banlieue.

Je me présentai à eux, dès le lendemain de mon incartade, et leur demandai à débuter sur une de leurs scènes.

Le plus jeune des deux frères, Jules Seveste, qui administrait plus spécialement le petit séminaire dramatique de Montparnasse, était chargé de former des novices pour le théâtre Montmartre.

C'est à lui que j'appartins, tout d'abord.

Le père des Seveste, assez médiocre comédien du Vaudeville, et qui n'avait eu, en sa vie, qu'un succès, *le Fandango*, avait dirigé ses deux fils vers

la pensée commerciale qui a fait leur fortune, — commerciale est le mot.

Leur programme était celui-ci : Alimenter deux ou plusieurs petits théâtres *d'apprentis-comédiens*, et faire payer le public qui venait voir ces jeunes gens qu'on ne payait pas.

L'exploitation avec un masque !

Le masque s'appelait l'art !

Les frères Seveste étaient censés former des comédiens.

Le masque réussit parfaitement.

Au bruit que plusieurs scènes étaient ouvertes à tous les jeunes instincts, à toutes les natures dramatiques, un grand nombre d'adeptes se présentèrent : il y eut beaucoup d'appelés.

Il ne s'agissait là que d'avoir de la mémoire et de porter, vaille que vaille, un costume.

Tout le reste n'était qu'un déplorable pastiche des autres théâtres de Paris : il y avait recette, et c'était là l'essentiel.

Aucune étude préalable, aucun travail littéraire ou dramatique ne venait éclairer l'ambitieuse intelligence des élèves, ni imprimer à leurs instincts, quand ils en avaient, une direction féconde.

Si donc cela n'eût tourné qu'au profit des Seveste, le mal eût été tolérable; mais cela tournait contre l'art, et le mal était plus grave.

Après un temps quelconque d'apprentissage, cette multitude d'élèves cherchait à se produire et, comme les théâtres de Paris, aussi bien que ceux de la province, ne connaissaient guère l'entreprise des Seveste que par ouï-dire, on prenait de confiance et sans examen sérieux : Paris tirait au juger sur le moins mauvais *du gibier*, et la province s'arrangeait du reste.

Ainsi, il faut bien le reconnaître, la facilité accordée à ces industriels dramatiques a été funeste à l'art.

Pour compléter cette appréciation à un point de vue général, j'ajouterai que les ouvrages de Scribe, par cela même qu'ils offraient de fâcheuses facilités d'exécution, aussi bien aux directeurs qu'aux comédiens, ont contribué fortement à la décadence du théâtre en province, en y rendant de plus en plus rare l'exécution de l'ancien répertoire, exécution qui, à la longue, est devenue impossible et qui a conséquemment cessé de produire des artistes dans la bonne acception du mot.

Voilà ce qu'étaient les Seveste, et voilà l'influence qu'ils ont exercée sur le théâtre contemporain.

Mon début, sur les planches de Montparnasse, m'a laissé un souvenir assez vif.

Je jouais Osmin de *l'Orphelin de la Chine;* emporté par l'énergique élan de mes instincts, j'eus cependant assez de lucidité, avant d'entrer en scène, pour m'adresser un petit discours de circonstance.

« Ce moment, me dis-je, est décisif pour mon avenir : si l'on m'accueille mal, si je ne suis pas applaudi, si je suis moins qu'applaudi, c'en est fait!... les coulisses ne me reverront jamais. Si, au contraire, on ne me reconduit pas à coups de trognons de pommes, je me fais comédien ! »

J'entre en scène.

D'abord, je ne vois et n'entends rien autour de moi : je ne m'entends pas moi-même!.... Et c'est au milieu de ce renversement subit de toutes mes facultés, que je débite mon récit.

Le bruit de mes artères couvrait ma voix, comme

l'eût fait le mugissement des vagues. Enfin, d'un pied chancelant, je quitte le palais de Gengis-Khan, et c'est alors, seulement, que je perçois un bruit bizarre, dont je ne me rends pas compte, et qui me fait frissonner.

« Qu'arrive-t-il dans la salle? balbutiai-je plus mort que vif, en entrant dans les coulisses.

— « On vient de vous applaudir, » me répondit le régisseur.

La destinée avait parlé !

Pouvais-je me faire illusion? En même temps que le bruit des applaudissements s'éteignait, ma mère arrivait sur la scène et m'étreignait dans ses bras, traduisant sa joie dans des caresses mêlées de larmes.

L'aîné des deux frères Séveste, Edmond, s'approcha de ma mère et lui dit :

« Votre fils, madame, aurait fait un détestable chanteur; il fera peut-être un comédien passable. »

Et séance tenante, je signai mon premier engagement aux appointements de... *trente francs* par mois, pour les six premiers mois et de *quarante francs* pour les six derniers, avec l'obligation de

figurer, soit à Montmartre, soit à Montparnasse, toutes les fois que je ne jouerais pas de la tragédie.

J'étais ivre de joie.

« Si je puis un jour arriver à la célébrité de notre premier sujet, M. Delaistre, m'écriai-je, et, comme lui, jouer *Gengis-Khan* ou le *Cid*, je n'en demande pas davantage.

— Tu n'es pas dégouté, *crapaud*, ajouta Jules Seveste, qui venait d'entendre mon souhait... Ne sais-tu pas que Delaistre est un premier prix du Conservatoire?

— Et qu'il fait recette à Montparnasse, accentua Edmond, de l'air et de l'accent d'un homme qui conclut par un mot sans réplique.

Et voilà comme je devins comédien!

VI

Le lecteur me pardonnera de lui parler encore de ma mère, restée en moi, non comme un souvenir, mais comme un culte.

Se rappeler sa mère! C'est l'une de ces sensibilités un peu passées de mode.

Autrefois, on appelait cela des ardeurs *juvéniles;* aujourd'hui, ces chaudes naïvetés n'appartiennent plus guère qu'aux cœurs attardés dans la vie.

On pourrait établir la statistique de ces rares échantillons d'un autre âge à peu près de la manière suivante :

Ceux qui respectent les femmes au point d'ad-

mettre que quelques-unes peuvent encore passer pour des femmes vertueuses, ont communément franchi la quarantaine ;

Ceux qui trouvent qu'une jolie femme est parfois presque aussi adorable qu'une jument de course, ont passé assurément leur dixième lustre ;

Ceux qui préfèrent la causerie du soir autour du feu, aux nuits passées au *Grand Seize* avec les déesses du Moulin-Rouge, sont évidemment nés dans la première année du siècle ;

Mais, quant à ceux qui osent encore rendre un culte public à la famille, ceux-là n'ont qu'à se présenter au musée du Louvre, section des antiquités égyptiennes, et faire valoir leurs droits à figurer parmi les momies de Thèbes ou de Persepolis : il y a grande apparence qu'ils doivent en être les contemporains.

Or, comme vous le voyez, cher lecteur, ça ne me fait pas jeune.

Ma mère donc avait accepté la gérance d'un hôtel garni qui existe encore et qui est situé rue de

Tournon, près du Luxembourg : l'hôtel de l'Empereur Joseph II.

Il avait été décidé que j'irais prendre gîte dans un petit hôtel beaucoup plus modeste que celui de l'Empereur Joseph, avec une chambre de quinze francs par mois, situé rue Saint-Jacques, en face le collége Louis-le-Grand.

Cet hôtel, qui avait pris le nom de ce collége, avait trente-cinq chambres numérotées, et était alimenté par les écoles de droit et de médecine.

Mais, outre les trente-cinq chambres, l'hôtel possédait encore un réfectoire, grande et vilaine salle enfumée, à chaises de paille, à murailles lambrissées, pouvant contenir une vingtaine de pensionnaires.

Une seconde salle, dont le milieu était occupé par un billard, servait d'estaminet.

Tout cela, on le suppose bien, n'avait été inventé que pour créer une diabolique concurrence aux cours des amphithéâtres; et les jouissances de cette Capoue étaient d'une puissance si absorbante que, dès le lendemain de mon arrivée, j'y fis la connaissance d'un grand et joyeux garçon qui,

depuis quatre ou cinq ans, n'avait pas encore pu trouver une journée suffisamment libre de toute poule — en partie liée — pour prendre sa première inscription à l'École de droit.

Il s'appelait Gallois, et j'aurai plus d'une fois, dans la suite de ce récit, l'occasion de prononcer son nom.

Il fut l'ami de ma *première* jeunesse. Il en fut surtout le soleil et la gaieté. Il aimait à dire qu'il était né sur le sol robuste qui fait mûrir les vignes du Mâconnais. Et quand, de sa belle voix mâle, il entonnait quelque refrain bachique, — en ce temps-là l'absinthe n'avait pas encore remplacé *e jus de la treille* et la chanson vigneronne était encore en honneur, — Gallois était le plus entraînant compère qui se pût rencontrer dans ce pays des cœurs vifs et des âmes chaudes.

De l'esprit, pas l'ombre, du moins dans l'acception favorite d'aujourd'hui : il eût été incapable de faire jaillir de son large rire une parole blessante ou une épigramme empoisonnée. Il était de bonne et belle humeur, et d'humeur égale, voilà tout : aimant la bombance plutôt que la table, et les femmes plutôt que l'amour.

Avec cela, de première force au billard et grand redresseur de torts : il aimait les petits et les faibles, et le faisait voir volontiers.

Un terre-neuve qui riait toujours, voilà Gallois.

Au bout d'un mois, ma nature, un peu frêle et d'apparence délicate, l'avait entièrement subjugué.

Il devint mon *Pylade* et, jusqu'à sa mort, il resta mon ami.

Mais revenons à mes débuts dans la vie du Pays latin.

On devine que Gallois voulut être mon professeur au noble jeu de billard, et que s'il n'eut pas en moi un élève dont il pouvait s'enorgueillir — on va voir qu'à cet égard il en fallait rabattre! — du moins il pouvait se vanter d'avoir mis la main sur un adepte de bonne volonté : je ne quittai plu l'estaminet et m'y fis bientôt une réputation de maladresse qui devint proverbiale.

On me décerna, à l'unanimité, le titre de *grand protecteur*. Je ne crois pas, qu'excepté moi et les

deux Cromwell, père et fils, un homme ait eu l'honneur de porter ce titre.

Ce n'est cependant pas là une raison pour que j'en sois plus fier, et l'on va voir pourquoi.

On m'appelait le *protecteur*, parce qu'à la poule, le partenaire qui me précédait, et sur lequel je devais jouer, était tellement convaincu que je *manquerais de touche*, qu'il se regardait d'avance comme infailliblement *sauvé*.

Cromwell fut aussi un sauveur : il sauva l'Angleterre, lui; mais ce n'était pas généralement en *manquant de touche*. Ce point établissait quelque différence entre lui et moi. Mais il faut bien un peu de tout dans l'histoire.

Après un mois de ce protectorat, je fus l'objet d'une attention on ne peut plus flatteuse : on décida, à mon insu, une *poule d'honneur*, à deux francs par tête, dont le montant devait me rembourser le total des mises que j'avais perdues.

En conséquence, je vis, avec une surprise que tempérait mon amour-propre, *mourir* autour de moi, et l'un après l'autre, tous les joueurs engagés, et ce fut d'un geste, non dépourvu de majesté satisfaite, que je ramassai, au bruit des applaudisse-

ments, les enjeux, s'élevant à une cinquantaine de francs.

En même temps, sur le grand tableau de marque, on écrivait ces mots en lettres monumentales :

LE PROTECTEUR A GAGNÉ LA POULE !

Le lendemain matin, je reçus des députations : je restai digne, et on trouva que mes réponses aux divers compliments qui me furent adressés ne manquaient ni de goût, ni de mesure.

Quant à Gallois, il en pensa faire une maladie. Ses efforts pour ne pas rire l'amenèrent tout près de l'apoplexie foudroyante, et mon triomphe eût été suivi d'une catastrophe si, préférant sa vie à mon honneur, il n'eût enfin éclaté comme une grenade en me mitraillant de quolibets : la vérité me fut ainsi dévoilée.

Je gardai, pendant quelques jours, une dent secrète contre l'auteur de cette trame, bienveillante au fond, et qui n'avait eu d'autre but que de me faire rentrer dans mes pertes.

L'auteur en question était un grand jeune homme élancé, au visage macéré, aigu, mystique et grave. Il plaisantait souvent, mais ne riait jamais. Sa chevelure, d'un blond qu'eussent envié nos Phrynés modernes, lui faisait comme une crinière de lion. Ce jeune homme s'appelait Hector Berlioz. Il étudiait en droit ou en médecine, je ne sais trop. Seulement, si on m'appelait le protecteur, on l'appelait, lui, le réveil-matin; car il avait dans sa chambre un mauvais clavecin, dont il éveillait, dès l'aube, le clavier malade.

Un jour, à propos de ce jeune homme..... Mais ceci demande un préambule.

Malgré la libéralité dont on vient de voir que j'avais été l'objet de la part de mes partenaires habituels au jeu de billard, je n'en avais pas moins confectionné assez rapidement une note inquiétante, dépassant de beaucoup mes ressources budgétaires.

Il s'agissait d'une différence de cent et quelques francs, entre la recette et les dépenses.

Les demander à ma mère, il n'y fallait pas songer : elle ne pouvait pas mettre son cœur en gage.

Que faire ? Le courage, dont on a fait une vertu, n'est au fond qu'un succédané de la nécessité. J'eus donc le courage d'écrire à Choron, que je me plaisais, dans ces heures extrêmes, à considérer comme un bourru bienfaisant.

La lettre fut méditée avec Gallois, et ce ne fut pas sa faute si, par son style, elle resta digne.

« Elle manque de fumet, s'écriait-il; elle n'est pas remuante : il faut recommencer cela. »

Mais, si Gallois avait la force, j'avais, moi, la finesse, et je ne voulus rien recommencer du tout.

Je signai et glissai sous l'enveloppe la terrible note de l'hôtelier.

J'attendis.

Choron me fit réponse d'aller le trouver, place Sorbonne.

Notez que je n'avais pas revu le maître depuis ma brusque sortie de l'école, et que j'avais par conséquent bien des motifs pour ne pas aller à ce rendez-vous d'un pas bien décidé.

Mais j'ai dit ce que je pense du courage : j'eus celui que m'inspirait le besoin.

J'aperçus de loin, en arrivant, le chapeau mal retapé, la redingote olive, le costume un peu Lantara, qui m'étaient si connus.

Choron me tournait le dos. Il regardait attentivement deux petits enfants, assis aux pieds d'une fruitière, qui grignottaient gravement un morceau de carotte. Cette attention de sa part ne laissa pas de me rassurer un peu.

Choron ne pouvait pas regarder deux minutes un petit enfant sans se sentir des chatouillements au cœur ; mais ce qui me rassura davantage encore, ce fut de voir, lorsqu'il se retourna, qu'il battait la mesure de ses doigts sur la poche de son gilet, signe physiologique de placidité que je lui connaissais, et qui atteignait toute sa signification, lorsque Choron y joignait un petit chantonnement à bouche fermée, qui lui était particulier.

Aucun de ces signes ne m'échappait et, pourtant, en m'approchant, je ne pus me défendre d'un petit

temps d'arrêt, ce petit temps qui précède la fuite et qui en est comme la préparation. C'est que je connaissais le maître : je savais qu'il aurait cru manquer de fidélité envers sa propre nature, s'il n'eût, dans une circonstance pareille, débuté par un coup de tonnerre.

« Eh bien, me dit-il, te voilà à l'hôtel, et tu fais des dettes ! »

Cette première interjection, posée comme point de départ, Choron s'élança par la tangente et s'engagea dans une catilinaire, où il démontra à l'auditoire, — l'auditoire c'était moi, la fruitière et les deux petits rats qui rongeaient la carotte, — que j'avais, outre la voix fausse, tous les vices qu'engendre la paresse, et finit en adjurant la fruitière de bien veiller sur ses enfants.

J'aurais certainement préféré que son éloquence se contentât de moi seul comme auditeur : mon amour-propre y eût trouvé son compte ; — mais, pendant que Choron parlait, ses doigts n'avaient pas cessé de battre la mesure sur la poche de son gilet, et je ne sais pourquoi, mais il me semblait que, derrière le nuage qui crevait sur moi, il y avait le plus beau soleil du monde.

En effet, qnand il eut tout dit, Choron changea brusquement de ton, ce qui était contraire à toutes ses habitudes musicales.

« C'est donc cent vingt-cinq francs que tu dois?

— Hélas! oui, cher maître.

— Eh bien, je m'en vais voir cela; mène-moi à ton hôtel. »

La fruitière se mit à rire, et me regarda en clignant de l'œil.

Quand deux hommes plaident devant une femme, celle-ci donne toujours raison au plus jeune.

Arrivés devant l'hôtel Louis-le-Grand, Choron et moi, Berlioz vint à passer et nous regarda.

« Bonjour, protecteur, » me dit-il, en soulevant légèrement sa casquette devant Choron, qui le regardait à son tour.

Berlioz s'éloigna.

« Quel est ce jeune homme? me demanda Choron.

— C'est un étudiant qui habite l'hôtel.

— Un étudiant? En quoi, en musique?

— Il n'y a ici que des étudiants en droit et en médecine.

— Imbécile! tu es bien, à ce que tu crois, un

étudiant en art dramatique ! Je te dis que ce garçon-là doit étudier la musique.

— C'est la vérité, répondis-je ; il a un clavecin qui ahurit toute la maison.

— Je savais bien ! Celui-là sera tout le contraire de toi.

— Et que sera-t-il donc ?

— Un grand artiste ! »

Puis, nous entrâmes.

Choron paya sans faire la plus légère observation.

Il fit plus : généreux, comme il savait l'être, lorsque la colère s'était évaporée en épigrammes, il m'assura, auprès de mon hôte, l'exercice d'un budget extraordinaire, dans lequel il voulut bien faire entrer quelques modestes éventualités, applicables aux frais d'estaminet.
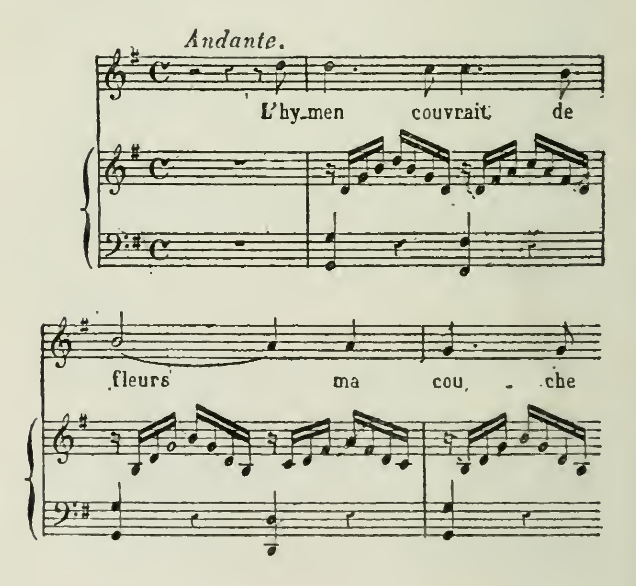
Je viens de peindre Choron tout entier : le portrait assurément pourrait être tracé par une main plus exercée ; mais je défie qu'on puisse le faire plus ressemblant.

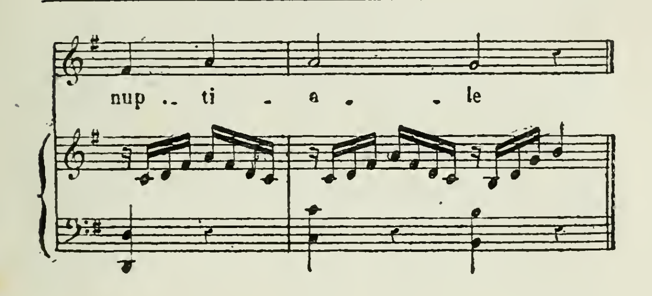
Le mot de Choron sur Berlioz avait excité ma curiosité.

Je me liai avec le futur grand artiste et j'appris, de la sorte, que j'avais affaire à un amoureux de Gluck et de Spontini.

Je sus, en même temps, qu'il s'occupait déjà d'une œuvre musicale importante, d'une partition du drame de *Beverley* et, même, je recueillis une phrase de cette première composition lyrique.

La voici :





Ce que pensera Berlioz de sa musique d'*étudiant,* je l'ignore.

Mais, s'il lit ces pages, il reconnaîtra du moins, dans la fidélité de ma mémoire, une preuve de sympathie, et j'oserais même dire de *fraternité* musicale, si nous n'avions pas suivi, dans le domaine de l'art, deux routes absolument opposées.

Je viens de relire ce chapitre et ce n'est pas sans un serrement de cœur que je suis arrivé aux dernières lignes, celles qui concernent Hector Berlioz.

Cette route de la vie me rappelle toujours cette

autre route qui sortait de Rome *alla porta Capena*, cette voie Appienne qu'on appela depuis la Voie des Tombeaux : chemin sinistre, peuplé d'ombres, où le sol sonne creux sous le pied du voyageur et qu'on est certain, quoi qu'on fasse, de ne pas suivre jusqu'au bout.

A chaque pas que l'on fait sur cette voie fatale, un tombeau s'élève et un ami disparaît !

On n'ose se retourner de peur de mesurer de l'œil l'étendue de tout ce qu'on a perdu !

On presse le pas avec terreur, sans songer que chaque minute nous rapproche de l'endroit où nous tomberons, et où, d'homme vivant, nous deviendrons, à notre tour, une simple borne milliaire sur le chemin de la mort !

Berlioz n'est plus — et je l'ai connu jeune !

Et moi, qui sais mon âge, je n'ai qu'à compter mes morts, pour connaître le total de mes ans.

VII

J'ai interrompu l'histoire de mes débuts dans la carrière dramatique pour m'occuper de quelques souvenirs.

Ce ne sera certainement pas la dernière fois que je ferai l'école buissonnière.

Je reviens aux Seveste.

Après deux mois passés à Montparnasse, Edmond m'annonça que j'étais admis dans la troupe de Montmartre et que mon début aurait lieu dans Séïde de *Mahomet*.

Depuis ma visite chez Talma, ce rôle avait été

l'objet de mon unique occupation et le but de mes études.

Mais, ce qu'il faut noter, c'est que le grand artiste qui m'avait conseillé lui-même ce thème d'exercice, s'était souvenu de ses promesses, et que le jour de mon début dans Séïde, il était à l'avant-scène.

O émotions premières des premiers temps de la vie, quelle empreinte profonde vous laissez dans la mémoire!

J'écris et je ressens encore l'orgueil qui m'enflamma sous le turban de Séïde.

Mon cœur se gonfle du trouble qui le remplit quand j'aperçus Talma.

Je revois tout: la salle, les personnages, le décor, le public; je vois le souffleur.

Ce n'est pas se souvenir, cela, c'est revivre!

Quelques mois après, je passai à l'Ambigu-Comique, et voici comment:

Un soir de représentation extraordinaire au bénéfice des pauvres de la commune de Montmartre,

et où Joanny était venu jouer la *Frédégonde et Brunehaut* de Lemercier, je représentais Mérovée.

M. Sénepart, directeur de l'Ambigu, monta sur le théâtre.

« Eh! dit Joanny, qui vous amène ici?

— Ma foi, je venais pour engager un artiste, et je crois que je vais en engager un autre : j'ai grande envie de m'attacher votre jeune Mérovée. »

M. Sénepart me fit sa proposition : je l'acceptai.

Ma première apparition sur la scène de l'Ambigu ne devait pas être remarquée.

Davesne, mon chef d'emploi, plus tard directeur de la scène de la Comédie-Française, me donnait peu d'occasions de me produire.

Le rôle le plus important que je jouai fut celui de mon début : Édouard, dans le *Calas* de Victor Ducange.

J'en étais là, lorsqu'il fut question de remonter, à la Porte-Saint-Martin, le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne.

Frédérick Lemaître, qui devait remplacer Ligier

dans le personnage du Doge, vint m'offrir de prendre, près de lui, le rôle de Fernando.

Grâces en soient rendues à ce puissant artiste ! la scène s'élargissait pour moi.

A la première répétition au théâtre, Frédérick me présenta à Casimir Delavigne.

Casimir Delavigne avait deux regards qui lui étaient particuliers. Se trouvait-il en face d'un objet ou d'un homme qui lui fussent étrangers, il clignait d'abord des yeux, ce qui était assez impertinent ; mais, bientôt, ses paupières se relevaient sous ses sourcils, sa face s'illuminait et son rayon visuel exprimait une bienveillance toute familière, ce qui était charmant.

Le poëte m'examina longtemps avec son premier regard ; il cherchait un souvenir.

« Monsieur, lui dis-je en souriant, vous vous rappelez m'avoir déjà vu : c'était au *grand théâtre de Vernon,* en Normandie. »

Ici, une parenthèse.

Mon séjour à l'Ambigu-Comique me donnait,

comme je l'ai dit, peu d'occasions de me produire.

L'idée me vint de monter, avec quelques camarades de la banlieue, la pièce de *Marino Faliero*, qui était alors dans toute sa vogue.

Les rôles appris, nous partîmes pour Vernon, où Casimir Delavigne possédait la belle terre de la Madeleine, dont la perte devait lui arracher un jour cette plainte touchante qui retentit dans tous les cœurs dépossédés, comme lui, de leur paradis terrestre.

A Vernon, le principal café de la ville était tenu par un ancien comédien, auquel l'existence industrielle ne faisait pas oublier les enivrements de son premier état ; aussi, à chaque bonne occasion, transformait-il son établissement en salle de spectacle : le luxe, la propreté, l'adresse dans les dispositions du local, le soin dans les décors et jusqu'aux accessoires, tout révélait l'artiste revenant à ses premières illusions.

La représentation avait été magnifiquement annoncée.

Ellé eut lieu devant une chambrée complète de quatre à cinq cents personnes ; mais, ce qui la ren-

dait particulièrement solennelle, c'était la présence de l'auteur lui-même avec toute sa famille.

C'est moi qui jouais le Doge.

Et qui est-ce qui jouait le jeune et beau Steno?

Le jeune et beau Steno était joué par un jeune artiste, qui se destinait alors aux *amoureux sérieux*, et qui, à l'époque du grand succès de l'*École des Vieillards*, avait créé au théâtre de Montmartre le brillant duc Delmare.

Cet artiste s'appelait *Grassot!...*

Or, Grassot, car nul ne saurait mentir à sa destinée, Grassot, dès cette époque, excellait dans l'art de se grimer et de grimer les autres. Ce fut lui qui m'accommoda, qui me peignit, qui m'ajusta une barbe et qui surveilla si bien l'ensemble de mon costume, qu'à mon entrée en scène, je n'eus plus qu'à prendre la voix, les gestes, les attitudes du Doge de la Porte-Saint-Martin pour ressembler à Ligier.

Tout artiste est un peu singe.

Jamais, je le dis sans malice, jamais imitation ne fut plus complète.

L'aréopage fut transporté.

Et, la pièce terminée, j'étais sur le théâtre, prêt à reparaître dans le *Mari et l'Amant*, lorsque Casimir Delavigne, qui semblait chercher quelqu'un, m'aborda.

« Monsieur, vous paraissez être de la troupe; auriez-vous l'obligeance de me conduire vers l'artiste qui jouait le Doge ?

— C'est moi, monsieur.

— Pardon; vous dites?

— C'est moi, monsieur, qui jouais le Doge. »

Casimir Delavigne fit un bond de surprise, et, pour la première fois, j'entendis Grassot, qui était derrière moi, pousser ce guttural *gnouf, gnouf*, qui, plus tard, devait le rendre si célèbre.

« Alors, monsieur, si c'est vous, soyez assez bon pour me suivre. »

Nous traversâmes la salle, et le poëte me présenta à sa famille.

« Regardez bien monsieur, et dites-moi quel rôle il vient de jouer dans la pièce. »

Tout le monde chercha, personne ne me reconnut et, même, on sembla douter que j'y eusse joué.

« Eh bien ! reprit Casimir Delavigne, je vous présente Marino Faliero. »

Or, quand Frédérick Lemaître m'amena devant Casimir Delavigne, c'était le vieillard de Vernon que le poëte cherchait dans le jeune homme qui était devant lui.

Il me reconnut, et j'obtins aussitôt le fameux second regard dont j'ai parlé plus haut.

La répétition terminée, Casimir Delavigne m'adressa les paroles les plus obligeantes et me pria de l'accompagner chez lui, afin de m'indiquer toutes les nuances du rôle, ce qu'il fit avec un soin et une entente remarquables ; aussi eus-je à la représentation un succès qui attira l'attention du public, de la presse et de M. Crosnier, le directeur.

Dès le second acte, ce dernier me fit offrir un engagement de trois années aux appointements

de *cent louis* par an, somme énorme à cette époque là.

Mais, dans cette circonstance, mon protecteur naturel étant Frédérick, je ne voulus pas répondre avant de l'avoir consulté.

« Après le premier acte, me dit-il, c'est trop tôt. Attendez la fin de la pièce, et, dans tous les cas, n'acceptez pas moins de *trois mille francs.* »

Je transmis le chiffre, et la pièce continua.

Frédérick, dont l'entrée avait été éclatante, avait faibli dans le courant de la pièce : le lion se sentait gêné dans cette poésie décente et harmonieuse ; il marchait au lieu de bondir ; il déclamait au lieu de rugir, et tout cela l'importunait beaucoup.

Mais Frédérick eut la générosité d'oublier ce qui était presque un échec à sa gloire, pour ne s'occuper que de mon sort.

« Ce n'est plus trois mille francs qu'il faut demander maintenant, me dit-il, c'est *trois mille six cents francs*, et *dix francs* de feux par pièce. »

Je lui obéis ponctuellement ; mais l'administration, moins magnifique que Frédérick, répondit qu'il était inutile de parler d'engagement, et qu'une

indemnité me serait accordée pour les représentations ultérieures de *Marino.*

Et je retombai dans le provisoire.

VIII

Je m'arrète devant Frédérick Lemaître.

Talma et Frédérick Lemaître sont les deux grandes figures qu'aura produites dans le domaine de l'art dramatique la première moitié de ce siècle.

Talma et Frédérick ne se ressemblent en rien.

Talma est sorti, tout armé et complet, du monde antique ; Frédérick, du monde moderne.

Talma, par un effort de son génie, avait, il est vrai, entrevu, surtout dans les derniers temps de sa vie, la fusion, en une seule et unique beauté, de la ligne païenne avec le sentiment chrétien; mais, s'il devait à quelques impressions d'enfance, par exemple à ses séjours en Angleterre, de vagues

prédilections pour la couleur et la vérité, de fugitifs penchants vers le lyrisme et la mélancolie, il n'en était pas moins demeuré fidèle à l'hexamètre et au césarisme romain.

Il fit plus : il essaya, non sans bonheur, des restitutions savantes, et fut le premier à faire revivre un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique, la statue de Sylla.

Là, il fut excellemment beau.

Mais, le lendemain, la toque à créneaux d'Hamlet disait assez que les origines historiques de la poésie moderne lui restaient encore inconnues, et, s'il parvenait à dessiner un de nos héros des temps contemporains, c'était à la manière de Chaudet dessinant pour la colonne Vendôme des soldats français, dont la capote militaire affectait quelque ressemblance avec la tunique prétorienne.

Frédérick, plus jeune que Talma de quelque vingt années, ne reçut pas comme lui les premières impressions des enthousiasmes de la République pour les époques païennes.

Frédérick s'inspira du merveilleux, du fantastique, notamment de cette profonde mélancolie, qui sont les caractères propres à la pensée chrétienne;

non content d'adopter ce que le moyen-âge avait de grand, il a voulu prendre ce qu'il avait de *pittoresque*, un mot que Talma n'a jamais dû clairement comprendre; mais que Frédérick et Dorval comprirent dès leur premier pas sur la scène.

Frédérick Lemaître participa donc des diverses impressions que je viens d'énumérer.

Il fut un acteur romantique, comme Talma fut un acteur impérial et romain.

Il eut la mélancolie que Talma ne connut pas ; il eut le rire que Talma ne pouvait admettre; il eût même le bouffon, le grotesque, cette gaieté terrible et suraiguë, que Talma avait rencontrée avec horreur dans les tragiques anglais et qui l'eût, je crois, empêché de jouer *Hamlet,* si Ducis auparavant n'eût pas soigneusement *nettoyé* le drame de Shakespeare.

Frédérick Lemaître eut donc un clavier beaucoup plus étendu que celui de Talma; mais, comme toutes les forces qui se divisent, il perdit en puissance ce qu'il gagna en souplesse : il fut encore plus remarquable par l'étonnante variété de ses inspirations, que par la profondeur de certaines d'entre elles.

Le romantisme, qui devait plus tard enfanter le réalisme pur, en portait déjà les germes dans ses flancs.

Pour le romantisme, la vérité était une et indivisible.

De là, le grand souci du costume, du décor et des accessoires, que témoigna tout de suite la nouvelle école.

J'aurai, je crois, l'occasion de dire ailleurs quelle influence exerça sur nous, jeunes gens alors, ce culte tout matériel de la forme appliquée à l'art, et qui s'introduisit bientôt dans les mœurs.

Toujours est-il que les grands artistes, nés de cette école, apportèrent au théâtre un supplément de qualités précieuses, que Talma, grâce à son génie, avait certainement entrevues, mais qu'il n'eut pas le temps de cultiver au profit de l'art.

Frédérick, au contraire, s'y donna corps et âme, et, chose à remarquer, on peut dire que sa vie d'artiste tient tout entière entre deux rôles qui durent principalement leur réussite au réalisme dont il s'était inspiré ; je veux parler de *Trente ans* ou *la Vie d'un joueur*, qui commença sa renommée, et de *Paillasse*, qui la couronna en 1850.

Le romantisme, qui avait retrouvé la mélancolie, qui avait créé le pittoresque, qui avait inventé le réalisme, avait également refait la langue amoureuse, et Talma le sentait si bien, sur la fin de sa carrière, qu'il était toujours embarrassé d'exprimer un *amour classique* devant le public de la Restauration ; aussi préférait-il les Tibère, les Néron, les Sylla, les Manlius Capitolinus, au joli dessus de pendule que représentait Vendôme dans *Adélaïde Duguesclin.*

Il n'abordait Orosmane que parce qu'il y trouvait la jalousie, et Achille que parce qu'il y trouvait la colère.

Hors de là, il sentait à merveille que l'amour avait changé d'idiome comme de nature, et que la passion entrait dans des tonalités auxquelles il ne pouvait que demeurer étranger.

Frédérick, lui, et ce fut là sa grande fortune comme son extrême attrait, devint, pour ainsi dire, le plus parfait écho de cette voix nouvelle.

J'ajoute qu'il eut dans madame Dorval une partenaire digne de lui, et qu'on se souvient trop de *Lucie de Lammermoor* pour pouvoir jamais oublier l'admirable duo de passion mélancoli-

que et profonde qu'ils formaient à eux deux.

Bocage, qui vient à distance de Frédérick, eut plus d'exagération, sans avoir autant de puissance, et il fallut bien certainement tout le fanatisme d'alors pour qu'on le prît au sérieux dans le personnage d'Antony.

Tel fut Frédérick ou, plutôt, tel je l'ai compris.

Quant à ses moyens physiques, ils étaient au-dessous de ceux de Talma.

Sa beauté était indiscutable ; mais n'avait pas cette grandeur sévère qui faisait si facilement ressembler Talma à une tête antique.

Son geste, plein d'ampleur et de grandeur, manquait parfois de sobriété.

Son organe inégal se produisait trop souvent dans des notes de tête d'un fâcheux effet, lorsque la passion n'y ajoutait pas ses flammes.

Enfin, il avait la prononciation difficile, ce qui ôtait à sa diction cette pureté et cette fermeté qui sont à la scène la moitié de la puissance.

Mais l'autre moitié, il l'avait tout entière : il avait l'expression, et son silence était quelquefois plus éloquent que sa parole.

Marche, attitude, regards, monosyllabes, sou-

rire, gestes et cris, — le cri surtout, — c'étaient là, chez lui, de rares et merveilleuses qualités!

Comme il donnait de la valeur à chaque détail scénique ! Comme il savait écouter ! Comme il savait entrer en scène !

Comme il mêlait avec audace — et avec quel bonheur surtout! — les détails du réalisme le plus vulgaire aux emportements de la fougueuse passion !

C'est bien lui qui pouvait dire que l'art ennoblit tout, et qui le prouvait chaque soir.

Qui ne se souvient du cornet de papier dans lequel il prenait son tabac, au moment de l'une des scènes les plus terribles du *Joueur* ?

Qui ne se rappelle le châle de trois francs qu'il arrangeait sur une chaise au moment où *Paillasse* apprend que sa femme l'a quitté ?

Que ne se rappelle-t-on pas, et que n'aurait-on pas à citer ?

En un mot, il eut le charme magnétique, et je ne saurais dire pour ma part si ce charme valait plus ou moins que la puissance léonine de Talma-Tibère ou de Talma-Néron.

Les artistes suprêmes portent un nom au théâtre.

On les appelle des *étoiles*, et les étoiles sont toutes également filles du ciel et de l'immensité.

Après le refus de M. Crosnier de m'accorder les appointements que je demandais, j'étais rentré chez ma mère triste et découragé ; je me trouvais plein d'incertitude.

Eh bien! j'avais tort de douter; car, le lendemain, à mon réveil, le régisseur général du théâtre de la Porte-Saint-Martin vint, au nom de M. Crosnier, m'annoncer que ma demande était acceptée.

Je courus chez Frédérick lui annoncer cette bonne nouvelle; je crois qu'il s'en montra plus joyeux que moi.

Je passai un an à la Porte-Saint-Martin, où je créai Malcom du *Macbeth* de Victor Ducange et Anicet Bourgeois; Georges de *l'Incendiaire*, à côté de cette grande regrettée Dorval; je repris *l'Homme du monde*, en compagnie de Bocage; *la Première affaire* de Merville; le rôle de Dorval des *Victimes cloîtrées*, qui plus tard... Mais n'anticipons pas.

L'examen de ce répertoire offrirait peu d'intérêt;

cependant, je ne dois pas passer sous silence la création que je fis de Frédérik Stap, dans *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*. Peut-être est-ce de ce rôle que date, d'une manière précise, l'attention que le public et la presse ont bien voulu m'accorder.

Le drame *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, dont le succès est resté dans toutes les mémoires, était, comme on le sait, de Dupeuty et de Regnier Destourbes.

Ce Regnier Destourbes eut une vie courte et singulière : il mourut entre la philosophie et la foi, entre la révolution et la monarchie, comme l'âne de Buridan, entre deux picotins d'avoine.

Il débuta, sous le nom de Tiberge, par *Louise ou les Douleurs d'une fille de joie*, qui, non-seulement n'avaient rien de commun, par les qualités de style et la puissance de l'observation, avec ce chef-d'œuvre qui devait sortir, plus tard, de la plume de Balzac, sous le titre de *Splendeurs et Misères des courtisanes;* mais qui, surtout, ne faisait pressentir en rien les ardeurs dévotes qui devaient le jeter plus tard au pied des autels.

En 1831, il fit, pour les Français, une *Charlotte Corday*, en cinq actes et en prose, espèce de procès-

verbal sans poésie, que la foule accueillit froidement.

Il mourut abbé, l'année suivante, à l'âge de vingt-huit ans.

Dans cet ouvrage de *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, tout le personnel offrait les conditions d'un ensemble remarquable.

Gobert avait profité des leçons minutieuses de Constant, l'ancien valet de chambre de Napoléon, qui l'avait initié, dit-on, à tout ce qui pouvait rappeler physiquement le grand homme.

Le soir de la première représentation, la toile étant encore baissée, les artistes attendaient sur le théâtre la venue de l'*Empereur* Gobert. La curiosité était grande. On sait que, pour les scènes militaires, les théâtres sont dans l'usage de prendre leurs figurants dans l'armée. Environ cent cinquante vétérans allaient représenter la revue de la garde impériale à Schœnbrunn ; ils étaient déjà rangés en ligne.

Gobert parut...

L'exclamation fut unanime.

Assuré de l'exactitude de son personnage, Gobert fit signe à l'un des soldats de s'approcher, et

d'une voix d'une incroyable expression de vérité :

« Eh bien, mon brave, reconnais-tu ton Empereur ? » lui demanda-t-il.

Le vétéran présenta les armes et s'écria avec attendrissement :

« Oh ! oui, sire, c'est bien vous !

— Maintenant, dit Gobert, mon épreuve est faite ; on peut frapper les trois coups. »

Le rideau levé, la garde rangée en bataille, les tambours battirent aux champs.

L'Empereur fit son entrée.

Ce n'était plus Gobert ; la salle entière revoyait Napoléon.

Le cri de : « Vive l'empereur ! » fut poussé avec frénésie par les spectateurs. Ce fut un enthousiasme indescriptible.

Mademoiselle Georges, placée dans une deuxième loge de face, pleurait à chaudes larmes.

Je ne dirai pas tout ce qui a été écrit sur ce fameux Gobert qui, chaque soir, donnait au public une photographie singulièrement frappante de Napoléon ; on sait que cette création fit la renommée de cet acteur et fut en même temps sa robe de Nessus.

Un autre personnage obtint dans un sens contraire, un réel succès; ce fut Provost, représentant Hudson Lowe. Il s'était tellement incarné dans les formes sèches, froides et acerbes du bourreau de l'Empereur, que tout ce qui était chez lui du talent lui fut imputé à crime par l'assemblée qui le prenait au sérieux. Chaque soir après la pièce, Provost, après avoir été criblé de huées et de sifflets, était encore poursuivi par les imprécations de la foule et obligé de se tenir continuellement en garde contre ses insultes.

Assis avec nous à une table du café de la Porte-Saint-Martin, il eut à subir une de ces injures qui devenaient un éloge.

Trois personnes placées à une table voisine de la nôtre, reconnaissant le Hudson Lowe de la pièce, dirent à haute voix au garçon qui les servait :

« Enlevez nos tasses de là. »

Et elles jetèrent un regard non équivoque sur Provost, qui nous dit en riant :

« Voilà, messieurs, qui complète mon succès. »

Ce fut peu de temps après qu'il entra comme pensionnaire au Théâtre-Français; il y mourut

sociétaire, laissant un vide qui n'est pas encore comblé.

J'ai parlé de ma création de Frédérik Stap; voici à ce sujet une anecdote qui n'est pas sans intérêt :

Pressé par une curiosité bien naturelle, j'avais, au temps de la condamnation de Lacenaire, sollicité et obtenu, par l'intermédiaire d'un avocat célèbre qui avait été garde des sceaux, M. Mérilhou, une entrevue avec ce monstre illustre.

M. Mérilhou m'amena un matin à la Conciergerie et le directeur, avec une obligeance parfaite, voulut bien lui-même nous accompagner.

Nous arrivâmes au dernier cachot de gauche d'un long couloir; le directeur frappa avec sa clef sur le marteau de fer de la porte; un œil parut au guichet, puis la porte s'ouvrit.

Deux agents stationnaient près de Lacenaire : il était assis devant une petite table placée dans le rayon du soupirail; il écrivait.

A la vue du directeur, il se leva.

Remarquant la présence de deux visiteurs étrangers, un sentiment de lassitude, même de dé-

plaisir, parut sur son visage ; mais son regard vif et inquiet s'étant arrêté sur moi :

« Eh mais ! je ne me trompe pas, monsieur, vous êtes l'assassin de *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, vous êtes Frédérik Stap, et si la curiosité vous amène, elle est bien explicable chez un jeune comédien qui, pour les besoins de son art, doit s'instruire à tous les genres d'émotion. »

Je voulus me défendre d'une intention qui aurait été presque de la cruauté.

« Pourquoi cela, mon jeune ami ? »

Je fis un soubresaut et me rapprochai de M. Mérilhou.

« Savez-vous, me dit-il, que j'aurais eu beaucoup de plaisir à être journaliste, pour analyser certains talents, le vôtre par exemple, qui comporte de grandes qualités, mais aussi de grands défauts... L'un de ces défauts, c'est l'excès de passion qui, dans votre rôle, vous déborde et vous jette trop en dehors. »

Je me pris à sourire.

« Oh ! ne niez pas. Dans Frédérik Stap, ce défaut m'a sauté aux yeux, à moi qui sais ce que c'est que de tuer. »

Lacenaire se promenait avec une certaine agitation. Mais s'arrêtant brusquement et se tournant vers moi :

« Le crime a aussi ses grandeurs ; la première de toutes, c'est l'impassibilité. Moi, par exemple, que pensez-vous que j'aie fait, au sortir du passage du Cheval-Blanc, après l'assassinat de la veuve Chardon et de son fils? Je suis entré au café du Balcon, boulevard Saint-Denis ; j'ai demandé une bavaroise, et, comme on me la servait, j'ai remarqué à ma main du sang : j'ai prié le garçon de m'apporter un peu d'eau et une serviette et j'ai fait mon ablution, comme on aurait lavé de la poussière ; de là, je suis allé dîner, et puis je suis entré aux Variétés, où Odry jouait *le Chevreuil.*

— Taisez-vous, Lacenaire ! dit M. Mérilhou. Ne confondez pas l'homme emporté par le fanatisme avec l'assassin vulgaire qui tue pour assouvir de honteuses convoitises. »

Lacenaire planta sur M. Mérilhou son œil de chacal, puis avec un sourire indéfinissable :

« Vous dites vrai, monsieur ; de Lacenaire à Brutus, il y a plus d'un échelon, et ce ne sont pas ceux-là qu'il me reste à gravir. »

Lacenaire, ayant jugé sans doute que son effet était produit, nous fit un obligeant salut et me souhaita la continuation de mes succès.

Puis, il alla s'asseoir et ne parla plus.

Peu de jours après, sa tête tombait sur l'échafaud.

IX

Voici comment je quittai le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

A la lecture de *Marion Delorme*, un rôle de dix vers environ m'avait été distribué.

La jeunesse est ambitieuse ; elle veut ordinairement faire plus que ses forces, et faire moins me parut trop dur : je refusai les dix vers.

Victor Hugo, averti, m'invita par une lettre à me rendre chez lui.

J'allai place Royale.

Le poëte me reçut avec une physionomie plus que majestueuse, et, sans me dire de m'asseoir,

me demanda ce qu'il y avait de vrai dans mon refus.

Cet accueil glacial me rendit toute ma fermeté.

Enveloppant néanmoins ma résistance de beaucoup de circonspection, je dis à Victor Hugo :

« Votre célébrité, monsieur, stimule mon émulation, et, si je me permets, humble débutant, de refuser l'accessoire qui m'a été distribué, je me hâte de vous solliciter pour le rôle du jeune marquis de Saverny... Là, du moins, mon ambition trouvera une belle occasion de se produire... »

Toute caressante que fût la douceur de ma voix, elle ne put détruire le désastreux effet du mot accessoire, qui, hélas! m'était échappé.

« Vraiment, monsieur, me répondit le poëte avec un étonnement sérieux, vous arrivez à peine et, déjà, vous aspirez à jouer un rôle capital dans mon ouvrage? c'est impossible!

» Quant au terme d'accessoire dont vous venez de vous servir, sachez, monsieur, que dix vers de Victor Hugo ne se refusent jamais, car ils restent!.. »

Et le poëte toucha le bouton de la porte... Je sortis.

Une heure après, j'avais fait accepter à M. Crosnier une résiliation; j'étais libre.

Aujourd'hui, il me revient de cet incident un regret. Oui, je me reproche d'avoir refusé ces dix vers. Peut-être aurais-je pu, même alors, y jeter une intention, un accent qui auraient élargi ma carrière. Le poëte m'aurait compris, et il aurait certainement aidé à mes progrès, en me confiant, par la suite, des rôles plus importants.

J'avais une lettre de recommandation pour M. Taylor, alors commissaire royal près le Théâtre-Français, aujourd'hui président de toutes les sociétés artistiques.

Le baron Taylor est simple dans sa forme, affable dans son langage, accessible dans ses habitudes. C'est un homme *ordinaire* pour qui le verra passer; mais pour nous, poëtes, musiciens, peintres, comédiens, c'est un génie supérieur, qui a réalisé ce qu'on avait regardé comme impossible : la réunion, en un seul faisceau, des lettres, de la peinture, de la musique et du théâtre!

Des princes ont caractérisé leur règne par la

protection qu'ils ont accordée à une classe sociale intellectuelle : le baron Taylor les réunit toutes sous sa présidence!

Son esprit est un merveilleux écho, répétant avec fidélité, avec harmonie, toutes les voix qui murmurent autour de lui, que ces voix soient la poésie, la peinture, la musique ou le théâtre!

Ces voix lui font cortége, se soumettent à sa parole, et, comme s'il eût *créé* ce qu'il ne fait que présider, elles préparent à son nom une durée que ne consacre pas davantage le bronze de l'histoire.

Le baron Taylor me présenta au comité du Théâtre-Français, qui m'accorda immédiatement mes débuts.

Ce fut au mois d'octobre 1831 que je parus sur notre première scène.

Grande époque dans la vie d'un comédien!

Là, comme en paradis, beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, avec cette différence pourtant que le mérite et la vertu ne sont pas là, comme au paradis, un titre suffisant pour être admis d'emblée.

Mon premier rôle fut Séide; — j'étais resté fidèle au culte de mes souvenirs.

Le succès que j'y obtins fut aussi complet que le

permettait mon peu d'expérience du répertoire classique ; toutefois, il fut servi par deux incidents qui auraient pu le compromettre.

Le sociétaire Beauvallet, qui représentait Mahomet, avait mis dans mes mains, pour en frapper Zopyre, non pas le poignard traditionnel, mais un yatagan d'une longueur et d'un poids qui eussent embarrassé même la main du prophète. Que faire de ce monstrueux objet? La sueur de l'épouvante m'inonda en un instant. Mais, rendu intrépide par l'excès de ma terreur, je brandis avec une telle audace le coutelas gigantesque que le rire redouté se transforma, dans la salle, en un cri d'horreur. On croyait encore aux sabres de bois, dans ce temps-là !

Je n'avais point répété dans le décor; je n'étais donc pas familiarisé avec la descente de l'autel. Lorsqu'au quatrième acte, après avoir frappé Zopyre, je dus descendre ces satanées marches, j'en franchis deux à la fois, mon pied s'embarrassa dans ma chlamyde et je tombai en avant du spectateur.

Fut-ce hasard? Fut-ce instinct de conservation? Je tombai comme il le fallait pour faire croire à un effet de scène, à une innovation heureuse, dans

laquelle mon naissant *génie* n'était, certes, pour rien. Toujours est-il que la salle entière applaudit et que madame Menjaud, qui jouait Palmyre, et qui n'était pas dupe de mon triomphe, me dit tout bas de profiter de ma pose et de continuer la scène dans cette attitude.

Je fus rappelé, et, en ce temps-là, le rappel d'un comédien, d'un débutant surtout, n'était pas chose banale. Je dois donc de la reconnaissance autant à Beauvallet qu'aux marches de l'autel.

Je quittai, ce soir-là, le Théâtre-Français, le front dans les étoiles ; mais les pieds dans la boue et l'estomac vide.

Je n'avais pas mangé de la journée, et ma bête, fort mal menée durant toute la représentation, commençait à réclamer vivement contre tant de fatigues et d'oubli, et j'ajoute que ma poche était absolument semblable à mon estomac.

Je possédais pour toute fortune une pièce de *deux francs*, et, dans un coin, à une petite table sans nappe, chez un modeste traiteur, le fils de Zopyre, l'heureux débutant, fit avec du pain, un peu de jambon et un morceau de fromage, le meilleur repas de sa vie !

X

Ma seconde épreuve eut lieu dans Saint-Mégrin de *Henri III*.

A cette époque, il était contraire à l'usage de débuter autrement que dans des pièces de l'ancien répertoire; il me fut accordé, cependant, de sortir de la règle.

Firmin venait de s'éloigner du théâtre, parce qu'on lui refusait d'accepter, après ses vingt années de service accomplies, le traité nouveau qu'il voulait imposer à la société.

On avait pensé que la crainte de se voir remplacer rendrait Firmin moins exigeant; on se trompait.

Je ne pouvais prendre ce rôle de Saint-Mégrin sans l'aveu de l'auteur, Alexandre Dumas.

J'en étais, à cette époque, complétement inconnu.

Je me rendis à son domicile, rue des Beaux-Arts, et je lui adressai ma demande.

« Monsieur, me dit Dumas, je vous donnerai toutes les autorisations que vous me demandez quant à ma pièce ; mais, débutez, ne débutez pas au Théâtre-Français, cela m'est entièrement indifférent : je n'ai plus rien de commun avec cette maison. Peut-être même aurais-je à penser qu'il est mal à ces gens-là de vous poser, vous, commençant, comme le rival d'un artiste tel que Firmin. »

Cette observation, qui honorait Alexandre Dumas, ne m'arrêta pas pourtant : j'insistai et j'emportai son consentement.

Ce fut dans *Henri III*, que je vis rayonner autour de moi les derniers talents de cette Comédie-Française dont, chaque jour, l'éclat devait diminuer.

Déjà avaient disparu les Saint-Phal, les Saint-Prix, les Fleury, les Talma, etc. ; il ne restait plus

que Joanny, Michelot, Firmin, Samson, mesdames Mars, Leverd, Duchesnois, pour rappeler ce brillant théâtre qui avait été l'école du beau langage et du maintien du grand monde.

Tandis que je suis dans cette maison de Molière, évoquant les ombres de ces célébrités d'autrefois, mes souvenirs se portent sur une représentation de *Bajazet*, à laquelle j'assistai, bien jeune encore.

Ce soir-là, mademoiselle Georges Weimer devait jouer Roxane ; dans la salle, l'émotion était grande.

L'avant-veille, Duchesnois avait joué ce rôle, et le public, qui se plaît toujours au spectacle des rivalités, discutait, par avance, la supériorité respective des deux tragédiennes.

Le rideau se leva.

« Qu'elle est belle ! »

Ce fut l'exclamation de la salle entière.

On ne chercha ni à discuter, ni à analyser son talent; on l'accepta dans sa beauté, dans sa jeunesse, dans cette splendeur qui était comme le cantique même de la nature triomphante !

Elle conquit le public, comme Phryné avait vaincu l'Aréopage, en se montrant.

Ce soir-là, Duchesnois fut oubliée !

Ce soir-là, — oui ; — mais le lendemain, mais ensuite ?

Ensuite, on discuta, on épilogua, on découvrit que, sous cette merveilleuse enveloppe, l'âme naissait à peine et que le cœur parlait bas ! tandis que la Duchesnois, sous son masque ingrat, avait, elle, du souffle, de la passion, des entrailles.

Bref, mademoiselle Georges Weimer déserta la scène française et se rendit en Russie.

Duchesnois restait maîtresse du champ de bataille.

A Athènes, sous Phidias, c'est Duchesnois qui serait partie.

Je n'entrerai point dans le détail des circonstances qui surexcitèrent la curiosité, lorsque mademoiselle Georges revint à Paris. Qui ne connaît son histoire ?

Disons seulement que vers 1823, lorsqu'on an-

nonça une représentation à son bénéfice, sur la scène de l'Opéra, l'empressement fut immense.

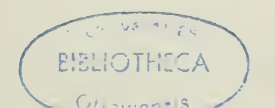
La branche aînée, comme plus tard la branche cadette des Bourbons, n'a jamais voulu admettre un seul instant l'existence de cette puissance légendaire qui, durant un demi-siècle, a rayonné autour d'un nom, d'un souvenir, d'un homme.

Mademoiselle Georges, si elle vivait encore, devrait faire partie du musée des souvenirs, au même titre que la redingote grise et le carosse du sacre.

Tel était l'enthousiasme qu'excitait dans toutes les classes cette *Aspasie nationale* qu'un ancien préfet, un ancien auditeur au conseil d'État de l'empire, tenait *le bureau de location*, établi rue Taitbout, au domicile même de la bénéficiaire.

Je dirai tout à l'heure le nom de ce *préposé*.

La réapparition de mademoiselle Georges fut comme un retour de Sainte-Hélène. Les années avaient mûri sa beauté sans en éteindre un rayon ; peut-être même, cette beauté apparut-elle plus pure et plus sévère. Et puis, ce n'étaient pas ses traits seuls qui avaient pris de la grandeur : le génie de la scène s'était emparé d'elle, et l'artiste, en elle, allait égaler la femme.



Mais Duchesnois régnait toujours : il y avait des vieux habitués, des fidèles, des enragés, qui lui savaient gré de n'avoir pas fait, comme mademoiselle Georges, *une Campagne de Russie*, et qui lui tenaient compte de sa fidélité.

Mademoiselle Georges ne reparut donc que sur la seconde scène française, où elle joua le rôle d'*Athalie.*

Elle y eut un succès que compromit beaucoup son entourage. Il était dur, en effet, quand on pouvait, pour quarante-quatre sous, applaudir dans Joad, Abner et Mathan, Talma, Lafond et Desmousseaux ; il était dur d'écouter MM. Eric Bernard et David, et même ce spirituel Provost, qui préludait alors, par des troisièmes rôles, au grand emploi des rôles à manteaux, dont il devait, plus tard, emporter le secret en mourant.

Bref, le jeune parterre de l'Odéon se montra juste, mais sévère, et ce ne fut que sept ans plus tard qu'eut lieu le retour définitif de la grande tragédienne sur cette même scène de l'Odéon, dirigée alors par M. Harel, le préposé au bureau de location de la rue Taitbout, en 1823.

C'est de cette époque que la renommée de made-

moiselle Georges date véritablement. Les conseils que Talma lui avait donnés, lorsqu'elle revint pour la première fois de Russie, avaient germé lentement, mais sûrement en elle.

C'est à Talma qu'elle dut la science, d'abord, et, ensuite, cette imposante noblesse dans la vérité, qui lui permirent d'aborder tous les genres, même le mélodrame le plus vulgaire, sans cesser un instant d'être grande et imposante, tout en demeurant pathétique.

Elle fut, avec Frédérick Lemaître et madame Dorval, l'une des colonnes du temple élevé aux muses modernes. Sans elle, connaîtrait-on *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia*, *Christine* et *Marguerite de Bourgogne*? Elle dut assurément une partie de sa réputation à l'école romantique ; mais celle-ci lui dut, à son tour, ses plus puissants coups d'aile et son plus vif éclat.

Mademoiselle Georges traversa de la sorte plus de trente années.

Je l'avais vue presque à ses commencements ; je me fis un devoir d'assister au dernier coucher de cette étoile, c'est-à-dire à la représentation qu'elle donna sur le Théâtre-Français, dans l'hiver de 1854.

Rodogune et *le Malade imaginaire* composaient le spectacle de cette soirée, que devait clore une cérémonie.

On appelle ainsi la réunion des principaux artistes de Paris, convoqués par le bénéficiaire, à l'effet de venir saluer le public à la fin du spectacle.

Quoique mon nom fût du nombre de ceux que portait l'affiche, j'attachais trop de prix, me rappelant les débuts de mademoiselle Georges dans *Bajazet*, à assister en spectateur et en observateur à cette soirée de retraite, pour ne pas louer ma place dans la salle.

La chambrée était complète. L'orchestre des musiciens était envahi par le public. Aussitôt les trois coups frappés, le rideau se leva dans le plus profond silence.

Il est impossible d'avoir assisté à une représentation solennelle, au Théâtre-Français, les musiciens de l'orchestre étant absents, sans avoir été impressionné par le frôlement de ce rideau qui se lève lentement, et comme avec majesté, sur l'un de ces palais antiques, où se sont promenés ces empereurs et ces rois qui s'appelèrent Lekain, Larive et Talma.

Cléopâtre entra, vêtue de noir, avec la couronne d'or pointée de perles en tête.

Jamais plus grande physionomie ne produisit plus saisissant effet.

Pâle, méditative, et s'avançant de ce pas qu'appesantissaient les années, elle vint s'accouder sur le dos du grand fauteuil et leva lentement sur le public ce magnifique regard qu'assombrissait une tristesse immense, celle du dieu qui va mourir.

Elle promena autour d'elle, au-dessus d'elle, au loin, ce regard douloureusement voilé. On ne respirait plus. On vit bien qu'elle contemplait les temps évanouis et qu'elle s'étonnait elle-même, après tant de gloires qui n'étaient plus, de s'être si longuement attardée dans le temple vide !

Et j'entendis, comme je l'avais entendu déjà plus de quarante ans auparavant, ce mot proféré autour de moi :

« *Qu'elle est belle!* »

Le rideau baissé, je courus à sa loge, et je lui répétai, dans mon enthousiasme, ce qu'avait dit le public.

« Silence! me fit-elle en plaçant un doigt sur

sa bouche, on peut vous entendre! Et savez-vous l'accueil qui m'a été fait ici? Ce soir, à mon arrivée, personne pour me recevoir, pour me conduire à cette loge... Et, malgré ce triomphe dans la salle, vous allez me voir sortir de cette maison aussi abandonnée, aussi solitaire qu'une reine qui retourne vers l'exil!... »

Elle se trompait : on lui annonça mademoiselle Augustine Brohan, qui allait jouer dans *le Malade imaginaire*, et qui, dans son costume de *Toinette*, lui présenta un très-beau bouquet, en lui demandant l'honneur de l'embrasser.

Lorsque, dans cette même représentation, on eut joué *le Malade*, inopinément apparurent, pour la cérémonie, tous les artistes des théâtres, revêtus de leurs costumes dans les pièces en vogue à cette époque; entre autres, je citerai : — l'uniforme d'un *Cosaque*, venant saluer Orgon sur le plancher de Poquelin!...

Mademoiselle Georges, sa vie, sa gloire, son génie, ses fautes et ses triomphes, mademoiselle

Georges a tenu toute entière entre ces deux exclamations :

« *Qu'elle est belle !* »

Ce fut ce cri qui avait salué sa naissance au théâtre, ce fut encore ce cri qui salua sa mort !

Le public a eu, de tout temps, et avec raison, de légitimes préventions contre ce qu'il appelle des intrigues de coulisse; mais il ne faudrait pas, à propos de mademoiselle Georges et de la Comédie-Française, il ne faudrait pas croire qu'elle s'en éloignât, parce qu'elle trouva devant elle, lui faisant obstacle, mademoiselle Duchesnois.

Au Théâtre-Français, plus que partout ailleurs, les mesquines jalousies disparaissent toujours lorsqu'il s'agit de notre art.

Chaque grand artiste, alors, met tous ses soins à harmoniser son jeu avec celui de ses camarades, et, avant de livrer ses admirables batailles, la phalange sacrée est formée avec une conscience qui assure la victoire.

Si donc mademoiselle Georges, au mépris de

ses engagements, a abandonné la Comédie-Française ce n'est pas qu'elle y rencontrât un mauvais vouloir, mais parce que, au contraire, elle était jalouse des succès de mademoiselle Duchesnois...

XI

La Bruyère a dit :

« Quand vous mettez le pied dans un appartement ou seulement dans un antichambre, vous voyez chez qui vous êtes. »

Ces paroles me reviennent à l'esprit, en même temps que se retrace dans mon souvenir l'aspect de la Comédie-Française, telle que je l'entrevis en 1824, alors qu'élève de Choron, je venais faire ma partie dans les chœurs d'*Athalie*.

Toute personne étrangère au théâtre ne pouvait être présentée que par un sociétaire ou par un des gentilshommes de la chambre du roi.

Les artistes, soit qu'ils jouâssent dans la soirée

ou qu'ils vinssent simplement passer un instant dans le foyer, soit qu'ils fûssent en costume ou en habit de ville, étaient en visite chez eux, et se saluaient avec une politesse et des formes dont l'élégance ne se démentait jamais.

L'ameublement du foyer, je le vois encore, se composait d'un canapé, modèle Louis XIV, recouvert en vieille tapisserie, et de chaises et de fauteuils du même style ; quelques tableaux à la muraille représentaient les portraits de Lekain dans *Orosmane*, de mademoiselle Dubois dans *Zaïre*, de Clairon, de Lecouvreur, de Baron dans *le Roi Léar*, de Préville et de Talma, peint par Gérard.

Ma grande préoccupation, durant ces soirées mémorables pour moi, était de parvenir, par toutes sortes de ruses, de marches et de contre-marches, à jeter un coup d'œil furtif dans ce vaste salon qui représentait, à mes yeux, tout ce que l'esprit peut rêver de magnificence : les personnages assis là-dedans, les uns causant, les autres jouant aux cartes, quelques femmes même brodant, me donnaient comme une vague idée de l'assemblée des dieux ; les costumes ajoutaient au prestige.

Mais ce qui me plongeait dans des ravissements

sans fin, c'était particulièrement le suisse qui stationnait dans les coulisses avec son vaste chapeau à trois cornes emplumé de blanc et son habit Louis XIV, par-dessus lequel étincelait le large baudrier lamé d'argent supportant la petite brette inoffensive, et qui se promenait du pas d'Agamemnon, avec des mollets superbes et une canne de tambour-major.

S'il m'eût adressé la parole, je crois que je me fusse évanoui!

Il y avait aussi *monsieur* l'avertisseur, personnage important, créé par MM. les comédiens eux-mêmes qui désiraient pouvoir faire une partie de whist ou d'échecs sans avoir à se préoccuper de leurs entrées, et qui était chargé de venir les avertir au moment précis.

L'avertisseur, que je vois encore, en habit noir d'une coupe solennelle, avec un œil de poudre sur ses rares cheveux blancs, avait une manière de dire : *La seconde acte va commencer*, qui lui était toute personnelle, et que je n'étais pas éloigné de prendre pour un spécimen précieux des élégances du langage du dix-huitième siècle.

Enfin, que vous dirai-je? Je n'avais pas assez

d'yeux pour contempler cet Olympe, pour en recueillir chaque parole et chaque sourire, pour admirer ce tableau mouvant, étincelant ; pour voir chatoyer et se mêler, dans des hasards de couleurs aussi surprenants qu'inattendus, la robe de grand prêtre et l'habit du marquis en talon rouge, semant autour de lui des nuages légers de poudre à la maréchale ; pour me fondre d'admiration et de ferveur devant ces ravissantes dames, toutes baignées de parfums exquis, et dont le sourire éclairait des visages maquillés et mouchetés avec un art qui eût désespéré Vanloo, le grand Vanloo lui-même.

Et puis, il y avait, autour d'elles, MM. les gentilshommes du roi, en gilet blanc, avec des jabots de malines rousses, que fermaient des solitaires du plus grand prix; il y avait tout l'esprit de Paris, représenté par l'aristocratie de la fortune, du nom ou des lettres : le duc de Duras, Briffaut, Andrieux, Bouilly, Delrieu, Viennet, Alfred de Vigny, Alexandre Duval, Pigault-Lebrun, Étienne, de Jouy, Coupigny, le chansonnier, vieil ami de Talma, et dont j'aurai à reparler plus tard.

Et puis, quoi?... Il y avait aussi ma jeunesse.

Sept ans plus tard, je rentrais comme débutant dans ce foyer que, choriste et petit élève de Choron, je n'avais fait qu'entrevoir à la dérobée.

Est-ce moi ou le foyer qui avait vieilli? Je ne saurais le dire. L'impression que j'éprouvai fut presque triste !

Hélas! une révolution, celle de 1830, avait passé sur l'Olympe comme sur la monarchie, sur les rois comme sur les dieux, et tout cela, disons-le, s'était légèrement parfumé de bourgeoisie.

On était devenu réaliste dans l'art, comme on essayait déjà de devenir pratique dans les affaires.

Le sociétaire Beauvallet, sous la physionomie de Marat, était entré dans le temple de Melpomène, comme eût fait l'un des combattants de juillet dans les salons de Saint-Cloud.

Le scandale fut grand.

L'abomination de la désolation flamboyait dans les yeux de mademoiselle Mars, et l'arc, toujours

un peu tendu de sa charmante bouche, commençait à lancer les flèches de l'épigramme; on se regardait, on se levait, on ne causait plus guère : on sentait le ver dans le fruit, l'ennemi dans la ville, la mort dans le sanctuaire; on se recueillait, on se comptait, on méditait les résistances courageuses et, puis, on s'attristait et l'on se décourageait; car le flot montant semblait ne vouloir rien épargner, et chacun déjà en avait senti les atteintes.

Quelques belles soirées encore, cependant.

XII

Que voulez-vous? *Du pain?.. Du pain... je n'en ai pas!*

Toute une génération a frémi à ce cri de détresse poussé par Talma dans *Charles VI*, une des plus mauvaises tragédies de ce temps-là.

Charles VI était d'un monsieur Delaville de Miremont, qui s'était fait une réputation avec *le Folliculaire*.

Qui est-ce qui se souvient, aujourd'hui, de *Charles VI* et du *Folliculaire* ?

Mais cette tragédie de *Charles VI*, qu'un élève de quatrième n'oserait pas signer, avait eu deux bonnes fortunes : Talma, d'abord, dans le rôle

principal, et, puis, ce vers dans la bouche de Talma :

« Que voulez-vous? *du pain?.. Du pain... je n'en ai pas!* »

On accourait de tous les coins de Paris entendre l'inimitable artiste proférer ce grand cri, et jamais ce qu'on appelait alors *les infortunes royales*, ce fonds classique d'où l'on était tenu de tirer ce qu'on appelait alors une tragédie, n'avaient rencontré pareil interprète et ne s'étaient produites avec plus de grandeur humaine devant le public étonné.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur le problème que voici :

Étant donné qu'une tragédie, — puisque tel est son nom, — doit inspirer, au dire des critiques compétents, la *terreur* et la *pitié*, combien y a-t-il de spectateurs, je ne dis pas dans le courant d'une représentation, mais dans le cours d'une génération, qui, en écoutant les plus grands chef-d'œuvres du théâtre classique, aient frissonné et versé des larmes?

A la scène, la terreur et la pitié sont un peu

comme les coupes d'or des festins qu'on y sert : des sentiments en carton peint, — si bien peint, d'ailleurs, que des générations entières ont admiré et admireront jusqu'à la fin des temps l'art infini de ce trompe-l'œil, et ce sera justice !

L'admiration ! voilà le sentiment *vrai* que nous font éprouver les grands chef-d'œuvres de la scène ; l'*admiration*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus étranger à la terreur et à la pitié !

Pourquoi Laocoon ne nous inspire-t-il ni terreur ni pitié ? C'est que *l'idée marbre* ne nous abandonne pas un instant.

Dans la tragédie, ce qui ne nous quitte pas une minute, c'est l'*idée style.*

Je demande pardon au lecteur de cette digression plus que prétentieuse, mais indispensable pour arriver à formuler cette vérité :

La terreur et la pitié, dans le sens réel et physique des mots, ne se produisent jamais au théâtre que dans les œuvres secondaires, dans les ouvrages bâtards, où l'absence de toute beauté de langage laisse une entière indépendance aux mouvements du cœur et de l'âme, et c'est pourquoi les exemples sont si nombreux de succès inexplicables, obte-

nus par des œuvres sans mérite, mais où se sont rencontrés de ces mots vulgairement humains, dont les grands artistes ont pu faire leur chose propre, n'étant gênés ni par le respect dû au poëte, ni par la complète absorption du public au profit de l'art.

C'est ainsi que Talma fit pleurer tout Paris avec ce simple vers recueilli dans une pitoyable tragédie :

« Que voulez-vous ? *Du pain ?.. Du pain... je n'en ai pas !* »

On a bien abusé du mot le *chant du cygne!*

Ce dernier rôle fut le dernier cri du sublime artiste.

La toile, un soir que la salle était comble, la toile baissait sur un cercueil !...

Il y avait plusieurs jours déjà que le bruit courait dans Paris que Talma était en danger de mort.

Je me rendis à sa maison, située rue de la Tour-

des-Dames, entre celles de Mars et de Duchesnois et voisine de celle d'Horace Vernet. A la porte de la maison, je trouvai Firmin. Le valet de chambre vint ouvrir, et, sans dire un mot, nous fit entrer dans le vestibule.

Toutes les portes du rez-de-chaussée étaient ouvertes.

Firmin pénétra dans le salon qui était à notre droite... Je le suivis.

L'artiste poussa un cri de stupeur; je m'élançai à ses côtés, et je vis étendu, sur un épais tapis de son, le corps de Talma que les chirurgiens venaient d'embaumer.

J'ai encore en moi la sensation que me causa ce spectacle.

Le plus grand des tragédiens, l'homme qui avait occupé de sa renommée toute une époque, la plus imposante physionomie théâtrale des temps modernes, Talma, se trouvait étendu là, ouvert par le scalpel !...

En dépit de cette effroyable mutilation, où la science constatait cent fois la mort, cette belle tête, empreinte de sérénité, de calme placide, était magnifique à voir !

Firmin se sauva.

Mes regards effarés s'étaient arrêtés sur cet homme qui avait encouragé mes premiers débuts et qui était venu me voir jouer.

Puis, brusquement, la peur me prit, et je m'échappai, sans que personne se fût même préoccupé de ma présence ou de ma sortie.

Ce que j'écris là, il y a près de cinquante ans que je l'ai vu ! Et la sensation que je ressentis alors, je l'éprouve encore aujourd'hui...

A l'approche de l'agonie de Talma, il s'était passé sur le seuil de cette maison mortuaire une scène étrange sur laquelle je ne ferai aucune réflexion.

L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, ressentait pour Talma une vive sympathie. Averti de la fin prochaine du grand tragédien, il s'était présenté à sa demeure pour lui offrir les dernières consolations de l'Église.

Talma, qui n'avait de résistances sérieuses pour rien, avait été, dit-on, circonvenu à son dernier moment : on lui avait fait envisager une concession

religieuse comme un démenti aux idées libérales et philosophiques qui avaient dirigé sa vie.

Mgr de Quélen se présenta deux fois et, deux fois, le mourant ne le reçut pas ; mais, appréciant tout ce que méritait de retour une marque de sympathie aussi honorable, il fit transmettre à l'archevêque ces paroles :

« Dites à Monseigneur combien je suis touché de sa démarche. Mais, si je dois mourir, je désire finir avec ma croyance ; si j'en reviens, ma première visite de reconnaissance sera pour Sa Grandeur ! »

Cent mille personnes accompagnèrent Talma au Père-Lachaise.

Si, en France, les grands artistes étaient appelés à jouir de tout le bénéfice de leur célébrité, c'eût été le cas de réaliser pour Talma ce que Casimir Delavigne dit des funérailles de lord Byron.

Westminster, ouvre-toi !
De vos cercueils dépouillez les lambeaux,
Royales majestés... et vous, race immortelle,
Majestés du talent qui peuplez les tombeaux !

Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme...
Pressez-vous, faites place à ce digne héritier!
Milton, place au poëte! Howe, place au guerrier!
Pressez-vous, rois, place au grand homme!

Talma repose entre Molière et La Fontaine.

Je ne terminerai pas sur ces funérailles sans faire une remarque qui témoigne de la profonde estime dont Talma était entouré.

On a souvent parlé des jalousies, des furieuses rivalités du théâtre; ainsi, Lafont, qui ne pouvait pardonner à Talma sa transcendante supériorité, disait, lorsqu'il parlait de son illustre camarade :

« L'autre joue demain. »

Et l'*autre*, c'était Talma !

Mais, à la mort du grand tragédien, Lafont revint à des sentiments plus dignes et plus vrais. De tous les orateurs qui lui adressèrent les derniers adieux, il fut celui qui agit le plus profondément sur la foule; ce n'était plus le comédien, c'était l'homme qui parlait.

J'entends encore sa voix brisée; je vois encore

les larmes coulant sur son visage ; je me sens encore tout pénétré de cette douleur électrique qui saisit l'immense assemblée aux paroles pleines d'angoisse de Lafont, de Lafont qui s'était cru le rival et l'ennemi de Talma.

Mademoiselle Mars était au cimetière en grand deuil ; un voile dérobait son visage à tous ; elle pleurait sous ce voile, elle qui avait si peu pleuré dans le cours de sa carrière.

Désormais Talma mort, cette colonne du Théâtre-Français abattue, tout le poids du grand édifice allait reposer sur elle seule !

Je ne veux point m'éloigner de ce grand homme sans rappeler un des plus discrets et des plus touchants épisodes de sa vie.

Vers le milieu de sa carrière, Talma devint l'objet d'une préférence anonyme, qui se faisait connaître par des marques aussi délicates que généreuses.

A chaque nouvelle création, il recevait, sans savoir de quelle part, un présent, dont le bon goût et

l'importance étaient de nature à consacrer dans son esprit la date de son dernier succès.

Quinze années environ s'étaient écoulées sans que cette mystérieuse sollicitude parût se ralentir.

Un jour, une dame se fait annoncer chez lui; elle entre, le regarde et des pleurs inondent son visage.

Talma, troublé à son tour, s'empresse auprès d'elle et demande l'explication d'une douleur si imprévue.

« C'est moi, monsieur, qui, pendant de nombreuses années, et à chacun de vos nouveaux triomphes, vous offris un témoignage de ma secrète admiration...

» Pendant quinze ans, locataire d'une loge au Théâtre-Français, je n'ai pas négligé une seule de vos représentations. Mon bonheur était de vous voir, de vous entendre; j'étais riche et ma fortune me permettait d'obéir à mon irrésistible penchant pour votre grand talent... Aujourd'hui, monsieur Talma, un revers de fortune vient de me frapper et, ne pouvant plus vous admirer dans la maison de Corneille, j'ai désiré me donner au moins cette

consolation de vous voir et de vous parler une fois, ici, chez vous. »

Cette dame, d'une soixantaine d'années, était profondément émue ; Talma ne l'était pas moins.

Il la combla de remerciements, de mots affectueux et lorsqu'elle se retira, il lui demanda son adresse et la permission de lui rendre sa visite.

Cette dame s'appelait madame de La Reiche.

Il était bien vrai qu'il ne lui restait plus que le souvenir de son ancienne opulence; c'était bien elle qui, pendant tant d'années, avait adressé à Talma des gages de sa sympathie et de son admiration.

Talma se présenta chez madame de La Reiche: il se montra affectueux, plein de mesure dans l'adroite inspection qu'il fit de cet intérieur, où tout révélait la gêne.

Quelque temps après, de douces superfluités témoignèrent que l'amitié reconnaissante y avait ramené le bien-être.

Au théâtre, une stalle au premier balcon fut gardée, au nom de Talma, pour l'ex-abonnée à la Comédie-Française.

Cette touchante sollicitude dura longtemps.

Pendant les congés, dont Talma profitait chaque

année, il ne manquait jamais d'écrire à sa vieille amie.

Il arriva que, se trouvant malade aux Pays-Bas, il interrompit sa correspondance; aussi, dès son retour à Paris, sa première sortie fut-elle pour aller s'excuser auprès de la chère dame.

Il monte les cinq étages ; il sonne : un long silence. Il donne un second coup de sonnette : une porte voisine s'ouvre, un jeune homme se présente.

« Je sonnais à la porte de madame de La Reiche, dit Talma.

— Mais, monsieur, voilà trois semaines que madame de La Reiche est morte... »

Talma salua et descendit lentement ce long escalier que sa reconnaissance et son humanité lui avaient fait tant de fois franchir d'un pas allègre.

Il sauta dans un fiacre; il se fit conduire au cimetière.

On eut toutes les peines du monde à découvrir le coin de terre, contigu à la fosse commune, où reposaient les restes de madame de La Reiche.

Il y fit élever un monument modeste, et ce fut là qu'une fois chaque année, il continua ses visites à

la bonne vieille qui l'avait tant admiré de son vivant.

Un dernier trait qui, pour être d'un intérêt moins touchant, n'en prouve pas moins la bonté de l'illustre tragédien.

Bouchet, l'ancien pensionnaire de la Comédie-Française, alors qu'il était élève au Conservatoire, trop pauvre pour s'assurer une place au Théâtre-Français, un *des soirs de Talma*, entraîné par le désir ardent de voir l'artiste jouer *Sylla*, prit sur lui de pénétrer dans les coulisses du théâtre, en se disant élève de Talma.

On allait frappper les trois coups; Talma venait de paraître en face de la coulisse occupée par cet initié sans diplôme; celui-ci s'aperçut de la dénonciation du suisse, au moment où il le signalait du doigt à l'attention du rival de Marius.

Talma, certain de n'avoir autorisé personne à se servir de son nom, se fit conduire vers l'indiscret... Ce n'était plus Talma, c'était Sylla, qui, d'une voix vibrante et pleine d'autorité, dit :

« Quel est donc ce monsieur, qui se prétend mon élève?... »

Le mensonge étant mis à découvert par celui-là même qui l'avait inspiré, le coupable, écrasé, rentra dans le portant de la coulisse, en adressant à Talma un de ces regards qui font mieux que de demander pardon, qui disent :

« Secourez-moi !... »

Talma, sans autre prière que ce regard suppliant, se retourna vers le suisse et, avec une bonhomie charmante, ajouta :

« Ah ! c'est monsieur?... Mais, certainement, je l'ai engagé à venir ce soir me voir jouer... Laissez-le, laissez-le. »

Et le grand tragédien, après avoir accompagné ces mots d'un regard adouci, plein d'indulgence, reprit le masque implacable de Sylla et entra en scène.

XIII

Je vais faire descendre de leur cadre quelques portraits du passé.

On dit que Legouvé, l'auteur du *Mérite des femmes*, avait noté, pour la bonne et chaleureuse *Duchesnois,* le rôle de Phèdre; il faut alors convenir qu'elle avait merveilleusement retenu la note... Mais dans *Alzire*, *Athalie*, *Marie Stuart*, où le maître avait manqué, elle avait trouvé son maître dans son âme.

Duchesnois, instinctivement disposée à faire mouvoir les cordes de la tendresse et de la mélancolie, obéissait peut-être trop à ses penchants élégiaques et ne variait pas toujours assez les détails secondaires de ses personnages.

Talma disait de cette grande actrice :

« Lorsque le rôle est plus fort qu'elle, il l'entraîne, et alors elle est magnifique ! »

Mademoiselle Duchesnois était laide ; mais son buste était beau, ses bras bien attachés. Ses yeux s'agrandissaient et s'éclairaient dans les situations pathétiques. La vie supérieure de l'idéal l'envahissait et la renouvelait. Depuis elle, il n'y a plus eu, selon moi, de vraie Marie Stuart au théâtre !... L'ivresse de sa joie, lorsqu'elle revoyait les jardins de Forstheringuay ; ce cri sorti de ses entrailles :

Je voudrais m'emparer de toute la nature !

son orgueil abaissé, mais non soumis, aux genoux d'Élisabeth ; ses adieux à Leicester, empreints d'une charité si touchante... elle a tout emporté avec elle !

Lafont qui, dans le rôle d'Abner, avait bien plus excité mes transports que ne l'avait fait la magnifique et sévère grandeur de Talma dans Joad, Lafont, que Louis XVIII avait commis l'injustice

d'opposer à l'incomparable acteur dont Napoléon admirait le génie, Lafont excellait à représenter les personnages chevaleresques : il était *physiquement* héroïque; son succès était légitime dans le *Cid*, dans l'Achille d'*Iphigénie* et dans le répertoire de Voltaire.

Talma disait de lui :

« Je prendrais le premier Gascon venu, ayant de la taille et des épaules, et, dans six mois, j'en ferais un Lafont. »

En cela, Talma le diminuait trop.

Saint-Phal... Je ne l'ai vu qu'à la fin de sa carrière, jouant *l'Abbé de l'Épée* et *le Vieux Célibataire*, deux rôles qui resteront, dans l'avenir, comme son patrimoine de gloire.

Saint-Phal jouait les jeunes premiers rôles tragiques avec succès; mais sa réputation ne prit quelque célébrité que lorsqu'il s'empara de l'emploi des pères nobles, à côté de Talma; ce n'est donc pas sans raison que j'ai cité, parmi ses principaux rôles, *l'Abbé de l'Épée* et *le Vieux Célibataire*.

Saint-Prix avait déjà quitté les grands premiers rôles, lorsque je l'ai vu.

A cette époque, il jouait les rois.

C'était un acteur méthodique; il était l'un des premiers sujets du Théâtre-Français, sans être effectivement un premier rôle.

Sa taille élevée, sa tête assez forte et ses traits qu'un sculpteur eût estimés peu corrects, se façonnaient aisément à la majesté d'Agamemnon ou de Philoctète.

C'était le Maubant de son époque.

Joanny, un duc de Guise comme ils n'en auront pas de longtemps à la Comédie-Française, était considéré, alors, comme le successeur de Talma.

Son nom était Brisebarre ; il avait été soldat et, de l'armée, il avait rapporté, non-seulement deux doigts mutilés à la main gauche, mais cet orgueil et cette rudesse qui sont presque inséparables de la vie des camps.

A Paris, on regarda Joanny avec d'autant plus d'attention que beaucoup de bruit avait été fait autour de son nom.

Ce qui choqua, tout d'abord, en lui, fut un vice que la province n'avait ni corrigé, ni même aperçu.

En province, on déclamait; sur la scène française, à l'époque où y parut Joanny, Talma *parlait.*

La prononciation de Joanny était entachée d'un défaut originel : il zézéyait, et, la nature de ses rôles contribuant à exciter son habituelle emphase, ce vice organique n'en était que plus disgracieux.

Les juges du débutant s'arrêtèrent là.

Il eut beau composer savamment un caractère et témoigner d'une entente [profonde des procédés dramatiques, rien n'y fit! Ses juges s'étaient prononcés : *ils ne pouvaient* se déjuger.

Joanny fut engagé à l'Odéon, que dirigeait alors Picard. Travailleur consciencieux, il corrigea ses imperfections et sut mettre en saillie ses mérites. Le public des Écoles l'accueillit avec une grande faveur. Il justifia toutes les sympathies dont il était l'objet dans le Procida des *Vêpres siciliennes*, dans *le Paria* et dans *Frédégonde et Brunehaut.*

La mort de Talma lui ouvrit, enfin, les portes de la Comédie-Française, où le romantisme entrait tout armé le jour de *Henri III.*

Le duc de Guise, *Othello* d'Alfred de Vigny, Ruy

Gomez d'*Hernani*, Tyrrel des *Enfants d'Édouard*, et d'autres rôles encore dans les chefs-d'œuvre de la jeune école lui assignèrent le premier rang.

Firmin a légué à la Comédie-Française un nom que l'on retient; il y occupait une place qui restera longtemps vide.

Sa chaleur était communicative; l'âge n'avait point altéré en lui le charme du sourire, les finesses de l'intention et la vivacité du trait : il aurait conservé le privilége de ressusciter les marquis à grandes manières, si la mémoire ne lui eût pas fait défaut.

Je reparlerai tout à l'heure de Firmin, mais ce nom en amène forcément un autre sous ma plume : celui de *Fleury*, dont il était l'héritier.

Fleury a été bien réellement le dernier des marquis de la Comédie-Française; car Firmin, malgré son charme, son comme il faut, n'a été marquis

que par tradition de Fleury; à son époque, il n'y avait plus de modèles de marquis.

J'ai vu Fleury dans *le Philosophe marié*. Il atteignait déjà les derniers jours de sa carrière au théâtre : il avait de beaucoup dépassé soixante ans ; il était fatigué, il était lourd; mais telles sont les ressources merveilleuses de notre art que Fleury, vieilli, semblait être encore dans toute la puissance de son énergie. L'illusion, dans cette représentation, fut telle que mademoiselle Mars, alors dans l'éclat de sa beauté, dans toute la magie de son talent, ne parvint pas à distraire l'attention de la salle, tout entière occupée à admirer les grâces, les finesses, l'indescriptible habileté du vieux comédien, représentant l'homme de grand ton, morose, sérieux, aux prises avec les séductions de la jeunesse...

Fleury jetait, à ce moment-là, sur le parterre émerveillé, non pas seulement les derniers reflets d'un talent sans modèle, mais encore la dernière paillette des marquis d'autrefois.

Il m'est impossible de passer outre sans examiner

le motif de ce vide que peut laisser après lui un grand artiste, sans m'être rendu compte du pourquoi des traditions perdues.

A quoi tient-il que, de nos jours, il soit si difficile à un comédien de représenter un homme du monde?

C'est qu'au temps des Molé et des Fleury, il y avait des salons : on y causait, et les femmes y dominaient entièrement; l'*aparté* des hommes y aurait été regardé comme un manque de savoir-vivre; aussi, le théâtre, décalque du monde, pouvait-il en reproduire les usages et la distinction.

Aujourd'hui, à quelques rares exceptions près, à quelle école du grand ton les comédiens peuvent-ils s'instruire?

Le Conservatoire, au temps des Molé et des Fleury, était dirigé dans un esprit et avec des formules qui maintenaient l'élève dans la voie élégante de son art. On y écoutait. C'était alors un des grands moyens de bien apprendre. Aujourd'hui, je ne sais pas si l'on écoute.

L'imitation du professeur est plus indiquée que l'organisation particulière de l'élève n'est travaillée. On apprend, on récite, on acquiert une certaine

habitude de parler au théâtre ; mais on n'analyse pas plus les mots que l'ensemble des exigences de la scène.

Quant aux qualités de jadis, on ne les connaît plus... et moi, qui les regrette, je n'ai pu les étudier.

J'ai parlé de Firmin : le nom de mademoiselle *Leverd* vient tout naturellement se placer sous ma plume.

Ce qui rend ces deux artistes inséparables, dans mes souvenirs comme dans les souvenirs de tous ceux qui les ont connus et applaudis, c'est le désaccord intime qui existait entre eux.

Spirituelle sur la scène, Leverd y dépensait le fond de ses coquetteries natives ; mais sa prononciation, comme celle de Joanny, était des plus défectueuses : le grasseyement était poussé chez elle au plus haut degré ; le *g*, dans sa bouche, usurpait perpétuellement la place de l'*r*.

Firmin, abordant Leverd avec un extrême sérieux, lui disait devant ses camarades :

« Chère amie, comment prononces-tu *Figaro*?

— Pourquoi cette question?... Je dis *Figago.*

— Eh bien, oui, tu dis *Figago*, mais tu ne dis pas *Figaro.* »

Leverd, transportée de colère, prenait à témoin l'assemblée :

« Je vous demande si je n'ai pas dit *Figago*?

Firmin insistait; Leverd persistait, et le fou rire gagnait tout le monde.

Dépitée de cette moquerie obstinée, Leverd cherchait des représailles et, pour se venger de Firmin, sa fureur ne connaissait pas de bornes.

Un soir, dans le foyer des artistes, Firmin faisait sa partie de dames avec Damas.

Il y avait là Talma, devant la cheminée et en costume; les deux Baptiste, qui jouaient dans la seconde pièce, et beaucoup d'auteurs.

Entre Leverd.

Firmin, qui l'aperçoit, se met, tout en poursuivant son jeu, à fredonner le refrain de Suzanne :

Voilà mon *Figago*...

« Ah bien! puisque M. *Figuemin* est là, je suis *heugueuse* de vous *digue* ce que j'ai *apis sug* son

compte. Jusqu'à *pésent*, j'avais vu qu'il n'était qu'un *tépigneugue* avec des *colègues* de coq, qu'on n'*augait* pas dû *recevoigue* à la Comédie-*Fegançaise*... Voici qui est plus *séguieux*. Ce monsieur *Figuemin*, qui avait de *tès*-mauvais instincts dans le *vente* de sa *mègue*, volait son *pègue* à l'âge de *quate* ans ; à huit ans, sa famille, *désespéguée*, l'*embaqua sug* un vaisseau *magchand*...; en pleine *mègue*, il a volé le vaisseau. »

Les rires et les applaudissements coupèrent la voix de Leverd.

« C'est exact ce que tu viens de dire là, chère amie, reprit Firmin; mais tu diras toujours *Figago !* »

Les excentricités vaniteuses de mademoiselle Leverd s'échappaient en sorties déconcertantes. Ainsi, invitée à dîner chez mademoiselle Dupont, la Dorine de la rue Richelieu, elle dit devant les convives, tous gens de distinction :

« Moi, j'aime beaucoup dîner chez toi, ma *chègue* Dupont, *pag* ce qu'il n'y a que chez toi que je mange de bons *petits plats canailles*. »

Ces jours-là, Leverd pouvait plaisanter, et l'on riait ; mais, à l'égard de mademoiselle Mars, elle fut maladroitement cruelle.

Mars, profitant des avantages de son heureuse organisation, quoique devancière de Leverd, s'était maintenue dans l'emploi des ingénuités, où son charme effaçait son âge.

Vint le moment, cependant, où ses amis la pressèrent de s'emparer du répertoire des grandes coquettes, que Leverd tenait en chef depuis la retraite de mademoiselle Contat.

Le premier gentilhomme de la chambre de Louis XVIII, le duc de Duras, fut averti par Mars et aussitôt le début de l'illustre ingénue fut annoncé avec éclat.

La représentation se composait du *Misanthrope* et des *Fausses Confidences*. Tout le Paris des arts et de l'aristocratie était là.

Le succès de Mars fut unanime.

Leverd, qui était alors l'amie d'Evariste Dumoulin, l'un des propriétaires du *Constitutionnel*, avait préparé à sa rivale des chances incertaines, en lui ménageant l'indifférence de la presse : ce soir-là, elle trônait dans une première loge de face, trop désireuse de rappeler au public la Célimène et l'Araminte qu'il avait applaudies la veille.

Arriva, dans *les Fausses Confidences*, la scène où

Dubois, le valet de Dorante, peint à Araminte la passion de son maître pour elle :

« Oui, madame, il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. »

Un sifflet trop obéissant partit à cet endroit ; la salle entière se recria.

Mars s'était contenue; elle attendit le silence et lança sa réplique à Dubois :

« Le pauvre garçon de quoi s'avise-t-il ! »

Le parterre et l'orchestre, saisissant l'à-propos, bondirent et, pendant plusieurs minutes, leur enthousiasme vengea mademoiselle Mars.

Leverd, dévorée de jalousie devant son complot avorté, se présenta le lendemain au comité et, avec un accent de fureur, dit à ses collègues :

« Bien ce*g*tainement, si cette fille s'empa*gue* de mon emploi, je quitte*guai* le théât*gue*... *cague*, enfin, je ne la comprends pas : elle est *chag*mante dans les ingénuités; mais elle est trop vieille pou*gue* les jeunes peugmiè*gues*. »

Il y aurait injustice à moi à arrêter là ce que j'ai à dire de mademoiselle Leverd. Elle a tenu à

la Comédie-Française une place tout à fait distinguée. La comtesse du *Mariage de Figaro*, *Madame Patin*, *Madame Évrard*, la marquise des *Trois Quartiers* sont autant d'effigies qu'elle a marquées à son empreinte.

Déjà j'aurais dû m'arrêter devant le nom de mademoiselle Mars ; mais, quand je raconterai mes voyages avec elle, le moment de peindre notre dernière Célimène se présentera tout naturellement ; je dirai alors, avec un soin extrême, tout ce qui, chez elle, m'a frappé, enthousiasmé.

XIV

Pour ma troisième épreuve, j'avais demandé à jouer *Hamlet*.

Sous le banal prétexte qu'un sociétaire devait y faire sa rentrée, le rôle me fut refusé : je dus reparaître une troisième fois dans Saint-Mégrin.

Les difficultés se présentant à moi de tous les côtés, je refusai l'offre d'un engagement sans valeur, et je quittai la Comédie-Française.

J'habitais alors rue des Beaux-Arts, au cinquième étage, un petit logement qui excitait l'admiration de Gallois.

J'avais réuni là des meubles de tous les styles, un peu étonnés de se trouver ensemble ; mais qui

faisaient de mon appartement un de ces petits musées qui, dès cette époque, étaient fort à la mode.

C'est dans ce premier gîte, ainsi arrangé par moi, que m'était venu pour la première fois le sentiment de la propriété; seulement, il manquait au temple une divinité, une femme : elle ne tarda pas à paraître.

J'avais été présenté, par un ami, chez une personne qui m'avait déjà vu et même applaudi au théâtre.

Balzac, à cette époque, n'avait pas encore écrit *la Femme de trente ans;* mais, bien qu'il ne dût la découvrir que plus tard, elle n'en existait pas moins, avec ses ardeurs, ses finesses, ses séductions et sa toute-puissance.

Madame de L..., que les salons du faubourg Saint-Honoré n'ont pas oubliée, et qui, par droit de conquête, portait le nom de l'un des membres de la diplomatie belge, avec lequel elle vivait dans une intimité franchement avouée; madame de L..., avait donc trente ans, et régnait par la souveraineté d'une beauté qui était alors dans son épanouissement le plus fier.

Ingénue à ses heures et quand elle le voulait, elle en eût remontré à mademoiselle Mars dans l'art des Célimènes : il y a des volcans recouverts de neige, mais les femmes ont inventé les glaciers recouverts de lave.

Fière et douce, charmante, spirituelle, attentive et presque toujours victorieuse à ce jeu d'escrime qu'elle appelait follement l'amour, elle dominait d'un mot, terrassait d'un regard et achevait la victime avec le sourire de Circé.

Je l'ai aimée de tout l'émportement d'une première passion. Je n'ose affirmer aujourd'hui, en traçant ces lignes, que je ne sente pas mon cœur se réveiller encore sous la pointe des anciennes douleurs. Mais celui qui a le courage d'écrire sa vie, doit savoir que ce n'est pas une plume qu'il laisse courir sur des feuillets insensibles, mais un scalpel qu'il promène sur des chairs vivantes.

Je l'aimai, j'osai le lui dire et cela lui parut drôle : il n'y avait pas encore eu de comédien dans les arrangements de sa vie.

Le mythe d'Achille, plongé dans la mer et resté vulnérable au talon, par où le tenait sa mère, est bien saisissant encore, lorsqu'il s'agit d'Ève la

curieuse : elle fut perdue, elle fut plongée dans la froide vie mortelle, au moment juste où Satan la tenait par la curiosité, et c'est par là qu'éternellement elle est restée vulnérable.

Madame de L... fut donc curieuse de moi ; mais là, curieuse jusqu'à la finesse. Elle eût mordu à tous les fruits de l'amour pour satisfaire son envie de connaître. Elle voulut connaître jusqu'à mon nid d'artiste, au cinquième étage de la rue des Beaux-Arts. Les femmes seules savent avoir de ces passions froides, qui flambent comme l'amour. Je crus donc qu'elle m'aimait.

On parle de la pudeur des femmes. Comment alors expliquer qu'au milieu des transports les plus entraînants, elles puissent rester impassibles ?

Quand madame de L... eut appris tout ce quelle voulait savoir de moi, elle alla à un autre.

Naturellement, je surpris cet autre : il y eut scandale, et cet autre et moi nous nous battîmes.

Le pistolet, si méprisé depuis, était alors en honneur. Je tirai le premier, sans résultat, — et je restai à la discrétion de mon adversaire, qui, dit-on, m'épargna.

Gallois, qui n'avait cessé, depuis la veille, de

verser des torrents d'éloquence sur l'absurdité du duel et la perversité des femmes, et qui me servait de témoin, s'élança entre nous et déclara l'honneur satisfait.

« Il s'agit bien d'honneur ! » m'écriai-je en grinçant des dents.

Mais les autres témoins furent de l'avis de Gallois, et décidèrent que nous en resterions à l'échange de ces deux balles.

Et voilà comment, dans une société bien ordonnée, les choses s'arrangent entre deux amants, d'une part, et un imbécile, de l'autre. J'étais celui-ci, bien entendu : j'avais été trompé par l'une, épargné par l'autre, et tout était dit; je n'avais plus rien à demander.

Gallois, que j'avais envie de massacrer, était absolument de cet avis.

Il m'emmena déjeuner, en reprenant son cours de philosophie pyrrhonienne à l'endroit des demi-dames du grand monde.

Moi, je mâchonnais ma ciguë, comme un bœuf sa provende, muet, l'œil vague et regardant en dedans ; j'espérais bien en mourir.

On en meurt, en effet. Les dieux de la jeunesse

expirent ainsi l'un après l'autre, frappés par le glaive de la vérité. Un jour, le dernier cri se fait entendre. *Pan est mort!* et c'est fini : la nature ne sourira plus, les bois n'auront plus de mystères, la vie n'aura plus de rêve; — on est un homme, dans toute la triste acception du mot!

Au reste, je le poussai ce dernier, ce terrible cri, et je vais dire comment.

Pour tâcher d'oublier, il fallait essayer de travailler, c'est ce que je fis.

On vint me proposer de créer, dans *Téresa*, le rôle d'Arthur de Savigny, avec Bocage, Ferréol le chanteur, madame Moreau-Sainti et une toute jeune fille, alors svelte, élancée, la charmante Ida Ferrier, devenue, depuis, madame Alexandre Dumas et l'une des plus grosses femmes de son temps.

La première représentation de *Téresa* eut lieu à la salle Ventadour, alors le théâtre Italien, où devaient alterner le drame et l'opéra, et qui, plus tard, devint le théâtre de la Renaissance, avec Anténor Joly, comme directeur.

C'est là que furent donnés *Diane de Chivry* et *Ruy-Blas;* c'est là qu'eurent lieu, on peut le dire, les dernières grandes soirées de la grande école, qui commençait à perdre de son prestige sur le public et de son éclat dans les lettres.

Ce fut là également que je vis, pour la première fois, un tout jeune homme, qui occupait, je crois, auprès d'Antenor Joly, les fonctions de secrétaire intime.

On me conta son histoire qui était vive et leste, comme une page de *Gil Blas*. Chassé de Genève, sa patrie, à la suite de manifestations ultra-républicaines, il était venu à Paris avec vingt-quatre sous dans son gousset et une paire de chaussettes de soie dans l'une des poches de sa redingote vert-bouteille.

Les chaussettes de soie m'avaient amusé ; il y a des traits qui en disent plus que des portraits en pied.

Je voulus voir mon jeune Suisse et lui parler. Je le trouvai tel que je l'avais pressenti : fougeux et naïf, élégant par échappées, déjà spirituel comme un Parisien et confiant en lui-même jusqu'à la plus complète insouciance. Il rêvait le luxe, la richesse, la vie bruyante, et n'entrevoyait dans

l'avenir qu'une succession de surprises charmantes et de *féeries* sans fin.

Il écrivait dans le *Vert-Vert*, dans les journaux de théâtre et même un peu dans les journaux politiques.

Je ne le revis que plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il me fit jouer *Richard d'Arlington*, comme directeur lui-même de la Porte-Saint-Martin.

Je reparlerai donc, en son lieu, de Marc Fournier, l'une des physionomies accentuées de ce temps où, malheureusement, elles deviennent rares, quoi qu'on dise.

Je reviens à *Téresa*.

J'ouvrais le premier acte par une description poétique de Naples et de Venise. Cette brillante introduction, écrite dans ce genre descriptif fort à la mode alors, et que le romantisme affectionnait, enleva la salle, et un mot que j'avais à dire sur la beauté de *Téresa*, perçue à la lueur du Vésuve : *Cette femme... elle était superbe!* provoqua une telle explosion dans le public que madame Moreau-Sainti, tout heureuse, en rougit sous son blanc jusqu'aux oreilles.

Les représentations de *Téresa* furent très-suivies.

Un soir, j'étais en scène; mes regards, en errant dans la salle, rencontrèrent deux yeux que je n'avais pas oubliés. C'était madame de L... occupant une première loge. Je ne vis qu'elle d'abord, mais ensuite, à ses côtés, je distinguai *l'autre*, celui qui m'avait si insolemment épargné.

La foudre ne s'analyse pas. Je tombai...

On baissa la toile.

Lorsque je repris mes sens, j'étais étendu sur des coussins, dans le foyer des artistes.

Madame Pradher, agenouillée près de moi, me soutenait la tête dans ses bras.

L'accident eut des suites : je dus garder le lit, et les représentations de *Téresa* furent suspendues.

L'anéantissement qui suivit cette crise était tel que je ne fis rien pour en abréger le terme. D'ailleurs, une honte puérile de reparaître devant le public après cette aventure, en pleine lumière, devant une salle entière, m'empêcha de rien faire pour provoquer ma rentrée.

Je me sentais frappé d'un mal sans remède; une sorte d'inappétence générale pesait sur mes organes et sur ma volonté. Je songeai au suicide.

J'y songeai longtemps. Je tournai et retournai cette pensée folle pendant plus d'un mois...

Je ne voyais plus à quoi je pouvais employer ma vie.

La terre manquait décidément sous mes pieds !

XV

J'allais dans Paris d'un pas fiévreux, cherchant, pour ainsi dire, une issue par où je pusse m'enfuir, lorsque je me trouvai nez à nez avec Gallois.

J'ai déjà dit ce qu'était Gallois.

Avant d'aller plus loin, je dois expliquer ce qu'était alors cette portion de la société parisienne, que nous appellerions, aujourd'hui, *le Camp des jeunes*.

A la fin du siècle dernier, l'avénement de la démocratie n'eut pas seulement lieu dans les affaires publiques, elle marqua encore sa présence, par des signes visibles, dans les lettres et dans les arts.

Un des traits les plus prononcés de cette introduction de l'élément populaire, dans les œuvres de l'esprit et de l'imagination, fut, sans contredit, la passion de la couleur.

La langue, au dix-septième siècle, était la langue dessinatrice par excellence et, naturellement, le dix-neuvième siècle ne la trouva pas tout à fait conforme à son tempérament : le peuple voulut de la couleur, on le servit en roi.

Si ce bel enthousiasme fût demeuré dans des limites raisonnables, il n'y aurait pas eu grand mal à cette révolte des temps nouveaux contre les temps écoulés.

Mais, il faut bien l'avouer, on ne s'en tint pas là : on vit se succéder des *arrivages de couleurs*, empruntées sans discernement à toutes les latitudes.

Ce fut alors un méli-mélo de bigarrures, une cohue de tons criards qui confondit la raison ; on fit comme Rome qui admettait tous les dieux : on adopta toutes les mythologies.

On adora le laid, le sauvage et le cruel, sous

toutes les formes exotiques; on dressa des autels à l'épouvantable et des temples au monstrueux ; il y eut, dans cette Babel littéraire, des représentants de tous les peuples et des adorateurs de tous les dieux !

Il y eut de tout dans ce carnaval du costume et de la couleur locale : le romantisme, dont j'aurai l'occasion de parler comme école littéraire, a fait plus de mal qu'on ne pense en tuant, en France, le goût français et en saturant la langue de condiments empruntés, comme le poivre et la cannelle, aux climats étrangers.

J'étais, moi aussi, l'une des victimes de la couleur.

Seulement, tandis que d'autres affectaient plus ou moins les airs byronniens, je me plaisais particulièrement aux rêveries chrétiennes et aux maladives langueurs qui avaient inspiré Lamartine.

Ma couleur, à moi, c'était le chant des orgues, l'encens de l'autel, l'ombre murmurante des confessionnaux...

Je vivais dans une espèce de somnambulisme étrange, qui me faisait marcher tout éveillé dans un monde byzantin, à fond d'or.

Vous riez, cher lecteur? Je vous jure que les *jeunes* de ce temps-là apportaient à toutes ces fantaisies le sérieux de la tombe, et que nul n'était plus lugubrement à la mode que je n'y étais moi-même, le jour où je rencontrai mon ami Gallois.

« Écoute, dis-je brusquement à Gallois; je veux quitter Paris, et il me faut de l'argent. »

Gallois accepta mon projet de départ, sans essayer de le combattre, et j'ajoutai :

« Je suis hors d'état de pourvoir à l'exécution de mon dessein. Va vendre mon mobilier de garçon à quelque brocanteur que tu te chargeras de découvrir. Voici ma clef : je ne veux rien revoir, ni cette chambre, ni les meubles, ni les mille brimborions qui ont gardé le parfum des souvenirs. Va ; moi, pendant ce temps, j'irai embrasser ma mère. Nous nous retrouverons au café Foy. »

Trois heures après, il revenait, tenant dix-neuf cents francs d'une main et une petite valise de l'autre.

« Je vois que tu as passé chez toi prendre du linge.

— Ingrat! comme si je n'avais pas, d'abord, pensé à toi! Il y a dans cette valise tout ce que j'ai pu sauver des griffes du vénérable Isaac! Un collant gris, chemises, chemisettes à la Louis XIII, ton habit bleu-clair de *Valérie*, la chaîne du Tasse, puis cette petite montre et cette autre chaîne. »

Cette chaîne et cette montre étaient un souvenir offert par moi à madame de L...., et qu'elle m'avait renvoyées après notre séparation.

« Nous vendrons tout cela, dès que nous aurons passé la frontière.

— Décidément, nous partons?

— Ce soir, par le courrier.

— Et où allons-nous?

— Entrons chez Barba! »

Gallois était de la force des Pylade... Il eût enlevé Hermione tous les soirs, et n'en eût pas moins dormi douze heures avec tranquillité sur le matelas de la conscience.

« Monsieur, demandai-je à Barba, vendez-vous des guides de voyage?

— Je les ai tous. Lequel vous faut-il?

— Celui que vous voudrez. »

Barba me considéra avec surprise.

« Nous avons, d'abord, *le Guide du voyageur en Suisse.*

— Parfait, dis-je à M. Barba, donnez-moi le guide de Suisse et une épingle. »

Barba avait fini par être inquiet. Il jetait les yeux à la dérobée du côté de la porte, restée ouverte, de son arrière-boutique; il pensait avoir affaire à des fous et songeait à la retraite.

Le pauvre homme se trompait; c'est lui, au contraire, qui, vingt ans plus tard, devait mourir dans un cabanon de Bicêtre.

Quand j'eus le guide et que je tins l'épingle, je plantai celle-ci dans la tranche du volume et je laissai tomber les pages à droite et à gauche.

L'épingle avait piqué un mot, et le mot était celui-ci :

« *Couvent.* »

Je devins un peu pâle; le livre et l'épingle m'échappèrent des mains.

Que ce soit l'orgueil humain qui l'ait dit ou l'expérience des faits qui l'ait prouvé, le hasard, c'est la Providence.

« Gallois, fis-je alors d'une voix oppressée à Pylade qui ramassait le livre d'un geste impertur-

bable, regarde où a piqué l'épingle et dis-moi le nom du couvent que la pointe a égratigné. »

Gallois ouvrit le volume, chercha, trouva la place et me nomma le couvent. Mon lecteur comprendra le sentiment de convenance qui m'oblige à taire le nom du lieu et celui du couvent.

« C'est bien! Paye monsieur, prends le guide et partons.

— Monsieur Barba, demanda Gallois en se faisant rendre huit francs sur un napoléon, avez-vous compris?

— Pas positivement, fit le libraire avec un sourire contraint!

— C'est fâcheux! Si vous aviez compris, j'en eusse été bien aise, parce qu'à mon tour je vous eusse demandé à comprendre... Mais ne vous en tourmentez pas, ce sera pour une autre fois... Bonjour, cher monsieur Barba. »

Nous laissâmes le libraire légèrement ahuri et, deux heures après, nous montions dans le coupé de la malle de Strasbourg.

Singulier voyage de deux hommes, dont l'un était désolé, tandis que l'autre, d'un enjouement inaltérable, regardait tout pour sourire de tout....

Le surlendemain soir, nous étions à Bâle.

A Bâle, nous louâmes une voiture à deux chevaux, à raison de douze francs par jour, et nous nous dirigeâmes sur Zurich.

A Zurich, nous nous reposâmes : j'étais presque sur le seuil de mes nouvelles destinées.

Nous étions descendus à l'auberge des *Deux Corbeaux.*

Le premier jour de notre arrivée, j'allai visiter la ville et explorer ses environs. Gallois n'avait pas voulu m'accompagner dans cette excursion.

Après avoir promené, sous ces grands chênes qui avoisinent Zurich, des rêveries que j'eusse volontiers comparées aux extases des Saint-Cyran et des Rancé, je rentrai assez tard à l'auberge, où je trouvai Gallois occupé à couvrir une main de papier de son écriture fine et serrée.

Il était à ce point absorbé dans sa besogne, qu'il ne releva même pas la tête lorsque j'entrai.

« Gallois écrit ! Gallois travaille ! » m'écriai-je.

Gallois me regarda. Un imperceptible sourire plissa le coin de sa lèvre.

« Je te prépare une nouvelle édition de l'histoire des Saints... J'ai commencé par la légende des *Deux Corbeaux*, la légende de notre auberge... Tu ignores sans doute que notre hôte descend en ligne directe d'un saint et d'une sainte, qui, sous la forme de deux corbeaux mâle et femelle, accomplirent des miracles, en l'an 814.

— Je te prie, mon cher Gallois, de ne point parler légèrement de certaines choses...

— Aimes-tu mieux connaître celle de madame Hildegonde, haute et puissante princesse, fille de Charlemagne et abbesse du couvent de Zurich, laquelle possédait la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

— Gallois, je te préviens que si tu dois continuer sur ce ton, tu vas m'être fort désagréable.

— Homme de peu de foi, répliqua-t-il en changeant de ton et plaçant devant moi l'index de la main droite à la hauteur de mon front, vous appelez vocation cette fantaisie plus littéraire que sérieuse qui vous pousse vers le cloître... Ne répliquez pas, j'ai tout deviné! Il nous reste un joli billet de

mille, c'est plus qu'il ne nous en faut pour regagner Paris. L'heure est solennelle, il s'agit de savoir si nous devons partir ensemble ou nous séparer à jamais.

— Eh bien, puisque tu as provoqué toi-même cette explication, devant laquelle je reculais, sache que ma résolution est inébranlable; séparons-nous!

— Mais pas avant que je t'aie fait avaler l'histoire de M. Corbeau et de mademoiselle Corneille.

— Un mot de plus et nous nous brouillons.

— Bien ! c'est là que je t'attendais! Et tu oses appeler cela une vocation? La foi, sache-le bien, mon cher, résiste à tout, même aux plaisanteries d'un ami. Elle est si profondément enracinée dans l'âme que, ni le souffle des tempêtes, ni l'haleine plus puissante encore du ridicule, ne sauraient l'ébranler. Les vrais élus lisent la *Légende des Saints*, et n'en sont point scandalisés. Ils y rencontrent notamment l'histoire miraculeuse de sainte Philomène, qui, répugnant aux cérémonies terrestres que réclament chaque matin les digestions régulières, avait obtenu de Notre-Dame de Délivrance de n'y vaquer que tous les ans, une fois à la Saint-Michel. Eh bien! les vrais disciples de l'Église

lisent la légende de sainte Philomène et ils n'en sont point scandalisés. La bonne sainte, éprouvant, lors de ces anniversaires miraculeux, quelques difficultés douloureuses, avait coutume de s'écrier : « Mon Dieu ! je vous l'offre ! » ce qui activait le dénoûment. Et les cœurs simples et sensibles, en lisant ces détails édifiants, répètent avec la sainte : « Mon Dieu ! je vous l'offre ! » sans que l'idée leur vienne de dire à un ami qui tient à son histoire des deux corbeaux : « Vous m'êtes désagréable et nous allons nous séparer. »

Gallois, en parlant de la sorte, avait des attitudes d'une onction si comique que, malgré ma sainte colère contre lui, je ne pus m'empêcher de rire.

J'aurais pu retourner, bras dessus, bras dessous, avec ce joyeux compagnon qui m'aimait, au pays où m'attendaient, étonnées de ma fuite, toutes les bonnes fées qui présidaient à ma vie, mais je préférai me réfugier dans mon orgueil.

« Mon cher, dis-je, en prenant le ton sec et froid d'une résolution irrévocable, je pars demain pour le monastère où l'épingle m'a indiqué de me rendre ; je te le répète, tu es libre de me quitter ce soir. »

Gallois me regarda avec fixité; puis, après s'être promené de long en large, comme un être indécis, s'arrêtant tout à coup :

« Eh bien! non, je ne te quitterai qu'alors que j'aurai vu l'élève de Choron couché dans le linceul du renoncement final. »

Il me tendit la main; je la serrai avec un vif retour de tendresse, et je regagnai ma chambre, après avoir prévenu l'aubergiste de nous éveiller aux premiers rayons du jour.

XVI

Il avait plu dans la nuit.

Les premiers rayons du soleil buvaient les gouttes de cristal dont étincelaient les chênes ; de pénétrantes senteurs montaient de la terre humide ; tout le paysage était calme, austère : l'âme semblait vouloir s'échapper de sa prison de chair pour aller, avec les oiseaux, s'énivrer d'espace et de bleu.

Nous marchions l'un à côté de l'autre, Gallois et moi, car nous avions voulu faire la route à pied, et notre silence en disait plus que n'eussent exprimé nos paroles.

Gallois, cependant, m'observait à la dérobée : il

regardait mon œil tranquille, mon pas assuré, mon sourire qui semblait être comme le reflet de voluptés secrètes et il soupirait, ce qui redoublait mon sourire ; je sentais que ma volonté commençait à le vaincre.

Nous venions de monter une côte assez rapide, lorsqu'un chant de voix argentines attira tout à coup notre attention.

Ces voix s'élevaient presque à côté de nous.

Au détour brusque de la route, nous vîmes une petite chapelle, en forme de *loggia*, sans portes ni grilles, et assise au bord du chemin, dont les murs étaient ornés de fresques qui avaient eu, probablement, pour intention de reproduire quelques-uns des traits les plus fameux de la lutte soutenue, au quatorzième siècle, par les Suisses contre les balles autrichiennes.

Une dizaine de jeunes marmots des deux sexes étaient assis ou, plutôt, accroupis aux pieds d'un grand vieillard à tête blanche, couvert d'une robe monacale.

Les enfants ne chantaient plus, et le vieillard parlait ; tout en parlant, son geste désignait tantôt l'un des tableaux, tantôt l'autre, et parfois sa voix

de sourde et traînante qu'elle était, passait à des vibrations étranges.

« Sur quoi donc prêche-t-il de la sorte? demandai-je à Gallois qui comprenait assez bien l'allemand.

— Sur la patrie, » me répondit-il à voix basse.

Gallois, évidemment, était sous l'empire d'une émotion secrète.

Le moine acheva son petit discours et la jeune assistance se leva pour le suivre.

Il sortit de la chapelle.

Deux des enfants, un petit garçon et une petite fille, se placèrent à ses côtés et le guidèrent le long du sentier que nous venions de prendre.

Le petit cortége passa devant nous.

Toutes ces têtes enfantines, éclairées des derniers feux du couchant, étaient radieuses et recueillies.

Il me sembla que j'assistais à une scène de la vie antique.

Nous suivîmes le petit cortége, jusqu'au village, qui était le terme de notre course.

Le moine avait disparu : il était rentré dans l'enceinte du couvent dont on apercevait les murailles,

au travers des pins et des châtaigniers, un peu sur la droite du bourg, à mi-côte d'une colline.

Je restai quelques instants immobile, contemplant ces bâtiments aux pignons élevés, d'une architecture sombre et nue, et fermés de murailles festonnées de lierre, et aussitôt mon esprit se rappela cette exclamation de Chateaubriand dans son voyage en Terre sainte :

« En approchant de Jérusalem, un grand ennui saisit le cœur. »

Cet ennui, ce mélange étrange que cause l'influence des lieux aux aspects sévères, venait de me gagner : j'avais atteint le but d'un voyage entrepris dans le désordre d'une crise morale et continué dans l'entraînement d'une imagination surexcitée et d'une orgueilleuse volonté !

Nous nous dirigeâmes vers une auberge de modeste apparence, qui s'offrait à nous sur le côté nord du monastère.

Sur le seuil se tenait une belle et fraîche jeune fille ; elle nous regardait venir, et, à notre appro-

che, ses belles dents nous indiquèrent la franchise de son sourire.

J'ai dit que Gallois parlait suffisamment l'allemand pour être compris.

L'hôtesse, une maîtresse femme, large comme une futaille, et laborieusement cerclée dans son corset de velours noir, agrémenté de chaînettes d'argent, vint à nous, la main tendue, avec le verbe haut et le rire bruyant d'un vigneron mâconnais.

Deux minutes après, Gallois avait pris la taille à la grosse femme et embrassé la jeune fille, de sorte que nous étions installés dans la plus belle chambre de la maison et qu'on nous servait à souper dans une faïence à fleurs bleues qui eût fait la joie d'un collectionneur.

Le linge, d'un beau blanc roux, était parfumé; les couverts se trouvaient être d'un vieil argent massif, et ce qui nous fut servi était aussi simple qu'appétissant.

Gallois mangea pendant deux heures et s'endormit à table.

J'étais allé m'accouder sur la fenêtre, d'où l'on apercevait, dans sa plus grande étendue, le sombre

monastère, en ce moment frappé, çà et là, par les lueurs pâles d'une lune à son déclin.

La poésie morbide des cloîtres m'arrivait à flots pressés et me noyait le cœur.

J'étais là, le regard perdu dans des grandes ombres d'où ne sortaient ni bruit ni clarté.

Est-ce le recueillement ou bien simplement le sommeil qui produisait ce silence?

Je penchai pour la veillée méditative des cénobites austères.

Je me les représentais dans leurs robes sculpturales, agenouillés sur la natte des cellules ou prosternés sur les dalles tumulaires de la chapelle.

J'entendais leurs soupirs, je voyais étinceler la fièvre des abstinences dans leurs regards profonds, et j'en frissonnais malgré moi.

Tout ce que j'avais lu de grand et de terrible sur les refuges chrétiens me revenait à la mémoire et se dilatait encore au feu de mon imagination : je me saturais d'épouvante et m'enivrais de tristesse.

Mais, bientôt, mon esprit passait à des tableaux plus doux et je sentais courir sur mon front la fraîche haleine des béatitudes : l'état monastique, cette fin de toutes choses terrestres, qui n'a point

les affres de la mort, et qui n'a plus les douleurs de la vie, m'apparaissait alors avec toutes ses caresses.

Je sentais la grande panacée divine pénétrer mes plaies secrètes et les fermer; j'éprouvais par avance le calme voluptueux que ressent le convalescent qu'on lève pour la première fois de son lit de douleur, et qu'on assied douillettement enveloppé dans la chaude lumière d'un rayon de mai!

Je m'endormis bercé de ce rêve, et je vis passer dans mon sommeil des nuages d'encens peuplés de têtes d'enfant, qui voletaient avec leurs ailes blanches.

Le lendemain, Gallois et moi, vivement recommandés par l'hôtesse, nous nous présentions à la porte du monastère.

L'hôtesse s'était chargée de demander pour deux étrangers l'accès de la partie réservée de l'église, et cette faveur nous avait été accordée.

Un moine nous reçut et nous fit les honneurs du saint lieu.

En nous introduisant dans les stalles du chœur, notre guide nous dit :

« Vous êtes servis par le hasard, messieurs; un séminariste, qui a reçu les ordres, va dire, à midi, sa première messe. »

Midi sonna.

Le ciel était pur; les vitraux de l'église étincelaient au soleil; la nature tout entière semblait harmoniser le concert de ses mélodies, de ses couleurs et de ses parfums.

Ce fut une émouvante solennité, dont un incident imprévu augmenta l'effet.

L'église étincelait de cierges.

Les moines formaient l'assistance; sous les voûtes, les fidèles et les curieux étaient en grand nombre.

L'orgue se fit entendre, et nous nous agenouillâmes.

Après la prière, le jeune prêtre se retourna : il était de taille moyenne, d'un visage doux et un peu terne.

Quant au prieur, c'était un homme d'une haute stature.

Son corps amaigri me parut d'une constitution robuste.

Son visage ovale et allongé doublait l'apparente impassibilité de sa physionomie.

Il y avait dans le dessin de sa bouche l'indice de la réflexion et de l'habitude du commandement.

Tout son ensemble était éclairé d'un sourire bon et paternel.

A un instant de la cérémonie, son regard vint se perdre dans mon regard.

Un des moines s'était penché vers lui et lui avait parlé à l'oreille.

Cependant, le nouveau prêtre officiait.

Il devait administrer le sacrement de la communion à son père et à sa mère, qui s'étaient opposés à son entrée dans les ordres.

Les deux vieillards, deux pauvres bûcherons de la montagne, se rapprochaient de Dieu, par la main de l'enfant qu'ils avaient voulu en éloigner.

La minute vint où, courbé sur sa vieille mère, il leva l'hostie.

Un indescriptible sanglot se fit entendre et fit frémir l'assistance : la mère disait adieu à son enfant! ....

En face de cette douleur terrible, le prieur se leva; il était colossal. Il dit quelques paroles em-

pruntées aux mots les plus sonores de la langue allemande, et les orgues éclatèrent dans un foudroyant hosanna, qui parut secouer tous les fronts, comme des blés sous la tempête.

La commotion que j'en ressentis ébranla ma poitrine.

Mes oreilles bourdonnaient sous l'afflux du sang qui battait mes tempes, et je me sentis comme emporté dans des tourbillons inconnus.

Je devins pâle, mes genoux fléchirent.

En ce moment, on emportait la mère évanouie; le père marchait derrière avec de grosses larmes plein les yeux.

Le jeune prêtre s'était retourné vers le Christ et priait.

Le supérieur, qui passait alors devant moi, me jeta un second regard, plus fixe et plus pénétrant encore que le premier, regard devant lequel je ne pus m'empêcher d'incliner la tête.

Un instant après, l'église était vide.

Le religieux qui nous avait introduits vint nous rejoindre et, après avoir reçu tous nos remerciements, nous ramena sur le seuil du couvent.

XVII

Le jour suivant, nous obtenions la permission de visiter le couvent dans tous ses détails, et nous allions sonner de bonne heure à la petite porte basse qu'on nous avait indiquée.

Nous n'attendîmes pas moins de cinq minutes.

Un religieux présenta sa tête à un petit guichet de fer, à coulisse, qu'il venait de tirer; un seul regard lui suffit et il ouvrit la porte.

La solitude du cloître, aussi bien que celle des forêts, donne aux sens, comme à l'esprit, des sagacités spéciales.

Le frère portier, en me regardant, eut un éclair dans les yeux qui me surprit.

Il nous fit entrer dans une salle, espèce de parloir meublé d'un banc en bois de chêne poli par le temps et régnant tout autour de la muraille ; d'un bahut du même bois et du même âge que le banc, et d'un grand tronc sur lequel était écrit :

POUR LES MESSES.

Au-dessus de la porte principale, cette inscription :

PARLEZ BAS.

Au milieu du pan de mur qui faisait face aux fenêtres, ce verset :

« *Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis qui était perdue.* »

Je ne sais pourquoi je répétai mentalement deux fois cette inscription.

La salle était dallée; elle était haute et sombre : on eût dit le palais du silence. Malgré soi, on y parlait bas.

Une porte s'ouvrit à notre droite; un moine parut : c'était le frère économe.

Ce moine parlait français.

Il ne paraissait pas avoir plus de quarante-cinq ans; il portait bien sa robe, qui était d'un brun marron; son visage basané et arrondi ne dénonçait en rien les austérités du cloître.

L'aménité, l'enjouement, l'indulgence, tout cela se trouvait dans les regards du père P...,

Mon compagnon arrêta peu l'attention du moine, qui devinait sans doute, en lui, l'insouciance d'un être qui va sans but.

Toute son attention se concentra sur moi.

Mes cheveux qui tombaient des deux côtés de mon visage en boucles épaisses, un col de chemise rabattu, un manteau noir ample et à grand collet, comme on les portait alors, et que la fraîcheur subite de la matinée m'avait conseillé de mettre, tout cet ensemble pouvait faire croire à un jeune religieux en mission secrète.

Mais je sus plus tard que, si de discrets renseignements étaient déjà parvenus à des oreilles non moins discrètes, ce n'était pas sous cette physionomie que l'on pouvait me connaître.

Le premier soin du père P... fut de nous conduire à la chapelle, sévère, sans ornements, dans une

demi-obscurité! Quand nous y entrâmes, un large rayon de soleil vint à tomber sur les rosaces des vitraux... La soudaineté de l'illumination donna un tel air de vie et de gaieté à l'austérité de ce lieu, que moi-même j'en fus comme réjoui.

De la chapelle, le père P... nous introduisit dans un large corridor sur lequel s'ouvrait un grand nombre de cellules; devant chaque cellule, je vis des moines livrés à ces calmes travaux qui deviennent à la longue une récréation pour l'âme et pour l'esprit.

L'un enluminait les initiales gothiques d'un missel; celui-ci, accoudé sur un in-folio, étudiait les Pères de l'Église; cet autre taillait dans le bois des images de sainteté, avec l'intelligence du statuaire.

Sur aucun visage je ne lisais cette lassitude chagrine que l'on suppose exister dans les monastères : tous me semblaient respirer les joies tranquilles de la béatitude.

Au milieu de cette visite, qui me tenait haletant, nous entendîmes une voix de soprano qui chantait, en s'accompagnant sur un clavecin, la cavatine de Lindor du *Barbier de Séville*...

Je devins rouge comme une pivoine et, cela, pour

deux motifs : d'abord, je trouvai le choix de cet air singulièrement placé dans un pareil lieu; ensuite, j'étais charmé de l'entendre; de façon que je rougis tout à la fois de surprise et de plaisir. C'est presque toujours comme cela que l'on rougit.

Le père P..., fin observateur, devina cette réaction de ma pensée, et se hâta d'en limiter la sensation, tout en sauvegardant la règle austère du couvent.

« Ce moine, nous dit-il, est notre maître de chapelle, et notre supérieur l'a autorisé à exécuter, pour y retremper l'inspiration de ses hymnes, la musique de Mozart, de Beethoven et de Rossini. »

Nous nous approchâmes de la cellule du musicien religieux; nous y entrâmes : le moine se leva; je le saluai d'un éloge qui était un remerciement.

Puis, je pris, sans affectation, place au clavecin, et je chantai la première phrase du *Salutaris* de Gossec...

Le moine me prit la main avec un bon gros rire de satisfaction.

Le père P... se mordit légèrement les lèvres et me regarda en dessous. C'est qu'en effet, j'avais semblé, avec mon *Salutaris*, vouloir rappeler ces braves pères à l'observation plus stricte de leurs

devoirs, et je vis bien que le père P... n'aimait pas les leçons, même en musique, car ce fut d'une voix un peu brève qu'il nous dit :

« Je ne suis pas autorisé à vous conduire plus loin, messieurs. Vous ne pouvez donc rester plus longtemps dans le couvent.

— Et si je désirais voir votre digne supérieur, demandai-je avec tout le respect possible, comment faudrait-il m'y prendre ?

— J'en référerai à qui de droit, si le désir que vous témoignez est sérieux. »

Et il appuya particulièrement sur ces mots.

« Revenez demain après les offices, et je vous ferai savoir si vous pouvez être reçu. »

Quand nous eûmes pris congé, je dis à Gallois :

« J'ai peur de l'avoir blessé ! S'il allait ne pas présenter ma requête au supérieur !

— Il la présentera, et, qui plus est, elle sera fort bien accueillie.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer?

— Mon cher, j'ai toujours remarqué que lorsqu'un homme voulait faire une sottise, toutes les chances étaient pour lui. »

Je frappai du pied avec impatience et j'allais

répondre quelques paroles vives, lorsque Gallois, imitant le sérieux de Dorine parlant à Orgon, ajouta :

« Quoi ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ? »

Je lui tournai le dos, je le boudai pendant tout le reste de la journée et, le lendemain, je m'acheminai sans lui au rendez-vous qui m'avait été assigné par le père P...

En arrivant, j'aperçus le père P... qui semblait parler avec animation au milieu d'un groupe de moines. Il me vit, me fit signe de la main, et vint à moi.

« Vous voilà ! c'est bien ; vous êtes exact, mon enfant. »

La veille, il m'avait appelé monsieur.

Il ajouta :

« Notre supérieur consent à vous voir. Il m'a autorisé à vous présenter à lui. Ce sera, si vous le voulez bien, notre première démarche. »

Ces derniers mots me surprirent. Au surplus, rien dans la voix ni dans l'attitude du père P... à mon égard ne devait laisser supposer qu'il se rappelait le petit incident de mauvais goût dont, la veille, je m'étais rendu coupable.

Il souriait en me regardant, et me pressa même la main.

Nous arrivâmes à l'appartement du supérieur, lequel appartement n'était qu'une cellule un peu plus grande que les autres, avec un prie-Dieu plus riche.

Le supérieur était assis; il ne se leva pas.

« Voyez, me glissa rapidement à l'oreille le père P...., il vous reçoit déjà comme un de ses enfants; pour « un étranger, » il se serait levé. »

Je compris cette délicate nuance et je ne m'en inclinai que plus bas.

« Mon père, lui dis-je, non sans un certain trouble, vous devez être surpris de l'intérêt qu'un homme, appartenant comme moi à la vie mondaine, paraît vouloir prendre au spectacle qu'offre cet asile de la méditation.

— Mon enfant, répondit le supérieur, en adoucissant sa voix, qu'il avait naturellement pleine

et vibrante, l'idée de la solitude est comme la mort : elle ne choisit pas son heure; elle vous saisit à l'improviste, quelquefois au détour d'une grande joie, plus souvent au lendemain d'une douleur. On m'a mis au courant de votre situation. Je sais que vous êtes un fils de famille; je sais que, possesseur d'une assez grande fortune, vous avez fui les Babylones et êtes venu, à l'insu de vos nobles parents, accompagné seulement du plus fidèle de vos amis, chercher, au sein de nos montagnes et dans la pure atmosphère de nos forêts, cette thébaïde que Dieu vous a fait la grâce de considérer aujourd'hui comme une terre promise. Allez, faites-vous conduire dans l'intérieur de notre monastère; voyez, examinez, réfléchissez, et, si cet examen répond au saint désir de votre âme, que cette maison devienne la vôtre ! »

Ayant dit, il fit un geste à la fois doux et souverain.

Le père P... me prit par le bras et aida ainsi mes pieds à se détacher du sol, où l'étonnement et la stupeur les avaient cloués.

Moi, un fils de famille!.. Moi, noble!.. Moi, riche!

J'entrevis aussitôt la vérité.

Gallois avait dû faire des siennes.

Depuis deux jours, il devait avoir travaillé à répandre autour de nous cette jolie fable, dont l'invention rentrait tout à fait dans ses moyens.

L'hôtesse, cette Renommée à voix de stentor, avait dû lui servir de trompette.

Qui sait tout ce qu'il avait raconté? Je connaissais son imagination.

Je devais me considérer comme heureux, s'il n'était pas allé jusqu'à me faire héritier d'un prince régnant.

J'étais comme fou ; je battais les murailles comme un homme ivre.

Deux fois, le long du corridor, j'eus l'idée de me sauver à toutes jambes.

Mon trouble était si grand que le père P..., qui l'attribuait naturellement à la gravité des résolutions que j'allais prendre, me fit entrer dans sa propre cellule et crut devoir m'offrir un verre d'eau.

Tout à coup, je me jetai à ses pieds et lui saisissant la main de mes mains tremblantes :

« Il faut que je me confesse à vous, mon père ; il faut que vous sachiez tout... On n'a pas dit la

vérité à votre vénérable supérieur. Dans ma vie tourmentée, il y a un fait grave qu'il ignore... J'ai joué la comédie ! »

Une robe de moine était devant moi ; une oreille de religieux entendait cet aveu profane.

Je redoutais la répulsion et l'effroi de mon juge ; je ne vis sur les traits du père P... qu'une surprise augmentée par la curiosité.

« Vraiment ! s'écria-t-il, en me regardant comme un enfant regarde un jouet inconnu pour lui, vous avez joué la comédie ?

— Oui.

— Et où cela ?

— Sur un théâtre.

— Devant du monde ?

— Beaucoup de monde.

— Avec des costumes ?

— Oui, avec des costumes.

— Est-ce vrai ce que l'on dit, qu'il faut se mettre de la poudre rouge sur les joues ?

— Oui, répondis-je avec embarras, et quelquefois du blanc.

— Du blanc aussi ? Est-ce possible ! Et les costumes sont-ils vrais ?

— Comment l'entendez-vous, mon père?

— Représentent-ils exactement le personnage que l'on veut peindre?

— Exactement.

— De sorte qu'un guerrier antique est à moitié nu?

— Oh! c'est selon, nous avons le maillot.

— Qu'est-ce que cela?

— C'est un vêtement en tricot de soie, couleur de chair, qui adhère au corps, et qui représente le nu, tout en habillant le personnage.

— Voilà qui est étrange! J'avais entendu dire cela, et je ne parvenais pas à m'en faire une idée exacte. Alors vous savez déclamer?

— J'ai du moins beaucoup travaillé pour arriver à mettre de l'âme dans ce que je dis.

— Connaissez-vous un ouvrage qui est d'un de vos grands poëtes, et qui a pour sujet la conversion d'une Romaine?... Attendez que je me rappelle le titre...

— Serait-ce *Polyeucte*?

— *Polyeucte*, précisément. N'est-ce point de Racine?

— Non, c'est de Corneille. Je n'ai point joué cet ouvrage mais je le sais par cœur.

— Attendez-moi ! Je reviens. »

Il sortit d'un pas précipité.

Il était dit que je marcherais de surprises en surprises.

Je n'eus pas réfléchi plus de cinq minutes au singulier colloque que je venais d'avoir avec l'économe ou, plutôt, à la façon bizarre dont il avait tourné ma confession, que la porte se rouvrit et qu'un autre moine, que je ne connaissais pas, vint me faire signe de le suivre.

J'obéis.

Je pensais que ma confidence au père P... ne m'avait pas été favorable et qu'on allait poliment me mettre dehors.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée ; le moine ouvrit une porte et s'arrêta, en s'effaçant, sur le seuil d'une vaste pièce voûtée, éclairée par quatre fenêtres, où j'entrai sans avoir même la pensée de m'enquérir où j'allais.

Les murs ont un privilége étrange : ils assourdissent les pas et éteignent la volonté !

Nous étions dans le réfectoire.

Les moines prenaient leur repas.

Un grand christ, à l'une des murailles, faisait

face à une chaire taillée dans le chêne, d'un assez beau travail ; dans la chaire, un moine lisait à haute voix les saints Évangiles.

Aucune tête ne se tourna de mon côté, si ce n'est celle du père P..., lequel était debout lorsque j'entrai, et qui me contemplait avec une figure souriante.

En ce moment, le repas finissait.

Les moines, debout, écoutaient le *benedicite* prononcé par l'un d'eux.

Le *benedicite* dit, ils firent un mouvement pour se retirer; mais, à un geste du père P..., chacun se tint immobile.

Une autre porte, à l'autre bout de la salle, s'ouvrit et le supérieur parut.

Il vint à moi d'un pas précipité qui semblait lui être familier, me posa la main sur l'épaule et me dit :

« Approchez-vous, et récitez-nous ce que vous savez de *Polyeucte !* »

La foudre tombant à mes pieds ne m'eût pas frappé de plus de stupeur.

J'ai débuté au Théâtre-Français ; j'ai abordé nos grands auteurs classiques ; j'ai interprété Alexandre Dumas, Ponsard, Autran, etc.

J'ai créé *Buckingham*, Georges de *l'Honneur et l'Argent*, Édouard Kubberg de *la Conscience*, le *Médecin des enfants*, etc.; j'ai joué à la cour d'Angleterre, d'Autriche, d'Espagne, de Prusse, d'Italie, des Pays-Bas; j'ai joué devant l'empereur et l'impératrice de Russie; enfin, soirée plus terrible encore, j'ai paru au théâtre Montmartre dans le rôle de Séïde, devant Talma, qui m'écoutait et qui était venu pour me juger; eh bien! ni à la Comédie-Française, ni au Théâtre-historique, les soirs du *Chevalier de Maison-Rouge*, du *Comte Hermann* et de *la Jeunesse des Mousquetaires;* ni au palais de Gatchina; ni sur le théâtre des frères Seveste, je ne crois pas avoir éprouvé d'émotion comparable à celle qui me saisit devant ces moines assemblés, revêtus de leurs robes brunes, sous cette voûte, en face d'un christ et de ce terrible prieur, lorsqu'il me dit :

« Récitez-nous ce que vous savez de *Polyeucte.* »

Je m'avançai au milieu de la salle.

Tout un côté de la table était dégarni, et les moines, de l'autre côté, placés sur deux rangs, me faisaient face.

Je commençai.

J'avais choisi ce magnifique morceau que Corneille a mis dans la bouche de Polyeucte :

Source délicieuse en misère féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés!
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

. . . .
. . . .

Fus-je bon ou simplement supportable? ou bien fus-je détestable? C'est ce que je ne saurais dire.

J'avais la sueur au front et des bourdonnements dans les oreilles; je ne voyais que les soixante à quatre-vingts paires de prunelles qui étincelaient sur moi.

J'eusse, à beaucoup près, préféré les feux de la rampe.

Quand j'eus finis, une espèce de frémissement se fit entendre, mais si discret et si léger, qu'il

fallut toute la délicatesse de mon oreille de comédien pour le saisir.

J'ai toujours pensé qu'on avait voulu m'applaudir.

Quoi qu'il en soit, le supérieur s'approcha de moi et, donnant à son regard une fierté particulière :

« N'est-il pas étrange, dit-il lentement et comme se parlant à lui-même, qu'une nation qui a le privilége de puiser de si saintes inspirations dans ses poëtes, attriste le monde catholique des défaillances de sa foi ! »

Puis s'adressant plus directement à moi :

« Vous fûtes, pour l'Église, un scandale ; devenez-en l'un des soldats. Votre habitude de la parole, votre facilité pour la déclamation vous permettront, après les études théologiques que vous irez suivre dans l'une de nos maisons, de revenir ici pour vous livrer à la prédication. Les honneurs et les respects du monde sont assurés au moine qui sait annoncer éloquemment la parole de Dieu et les vérités de l'Église. Allez, cher enfant, cette maison vous est désormais ouverte. »

Ces derniers mots furent dits avec un sentiment de douceur tout particulier.

La parole du supérieur, pour la première fois, coula avec onction de ses lèvres à mon oreille.

Il me quitta là-dessus, suivi de tout le monastère, à l'exception du père P..., lequel m'accompagna jusqu'à la sortie du couvent.

« A demain, me dit-il, à demain, cher enfant, et, espérons-le, à toujours. »

Je ne fis qu'un bond du couvent à l'auberge, où je trouvai mon Gallois en train de lutiner la servante, qui riait aux éclats.

Je le priai de monter avec moi dans la chambre qui nous était commune.

Il le fit sans mot dire; mais, aussitôt que j'eus fermé la porte derrière nous, ce fut lui qui éclata de rire :

« Oses-tu bien, lui dis-je avec le ton du reproche le plus sanglant, oses-tu bien rire?

— Eh bien, oui, je l'ose; mais c'est fini. Les reproches sont faits, la harangue est terminée : je suis foudroyé, criblé, canonné, démantelé; je me

rends. J'arbore mon drapeau, qu'exiges-tu de plus ? C'est maintenant le parlementaire qui a la parole.

— Et que pourras-tu dire pour ta défense?

— Mon pauvre ami, si quelqu'un a dû inventer l'ingratitude, c'est toi!

» Eh quoi! je te ménage un lit de roses et tu te plains! Mon amitié invente le plus délicieux roman que j'écrirai jamais, si je l'écris, et tu te fâches! On va t'ouvrir la grande porte, on étendra sous tes pieds les tapis de l'autel, on te nourrira de friandises, on te choyera comme Vert-Vert, on te capitonnera des pieds à la tête, on ne te montrera d'abord de cette horrible retraite que le côté supportable, on voudra te séduire et tu profiteras tout naturellement de tous leurs efforts, de tous leurs soins, de toutes leurs cajoleries; enfin, je me fais ton fourrier, ton ambassadeur secret, ton intendant, ton héraut: je prépare ton logement avec une sollicitude fraternelle, et monsieur m'abôrde avec le visage d'un chat qui a trempé son museau dans du vinaigre des Quatre-Voleurs! En vérité, c'est à renoncer au monde, aux amis, à tout, et à se faire, non pas moine, Dieu m'en préserve! mais ermite, là-bas, au pied de la montagne, avec une feuillette

de vin de la côte pour la messe, et quelques jolies filles pour pénitentes ! Qui sait si je ne vais pas prendre quelque jour ce parti désespéré ! »

Gallois avait ce privilége qu'avec lui les choses les plus sérieuses prenaient une tournure plaisante ; le sort de cette discussion eut, comme cela devait être, le sort de mille autres entre lui et moi.

J'allai me coucher boudeur, cela va sans dire ; mais sans vouloir prolonger ce débat, qui, je le savais d'avance, eût fini par m'échapper complétement.

Gallois retourna dans la salle basse et se fit servir à souper.

Je l'entendis, pendant une grande partie de la veillée, qui se prolongea fort tard, chanter à Gretchen, la plus innocente des créatures, en fait de langue française, tout le répertoire de Désaugiers, de Béranger et du quartier Latin.

Les plus grandes folies de Gallois ne manquaient pas, parfois, d'un point de départ assez raisonnable.

Il était effectivement vrai que le petit mensonge dont il s'était rendu coupable, pouvait, à la rigueur, avoir quelques bons résultats.

D'ailleurs, lorsque le moment viendrait, n'avais-je pas la ressource de me jeter de nouveau aux pieds du père P... et de lui tout avouer?...

Je m'endormis sur cette bonne résolution.

XVIII

Le piége le plus sûr, tendu par l'oiseleur, est celui qui ne force pas la confiance de l'oiseau, mais qui sait l'attendre.

On ne voulut rien hâter.

J'aurais désiré m'installer au couvent, dès le premier jour.

On s'y refusa.

Seulement, chaque matin, un frère lai me suivait dans les excursions que l'on m'engageait à faire aux environs du couvent.

Au retour de ces promenades, j'étais reçu, soit par le supérieur, soit par l'un des deux ou trois

religieux qui parlaient le français, et l'entretien roulait sur les projets d'avenir que l'on formait pour moi ou sur la situation économique de la maison, laquelle avait de nombreuses propriétés et plusieurs succursales, non moins bien rentées.

Huit jours se passèrent ainsi.

Quant à Gallois, j'avoue que je le fuyais un peu, non pas que je lui gardasse rancune; mais je redoutais ses fusées volantes, qui retombaient sur moi en pluie de sarcasmes et de paradoxes.

Comme on l'a vu, les bons pères avaient eu soin de me laisser tout entier aux dernières caresses de la liberté.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Je demandai moi-même à entrer définitivement en cellule.

« Le plus tôt, en effet, sera le mieux, » dit Gallois, lorsqu'il apprit ma résolution, et non sans laisser percer une certaine émotion mêlée d'un sourire, où je vis poindre l'étincelle de quelque nouveau soleil d'artifice; de sorte que je coupai court au colloque, et suivis le frère lai qui portait ma valise au couvent.

On m'installa dans une cellule provisoire.

Celle qui m'était réservée allait être rendue disponible par la mort prochaine d'un religieux.

Ma première nuit entre ces quatre murs crépis à la chaux et sur cette étroite couchette, qui n'était cependant pas encore la planche recouverte d'une natte qu'exigeait la règle, cette première nuit m'a laissé et me laissera des souvenirs qui ne sont pas près de s'éteindre.

Le silence conventuel n'est pas le silence que l'on connaît.

Ce silence-là est d'une nature particulière : il est plus profond, plus opaque; il est surtout terrible en ce qu'il est froid.

Il est l'absence de tout : de la lumière, de la vie, du mouvement, de l'être; il est le néant.

L'âme est glacée; le corps, frappé de stupeur, devient immobile.

C'est comme une paralysie du cerveau : on ne pense pas, on ne sent rien; c'est l'impression du grand vide, en soi, en dehors de soi.

C'est une épouvante dont on n'a pas d'abord conscience; c'est presque un évanouissement.

Mais bientôt les oreilles commencent à tinter;

on perçoit comme un bruissement lointain, pareil à celui de l'Océan sur les grèves.

Ces rumeurs approchent et grandissent.

C'est le flux qui monte : le silence se met à parler sourdement; la nuit se peuple, le néant s'agite.

Sur le fond noir des ténèbres dansent des lueurs pareilles à ces bluettes qui courent sur les cendres chaudes du papier brûlé.

On ferme les yeux pour ne pas les voir, on les voit toujours...

Vers deux heures de la nuit, on entra dans ma cellule.

C'était le père P..., armé d'une lanterne sourde.

Je le regardai d'abord avec égarement, mais bientôt avec un élan de joie; je lui pris les mains et les lui serrai avec une vigueur convulsive.

« Mon cher enfant, me dit le père P..., je viens vous chercher pour assister à matines.

— Quelle heure est-il donc? demandai-je.

— Deux heures du matin.

— Et chaque nuit, à deux heures du matin, on doit assister à matines ?

— Sans doute. »

Je suivis le père P...

La chapelle, cette fois, me parut sinistre : une seule lampe projetait ses douteuses clartés sur les moïnes soigneusement encapuchonnés.

Une seule stalle restait inoccupée, celle d'un religieux qui se mourait.

Je savais déjà que je devais en hériter, ainsi que de sa cellule.

Durant tout le temps de l'office, je tins les yeux fixés sur cette stalle vide...

Les huit jours qui suivirent furent exclusivement employés à me faire faire connaissance avec chacun des religieux, et à me rendre familier avec tous les usages de la maison.

Entre autres jeux innocents que possédait le monastère, il faut citer, en première ligne, un vieux billard, placé dans une salle basse et éclairé par un vitrage à hauteur d'appui ; ce vieux billard, qui devait remonter à des temps inconnus, attestait ses longs services par son tapis à demi-rouge et tatoué de nombreuses reprises : il avait des blouses

en filet et des billes décolorées par le temps.

J'eus l'honneur d'y faire une partie avec le père économe; ce fut lui qui m'apprit que mon installation, comme novice, allait se faire le lendemain dans la chapelle, et par les soins du supérieur.

Un léger frisson me parcourut l'épiderme, et mon cœur battit violemment : le premier pas une fois franchi, les autres allaient se succéder avec rapidité.

J'en instruisis Gallois, qui m'avait laissé livré à mon libre arbitre, dans l'espoir que la réflexion amènerait un changement salutaire dans ma résolution.

Il éprouva un serrement de cœur en entrevoyant cette séparation définitive.

Pour me détourner de la voie dans laquelle je m'engageais, il épuisa tous les raisonnements de l'affection, tous les arguments d'une croyance indécise : je résistai à ses instances.

Le soir même, et sur l'ordre du supérieur, on me coupa les cheveux.

Le cri de l'acier me pénétra les oreilles comme

un fer aigu; chaque mèche qui tombait me semblait un épi fauché, devant laisser un vide éternel sur ma tête; ce symbole d'un renoncement au monde me faisait l'effet d'un renoncement à la vie!

J'avais préparé une lettre pour ma mère; je la remis à Gallois.

« Tu la porteras toi-même, lui dis-je.

— Je le veux bien; mais pas avant un mois.

— Tu ne retournes donc pas immédiatement à Paris?

— Si; mais, avant de désespérer la pauvre femme, j'attendrai que le mois dont je te parle soit écoulé. »

Le cher garçon était désespéré, quoiqu'il conservât encore l'arrière-pensée de m'arracher de ce lieu.

« Adieu! » fit-il.

Et il me tourna le dos sans me tendre la main.

Je le vis s'éloigner avec une angoisse mortelle. Je fis un geste, j'ouvris la bouche comme pour le rappeler;... mais, il faut bien l'avouer, un sentiment d'orgueil plus puissant peut-être que la vocation, l'emporta.

Je détournai mon regard et laissai partir mon ami!

XIX

Je serai sobre de considérations morales et philosophiques. Je n'ai pas à faire ici la monographie d'un cerveau malade et, surtout, malade de ce que j'appellerai une *névrose littéraire.*

On l'a déjà deviné, j'étais victime de l'épidémie qui régnait. La couleur locale comptait un martyr de plus! Je me sacrifiais à la satisfaction romanesque de réaliser, sur ma personne, je ne sais quelles chimères puisées je ne sais où. Était-ce deux lignes dans un livre oublié? un vers tombé dans mon imagination comme un grain de folle avoine dans le champ du laboureur? Etait-ce quelque tableau

entrevu au salon ? quelque lambeau de l'un de mes rôles ? Je ne saurais le dire.

Je n'ennuierai donc pas le lecteur du récit des quinze jours qui s'écoulèrent après ma séparation d'avec Gallois.

L'impression générale que je ressentis peut se traduire en quelques mots : là où j'avais espéré la grandeur, je ne rencontrais que les mesquineries de la règle, ainsi que le retour de pratiques vulgaires.

Tout semblait s'éteindre autour de moi : les clartés qui avaient illuminé et le couvent et les moines ; le soleil avait moins de rayons pour les vitraux de la chapelle ; je me trouvais plus oublié, moins entouré d'égards et de prévenances.

De ce moment, — de ce seul moment, — je compris la formidable gravité de ma situation.

J'ai dit que l'un des religieux se mourait.

La maladie avait été subite et s'était promptement aggravée ; on s'attendait d'un jour à l'autre à le voir passer.

Conformément aux usages du couvent, dans le

cas de maladie désespérée, chaque père devait aller, à son tour, faire la veillée et servir de garde au moribond.

Le supérieur jugea que la circonstance était bonne pour fortifier l'âme d'un novice et il ordonna que, comme les autres, j'eusse à remplir, auprès du père Étienne, le devoir d'assistant.

Mon tour vint donc.

J'entrai dans la cellule de ce mourant.

Il sommeillait.

J'allai doucement m'asseoir sur un escabeau placé au pied de sa couchette.

Je n'eus pas plus tôt jeté les yeux sur lui, que je le reconnus : c'était le moine qui, dans la petite chapelle aux peintures patriotiques, parlait à un auditoire d'enfants; l'orateur inspiré qui était parvenu, par quelques mots, à émouvoir Gallois, et dont la démarche majestueuse m'avait si fort impressionné.

Je m'expliquai dès lors pourquoi je ne l'avais point aperçu parmi les religieux, depuis mon entrée au couvent : il avait été pris, le même soir, de la maladie dont il mourait.

Son dernier effort avait été de jeter, comme une

semence divine, le nom et le culte de la patrie dans de petites âmes de douze ans.

Cette pensée fit que je le contemplai avec une secrète admiration. C'était le premier homme que je rencontrais parmi ces moines, et cet homme allait expirer peut-être sous mes yeux.

Peu d'instants après mon arrivée, le père Étienne entr'ouvrit les paupières, puis les referma, comme font ceux dont la vue affaiblie redoute la clarté du jour.

Enfin, la perception des sens lui revenant plus nette, il ouvrit grands les yeux et, m'apercevant, resta quelques minutes à me considérer.

C'était une tête ascétique d'une grande beauté. La maladie, loin de la déprimer, en avait, au contraire, accusé la rare noblesse et le puissant caractère.

J'avais laissé ouverte la porte de la cellule, autant pour renouveler l'air, que pour satisfaire à la règle, qui commande la facilité d'une surveillance de tous les instants.

Le moribond, donnant à son regard une expression éloquente, le dirigea vers la porte de la cellule.

Je compris ce regard, je me levai et j'allai doucement fermer la porte.

Par un faible mouvement de tête, il me remercia de l'avoir compris ; ensuite, mais d'une voix aussi faible que celle qui sortirait d'une tombe, et d'un timbre aussi doux que celui d'un enfant, il me dit quelques mots en me prenant la main.

Cette fois, hélas ! je ne compris pas : il parlait allemand.

A mon air confus, il devina la situation à son tour ; une légère rougeur lui vint aux pommettes, et jamais, comme cette fois, je ne sentis la cruauté de l'obstacle qui m'empêchait de le comprendre.

Il avait refermé les yeux avec découragement, mais sans cesser de presser faiblement ma main dans la sienne.

Tout à coup, et comme ayant fait un effort heureux de mémoire, il tressaillit, rouvrit les yeux, me regarda, regarda le ciel et dit : *grand !* puis, il regarda les murs de sa cellule, et ajouta : *petit !* enfin, arrêtant sa vue tour à tour sur moi et sur sa robe de moine, qui lui servait de couverture, il termina en disant : *jamais !!!*

Ces trois mots si simples, que l'agonisant était allé chercher au fond d'une mémoire vacillante, ne furent jamais proférés avec une pareille éloquence...

Nous demeurâmes à nous contempler l'un et l'autre, moi, pâle, et comme secoué par un souffle inconnu ; lui, cherchant à retenir les deux dernières larmes qui devaient couler sur ses joues déjà glacées.

Malgré son état désespéré, il venait de retrouver cette sagacité intime de l'ouïe qui perçoit, sous le silence habituel du cloître, les plus légers bruits, et, revenant brusquement à la prudence conseillée par la règle, de son doigt décharné il me montra la porte fermée.

J'allai à petit bruit rouvrir la porte de la cellule, et je revins, avec la même précaution, reprendre ma place de gardien.

A peine y étais-je, qu'un léger craquement de sandale sur le pavé du corridor nous avertit que l'on venait : le père P... se présenta.

Dans la vie étroite des couvents, tout a un sens : la méditation y est moins commune que la préméditation.

Le père P... avait vu de loin la porte se rouvrir, et, en entrant, son regard erra dans la cellule, comme pour y chercher la cause de ce qu'il venait de voir.

Le mourant avait replacé sa tête sur sa couche, les paupières abaissées sur ses joues cireuses et les deux mains croisées comme le sont celles des statues sur les tombeaux.

Le père P... s'approcha de lui, le regarda et dit, mais en français, pour que je le comprisse :

« Il est temps, je crois, d'aller chercher le supérieur.

— Mais qui le gardera ? osai-je dire avec une certaine vivacité.

— Il n'a plus besoin de secours terrestres, » répondit le père P... en m'entraînant.

Je n'eus que le temps de jeter un dernier et rapide regard sur l'agonisant.

Le père P... sortit en m'emmenant avec lui.

J'emportai de cette cellule un sentiment indéfinissable !

Je sentais dans le cœur comme une flèche de feu !

Le soir même du jour où les restes du père Étienne furent déposés dans le cimetière du couvent, je pris possession de sa cellule.

Je devais me coucher sur la natte même qui venait d'être trempée des sueurs de l'agonie.

La robe qu'il avait portée était restée pendue à la muraille.

Était-ce cette robe qui m'était destinée?

Ce soir-là, le ciel se couvrit rapidement. Quelques coups de tonnerre éclataient au lointain. Mais, en même temps que la foudre éveillait, en se rapprochant, les échos de la montagne, je sentais gronder en moi la voix de plus en plus distincte de la révolte.

Ce brusque et terrible devoir qu'on m'imposait, à moi, apprenti novice, plus novice, hélas! qu'on ne pensait! à moi, imagination malade, à moi, cerveau exalté, me semblait être une obligation aussi cruelle qu'importune : elle me donnait trop tôt la mesure de l'abîme incommensurable au-devant duquel j'étais venu si imprudemment me jeter!

Je m'assis sur ce même escabeau, placé au pied de la couchette, où déjà je m'étais assis : nulle loi humaine ou divine n'aurait pu obtenir de moi que je m'étendisse là où j'avais vu un moribond et, quelques heures après, un cadavre!

Je demeurai donc là, je ne sais combien de temps, immobile, tout habillé, les yeux fixes et les bras croisés, pensant à celui qui n'était plus,... répétant les trois mots fatidiques dont il avait fait tressaillir ma conscience, et suivant machinalement, d'une oreille distraite, les progrès de l'orage.

Je n'avais pas encore assisté aux ébats de la tempête dans ces longs corridors et sous ces voûtes de pierre.

Le tonnerre roulait; les éclairs illuminaient la cellule et, derrière eux, en augmentaient les ténèbres; et, à chaque fois qu'ils passaient, ils semblaient donner une attitude vivante à la grande robe brune du mort, qui pendait droite devant mes yeux fascinés.

On dit que Balthazar lut sa destinée en trois paroles flamboyantes sur les murs de son palais.

Moi! je lus aussi trois mots écrits par les éclairs sur les murs de ma cellule, les mots prononcés par le père Etienne mourant, et jusqu'au matin je me répétai à moi-même :

« Grand! petit! jamais! »

« Jamais! »

Tel fut mon dernier cri, lorsque sonna la dernière heure de cette horrible nuit.

.

Cette heure était décisive ! La réalité avait fait place à l'illusion; ce qui aujourd'hui pouvait passer pour une erreur excusable, allait dès demain devenir le plus criminel des abus de confiance.

Je cherchais déjà dans mon esprit une façon décente d'aborder la question possible d'un départ; ce fût le père P... qui me l'offrit.

Il m'annonça de la part du supérieur que j'allais partir pour la maison succursale, espèce de prieuré érigé en séminaire et où je devais commencer mes études.

Il n'y avait plus à hésiter.

J'appelai à mon aide le génie du mensonge et, de l'air délibératif d'un homme qui apprécie une affaire sérieuse, je répondis :

« Je suis prêt à obéir; cependant, je crois que, dans mon intérêt et dans celui de la communauté, à qui j'ai l'intention d'offrir le plus clair de mon patrimoine, il est important que j'aille faire un

voyage en France, et de prévenir surtout, par des dispositions régulières, les récriminations de quelques collatéraux. »

En prononçant ces paroles indignement trompeuses, je venais d'entr'ouvrir, trop brusquement peut-être, la porte de la cage.

Je surpris subitement le regard assombri du père P...

Il laissa errer sur moi ses yeux de plomb, et me répondit après un instant de silence :

« Ne pourriez-vous, cher fils, désigner un fondé de pouvoir, qui, muni de votre procuration, terminerait tout selon votre gré et le nôtre ?

— Un fondé de pouvoir n'aura jamais la promptitude et la fermeté d'exécution qui nous sont indispensables, et que je saurai apporter dans cette liquidation. »

D'instinct, j'avais trouvé les mots concluants : *Promptitude d'exécution !* Cette dernière phrase fit surtout merveille. Le *nous* si heureusement trouvé, parut faire sur l'esprit du père P... l'impression souhaitée.

Il faut bien le dire, on avait hâte, autour de moi, de sortir du provisoire, et les bons moines cou-

vaient leur novice, un peu comme le curé de La Fontaine couvait son mort,

« Je vais en référer à notre supérieur, » me dit le père P..., après un moment de réflexion.

Et il sortit.

J'attendis trois grands quarts d'heure, qui me parurent trois siècles. Pendant ce temps, ma pensée fit du chemin... Je me peignis toute la gravité de ma situation... En effet, si les pères n'accueillaient pas mes ouvertures de départ, qu'allais-je devenir ?

On ne sort du couvent que sur une autorisation du supérieur... Eh bien ! le supérieur ne la donnera pas, voilà tout !

Quant aux lettres, elles ne sont envoyées à la poste qu'après que le supérieur en a pris connaissance.

Celles qui arrivent du dehors, si elles déplaisent, ne vous sont pas remises, de sorte que le vide et le silence se font autour de vous.

De la violence ?... Jamais ! Vous êtes censé malade, et l'on vous donne l'infirmerie pour prison ; on vous soigne, on vous choie, on vous caresse, on vous rend fou... Des années peuvent se passer ainsi !

Un jour vos nerfs se détendent, votre volonté s'émousse, vos forces tombent, votre cerveau meurt, tout est dit...

L'homme de quarante ans est un vieillard ou, plutôt, il est redevenu enfant. La discipline l'a vaincu ! Le retour des mêmes pratiques aux mêmes heures; la succession sans secousse des jours et des nuits; l'ennui profond, immense, insondable qui en est la suite, tout a contribué à faire de votre âme une machine inconsciente et de votre être une conscience impersonnelle : on meurt de la sorte longtemps avant d'expirer; on a l'absence de la vie avant d'avoir la mort !

Mon imagination achevait cet effrayant tableau, lorsque le père P... rentra.

De la première parole, allait résulter ou ma perte ou ma liberté.

Mon émotion était au comble.

« Notre supérieur approuve votre projet de départ. »

Je commandai à ma physionomie de ne rien laisser percer de ma joie. Je restai immobile comme une statue.

Le père P... continua.

« Vous n'avez pas d'argent ? »

En effet, lorsque Gallois me quitta, je lui avais à peu près tout laissé ; les religieux le savaient mieux que moi, car je n'y pensais plus.

« Quelle somme vous faudrait-il pour faire convenablement le voyage ? »

Je ne répondis pas; mais je tressaillis... Je sentais que là était le piége.

Le père P... voulut bien mettre mon silence sur le compte de ma délicatesse.

« Pensez-vous, que sept ou huit cents florins vous suffisent ?

— Je le présume, murmurai-je, et je ne puis qu'être profondément touché de tant de sollicitude. »

Ici, je surpris les yeux du père P... arrêtés comme malgré lui sur la longue et lourde chaîne, dite *forçat*, appendue au mur de ma cellulle et qu'avant mon entrée au couvent je portais en sautoir sur un gilet de velours.

Que le lecteur m'en pardonne le mauvais goût : elle était l'un des signes du temps.

Cette chaîne, qui n'avait pas même tout à fait la valeur du Ruolz de nos jours, m'avait été donnée

par Firmin, de la Comédie-Française, pour jouer à Montmartre le rôle du Tasse...

Le coup d'œil du moine m'illumina comme un éclair...

« Vous pourriez, me dit le père P..., laisser cet objet au supérieur, non pas précisément comme une garantie, mais comme une indication visible de votre prochain retour.

— Je ferai mieux, mon père, je la donnerai au couvent.

— Cette chaîne?... Elle est d'or? »

Je gardai le silence.

« Alors, poursuivit-il, elle doit être d'un grand prix?... »

Et il soulevait la chaîne du Tasse, la pesait d'une main experte et accompagnait quelques paroles allemandes d'une expression de visage admirative...

Les yeux du père P... faisaient le tour de ma cellule et, comme ils s'étaient arrêtés sur la chaîne du Tasse, ils s'arrêtèrent également sur ma montre, ce charmant petit chef-d'œuvre de Bréguet que Gallois avait sauvé de la vente de mon mobilier, montre qui était, avec la fine chaîne en jason à

laquelle elle était suspendue, tout ce qui restait de mon passé luxueux.

« Et cette montre qui me paraît être une montre de femme, me dit-il, elle vous vient sans doute de votre excellente mère? »

Il y a des impressions que la plume ne saurait peindre.

Devenant tout d'un coup aussi sublime que le père P..., je répondis :

« La chaîne seulement vient de ma mère; la montre est d'une source mondaine qui lui enlève toute valeur.

« Vous devriez offrir cette chaîne à notre vénérable supérieur... Il y suspendrait sa croix abbatiale. »

Je détachai de la montre la chaîne, et je remis celle-ci au père P..., qui l'accepta de l'air le plus satisfait du monde.

Une heure après, je comparus devant le supérieur, afin de recevoir sa bénédiction. Il avait déjà béni ma petite chaîne, car elle pendait à son cou : heureusement pour le mérite de mon cadeau et l'allégement de ma conscience, celle-ci du moins était d'or.

Le lendemain, je fus conduit jusqu'à Zurich, où je pris la diligence...

Je n'en croyais pas mes sens. J'eus, d'abord, quelque peine à me persuader que je n'avais pas encore un moine à mes côtés !... Aussi, fut-ce avec crainte que je jetai un rapide coup d'œil sur les voyageurs qui remplissaient l'intérieur.

L'un d'eux, enveloppé d'un manteau et le chapeau enfoncé sur les yeux, occupait un des coins de la diligence et me faisait face.

Je crus entendre qu'il réprimait comme un fou rire.

Je le regardai plus fixement...

Tout à coup, chapeau et manteau s'écartent, et Gallois me tend les bras.

« Eh quoi ! Tu n'es point parti pour la France !... Tu es resté à Zurich?

— Frère Adolphe, me répondit Pylade, en m'embrassant, je t'attendais ! »

XX

Parvenu à ce coin de mes souvenirs, j'y trouve un remords, non pas que j'entende parler ici du cas de conscience que m'infligeaient ma fuite du couvent et la singulière façon dont je m'étais attribué la somme de huit cents florins qui devait aider à cette fuite : on verra plus bas ce qu'il advint de ce point ; le remords dont il est ici question n'a rien de commun avec cette étourderie : il se rattache à la mémoire de ma mère.

En effet, j'arrivai à Paris et mon premier soin ne fut pas d'aller me précipiter dans ses bras ; ma première pensée ne fut pas pour elle ; le premier

mouvement de mon cœur ne fut pas d'aller rassurer et consoler le sien !

La nature a fait les enfants ingrats, et c'est précisément là ce qui rend si tenace et si grand l'amour des mères, lesquelles aiment d'autant plus qu'elles tremblent à chaque minute de perdre ce qu'elles aiment.

C'est un amour fait de douleur et de cruauté ; mais la nature sait ce qu'elle fait et nous n'avons pas à y contredire.

La vérité est que, pendant les huit premiers jours de mon retour à Paris, je m'occupai de tout autre chose que d'aller embrasser la chère femme.

Par exemple, et ici mon lecteur va sourire, non d'étonnement, mais de pitié, je voulus tout d'abord revoir madame de L...

Mais madame de L... avait quitté Paris, et je ne parvins point à savoir où elle était allée. Son appartement était à louer. Elle avait fait vendre tous ses meubles. Évidemment, elle était partie, sans espoir de retour, comme l'on dit, et cette conviction me fit souffrir autant qu'une seconde rupture.

Je m'étais préparé à faire sur elle l'admirable effet d'un spectre.

Je me voyais apparaissant devant l'infidèle, avec ma pâleur monastique et ma tonsure.

Et j'avoue que je me promettais de cette rentrée subite dans la vie de madame de L..., les résultats les plus romanesques et, en même temps, les plus doux, et voilà que tout mon plan s'écroulait.

Heureusement que d'autres ardeurs sollicitèrent mon activité.

Je voulus, dès le jour même de mon arrivée, me remettre, comme l'on dit, au courant des nouveautés, faire une pleine eau dans les délices du théâtre.

On jouait *la Tour de Nesle* et j'allai voir la pièce.

Quelle soirée! quelle fête! quelle émotion!

Il me sembla, tout d'abord, que, depuis mon départ de Paris, il s'était écoulé un siècle. En effet, le monde nouveau, qui ne faisait encore que bégayer, lors de ma fuite, je le retrouvais, à mon retour, parvenu à l'âge de virilité ; et puis, chose plus surprenante encore, des habitudes étaient prises, des convictions étaient faites, les effarements avaient

cessé : *Hernani*, devant *la Tour de Nesle*, prenait la physionomie d'une tragédie classique et le public faisait à *la Tour de Nesle* l'accueil qu'on doit faire à une vieille connaissance. On l'admirait sans soubresauts ; on l'applaudissait avec douceur ; on paraissait la comprendre et être avec cette chose suffocante en parfaite familiarité !

Ce drame inouï comme une féerie, ce verbe nouveau, ce style endiablé, cette inspiration véhémente n'étonnaient plus personne. Ces passions qui ruisselaient comme des laves, on les buvait comme de l'orgeat. Ce duel insensé et terrible d'une reine de France et d'un soldat d'aventure, d'une Messaline et d'un assassin, on y prenait la part d'enchantement qu'éprouvent les Espagnols à voir dans le cirque une rossinante boîteuse éventrée par le taureau.

Et moi-même, en face de cette action, qui tantôt tournoyait avec l'éblouissement d'un soleil d'artifice, tantôt marchait avec la force incalculable d'un engrenage de fer, quelle était mon impression? quel fut le degré de ma stupeur?

Le vertige s'empara de moi ; mes souvenirs s'effacèrent ; mon passé et moi fîmes divorce, et je fus

tout d'un coup un homme nouveau dans ce milieu nouveau.

En un instant, je m'écroulai pour me reconstruire différent de moi-même et avec une âme toute neuve.

Il se trouva subitement que je comprenais le dialecte qui se parlait en scène, que je le comprenais à ce point que je devinais le mot qui allait se dire, avant qu'il fût proféré.

Tout devint à mes yeux naturel et simple.

La vérité créée par l'art fut la vérité de l'histoire.

Marguerite de Bourgogne acquit l'autorité d'une note officielle insérée au *Moniteur*. Buridan? mais je ne connaissais que lui ! J'avais dû le coudoyer le matin : il était modelé en pleine pâte dans l'humanité la plus réelle ! Les audaces monstrueuses de cette âme, je les aimais, je les adoptais, je les eusse défendues comme si elles étaient sorties toutes vivantes de mon cerveau !

Telle est l'incroyable puissance du génie : il impose sa création, comme Dieu impose sa volonté; il dit qu'un monde soit et un monde surgit, pourvu de vie, à côté des mondes du passé !

On a discuté pour savoir quel était le véritable

auteur de cette œuvre extraordinaire. Cette question a divisé Paris pendant un certain temps. Occupation puérile.

La Tour de Nesle est une œuvre collective, issue d'un génie collectif: elle est née d'un moment bien plutôt que d'un homme.

C'est une œuvre faite par tout le monde. Elle est le cri de l'esprit public. C'est pour cela, qu'appartenant à tous, elle n'appartient à personne.

On devine la distance prodigieuse que ces émotions, subitement ressenties, avaient mise entre mon aventure de la veille et mes idées du lendemain.

Le couvent, la cellule, le prieur, le père P..., la chaîne du Tasse, tout allait s'effaçant en moi comme des atomes dans l'immensité !...

Et, puis, j'avais cette autre distraction, plus absorbante encore que toutes les autres, à savoir : qu'était devenue madame de L... ?

XXI

Une après-midi, vers cinq heures, que je me promenais pensif le long du boulevard Montmartre, je fus abordé par un monsieur vêtu de noir, grand et maigre, plus maigre que son habit tout miroitant de graisse, et qui, le chapeau à la main, se planta devant moi dans la posture ou, plutôt, dans la courbe gracieuse d'un croissant de lune.

Je le dévisageai inutilement. Ce monsieur qui saluait si bien m'était complétement inconnu.

« Monsieur, vous êtes M. Adolphe Laferrière? » me dit-il, en inclinant son torse comme un roseau flexible et avec un son de voix onctueux et nasillard comme le plain-chant d'une litanie.

Sur ma réponse affirmative, il ajouta :

« Vous conviendrait-il de m'accorder la grâce de conférer avec vous quelques minutes ?

— De quoi s'agit-il, monsieur? » demandai-je assez sèchement.

Je le prenais pour un de ces nombreux spéculateurs sur la charité, qui invoquent leur qualité suspecte de poëtes dans le malheur pour demander quarante sous.

« Il s'agit d'un sujet qui ne saurait se traiter sur la voie publique, répondit-il sans se déconcerter, mais avec un redoublement de souplesse dans sa longue échine ; et si c'était un effet de votre extrême bonté de permettre que je vous accompagne chez vous...

— Chez moi ! »

J'allais refuser net et lui tourner le dos, lorsqu'une calèche, attelée de deux chevaux, passa rapidement sur la chaussée, en se dirigeant du côté de la Madeleine.

Je poussai un cri et, par un de ces mouvements dont on n'a pas conscience et qui sont rapides comme la pensée, je m'élançai dans un fiacre qui stationnait près de moi.

« Cocher! m'écriai-je, voyez-vous cette calèche attelée de deux chevaux alezans qui file là, devant vous?

— Parfaitement, mon bourgeois.

— Eh bien, il y a cent sous de pourboire, si vous pouvez la suivre jusqu'au point où elle s'arrêtera.

— Et où va-t-elle?

— Je n'en sais rien.

— Diable! mais si elle allait en Chine?

— Eh bien, nous irions en Chine.

— Pour cent sous!

— Par heure!

— Ça va! En route, mesdemoiselles! » et il détacha à ses haridelles un coup de fouet qui les enveloppa d'une même et fraternelle coupe.

J'étais si ému que je n'avais pas vu qu'en montant par une des portières, mon inconnu vêtu de noir était monté par l'autre, et ce fut seulement lorsque le fiacre fut en marche que je me découvris ce compagnon de route.

« Ah çà! monsieur, permettez-moi de vous dire que je vous trouve d'un sans-gêne...

— Monsieur, c'est précisément pour ne pas vous gêner que j'ai pris ce parti violent. Un fiacre dont

le loyer coûte cent sous l'heure est un domicile fort respectable et je me considère comme ayant l'honneur d'être reçu chez vous, faveur que je vous avais précisément demandée.

— Enfin, monsieur, qui êtes-vous ? »

Et sans attendre la réponse, je sortis la tête hors de la portière pour interpeller le cocher, car je m'apercevais qu'il perdait du terrain.

« Monsieur, répliqua l'homme noir, vous m'avez fait la grâce...

— Allez au diable! j'ai bien autre chose à faire que d'écouter vos bucoliques... Cocher! touchez vos chevaux ! touchez ferme!... Savez-vous que vous m'ennuyez énormément, ajoutai-je en me tournant vers l'inconnu, et que je vais vous intimer l'ordre de descendre.

— Il faudrait pour cela que vous fissiez arrêter et vous perdriez un temps précieux. »

Je restai confondu de la justesse de ce raisonnement, et, profitant de mon silence, mon visiteur malgré moi reprit de sa voix douceâtre :

« Monsieur, je suis l'homme de confiance du révérend Père..., prieur du couvent de... »

Je fis un bond sur le coussin de la voiture et je

regardai le personnage de l'œil d'un promeneur qui a mis le pied sur la queue d'une vipère.

« Ah ! balbutiai-je, vous êtes le...

— L'agent très-infime du vénérable prieur, oui, Monsieur ; mais rassurez-vous, je ne viens point vous parler des aspirations mystiques auxquelles vous êtes parjure... Je laisse à votre conscience et à vos souvenirs le soin d'apprécier l'étendue de ce que vous avez perdu en vous dérobant à la suave harmonie d'une existence que Dieu ne réserve qu'à ses élus... Mais la chaîne est en similor !

— Bourgeois, cria le fiacre, la calèche est arrêtée. Faut-il aller dessus?

— Non, je préfère descendre. Voilà tes cinq francs... »

Et, sautant hors de la voiture, je pris ma course vers la maison où s'était arrêtée la calèche et devant laquelle, on l'a deviné peut-être, descendait en ce moment madame de L..., plus adorablement belle que jamais.

En deux bonds, je fus devant la porte cochère, sous laquelle je m'engouffrai comme un ouragan, et, sans répondre à qui m'interrogeait, sans me soucier du valet de pied qui me barrait le passage,

j'arrivai dans l'antichambre du premier étage, à l'instant même où madame de L... y pénétrait elle-même.

C'est là ce que ma prudence, cette fameuse prudence, qui m'avait fait arrêter l'élan du cocher de fiacre, m'avait, du premier coup, inspiré de plus sage.

Madame de L... se retournant au bruit, me vit, poussa un petit cri de fauvette surprise et s'envola dans sa chambre, en m'attirant par la main.

« Imprudent ! » me dit-elle, plus morte que vive, et en tombant dans mes bras.

Puis se redressant dans un soubresaut :

« Quoi? qu'y a-t-il? que voulez-vous? demanda-t-elle au valet de pied qui apparut sur le seuil.

— Il y a là dans l'antichambre un homme, qui se dit l'ami de monsieur et qui fait mine de vouloir attendre.

— Qu'est-ce là? » me demanda madame de L..., surprise.

La sueur inondait mon front.

« Est-ce un recors? me demanda-t-elle tout bas en ôtant son châle et son chapeau.

— Non, pas précisément... »

Puis, m'adressant au domestique.

« Laissez-le dans l'antichambre, et puisqu'il m'attend,... eh bien ! qu'il attende. »

Sur un signe de sa maîtresse, le domestique nous laissa seuls.

J'avais attendu, rêvé, évoqué cet instant de toutes les puissances de mon âme ; j'avais offert aux destins favorables tout mon sang et toute ma vie pour qu'ils daignassent m'entendre, et ils m'avaient entendu, et le hasard, ce courrier charmant que la Providence emploie pour exaucer les amoureux, avait fait son œuvre en conscience.

Nous étions, elle et moi, dans le boudoir le plus coquet du monde, elle, belle, rieuse, et, phénomène à noter, presque émue ; je n'avais qu'à vouloir, qu'à oser, qu'à être heureux ; c'était la chose la plus simple et la plus facile du monde... Eh bien ! non. La fatalité ou, plutôt, sa sœur cadette, madame la fée du Guignon, était dans l'antichambre, sous la figure et sous le costume d'un homme de sacristie, mâtiné d'huissier. J'étais le prisonnier de cet homme. La chaîne dont il agitait un des bouts, et qui m'attachait à lui, s'appelait la chaîne du Tasse, et elle était d'autant plus solide, qu'elle était fausse ! J'eusse

brisé du fer! Je n'osai toucher à ce similor, à cet artifice doublé de mon mensonge, et tel était son horrible poids que je ne sentais pas cette autre chaîne faite de deux bras amoureux qui n'attendaient qu'un regard de moi pour s'élancer à mon cou.

Je fus stupide, ridicule et outrageusement bête.

Je balbutiai de toutes les manières. En cinq minutes, je justifiai dans l'esprit de madame de L... tous ses torts envers moi. Elle se mit à rire et sonna sa femme de chambre.

« Qu'on m'habille, dit-elle, je n'ai que le temps. Je dîne en ville. »

Puis me faisant un leste salut de sa petite main, elle disparut dans son cabinet de toilette.

C'était un congé.

Je sortis, et retrouvai mon homme. Si j'avais eu sous la main une arme quelconque, il était mort. Mais lui, toujours onctueux dans les flexions de ses vertèbres, se leva et me suivit.

A peine descendu dans la rue, je le pris par le revers de son habit et, l'attirant contre moi :

« Vous, grinçai-je d'une voix enrouée par la co-

lère, je vous défends de me parler désormais. Quant à des réclamations, si vous en avez à faire, il y a les missives timbrées, dont le coût est tarifé par le Code de procédure. Servez-vous-en; mais ne m'adressez plus la parole, ou je vous répondrais avec la main que voici! »

Et je m'éloignai rapidement.

Le lendemain, un peu plus calme, je me pris à réfléchir.

Était-il bien possible d'avoir osé, comme cela, pénétrer dans les intimités secrètes d'un monastère, d'avoir appris à épeler ses formules, d'en avoir revêtu moralement l'uniforme et de rejeter ensuite cette robe, en disant tout simplement :

« Je ne suis plus moine? »

Vis-à-vis de soi-même, oui, une pareille renonciation est possible; mais vis-à-vis d'un ordre religieux, qui vous a initié aux secrets de sa vie, il n'est pas permis d'agir aussi légèrement.

En me posant cette question, je frémis aux conséquences qui pouvaient en résulter pour moi. Je pris rapidement mon chapeau. Une idée venait de me traverser l'esprit.

Je m'étais souvenu de Philippe Dupin, chez qui j'avais dû, jadis, entrer comme petit clerc, et qui m'avait conservé un bienveillant souvenir.

Le célèbre avocat écouta jusqu'au bout le récit naïf de mon équipée.

Ma confession fut complète : je n'oubliai rien et, pour attester mes paroles, j'enlevai la perruque qui cachait ma tonsure.

A cette vue, le fou rire le prit.

« Comment ! ils ont eu votre chaîne, que dis-je ? vos deux chaînes et vos cheveux. Vous leur avez joué la tragédie par-dessus le marché. Et pour comble d'amertume, ils vous envoient un sacristain qui vous brouille avec une jolie femme ! »

J'avais tout dit, comme on voit.

« Mais les huit cents florins ? Mais la chaîne du Tasse ? Comment vais-je me tirer de là ?

— Avez-vous signé un reçu ?

— Pas du tout !

— Avez-vous déclaré dans un écrit que la chaîne forçat, donnée en garantie, était en or.

— Pas le moins du monde.

— Et qu'eût valu cette chaîne, si elle eût été en or ?

— Mille francs, au moins.

— Et l'autre chaîne jason, offerte au prieur ?

— Deux cents francs.

— La spéculation a donc été bonne pour eux !

— Une spéculation ?

— Eh ! sans doute ! Pensiez-vous qu'ils aient été un instant vos dupes? Ils savaient bien que l'oiseau envolé ne devait pas revenir ! Vous croyez les avoir trompés? Erreur. Ils se sont trompés eux-mêmes ! Laissez-moi faire, et si vous receviez quelque exploit, faites-le moi parvenir à l'instant. Allez en paix! Seulement, les premiers quatre cents francs mignons que vous aurez, j'exige que vous les donniez aux pauvres.En revanche, c'est moi qui vous donnerai l'absolution.

—Marché conclu ! m'écriai-je en serrant avec effusion la main de l'illustre avocat, et je vous jure qu'avant trois mois, cette absolution que vous me promettez, vous l'aurez donnée. »

Je le quittai rayonnant, et je tins parole.

Chose étrange, je ne revis pas l'homme noir ; mais, chose triste, je ne revis plus madame de L...

Les moines étaient bien vengés !

XXII

J'ai dit que, depuis mon retour du couvent, je cherchais à retrouver les habitudes de ma vie de chaque jour.

Un soir, j'attendais, dans le café Minerve, l'ouverture du Théâtre-Français. A une table, à côté de moi, vint se placer bientôt un personnage d'embonpoint raisonnable, à la voix ronde et rieuse.

C'était Philippe, l'acteur du Vaudeville, le créateur de *Monsieur Sans-Gêne* et de *Monsieur Jovial.*

Il m'examinait.

Une exclamation lui échappa et, aussitôt, il me tendit la main.

« Ah çà! s'écria-t-il avec son gros rire habituel, vous voilà donc sorti du couvent?... »

Je voulus ne pas comprendre.

Philippe me pressa de questions.

« Eh bien ! lui répondis-je, remettons à plus tard; je vous conterai tout cela. »

Et je m'informai de ses succès du moment.

« Pour moi, ajoutai-je, je suis sans emploi. Avez-vous un engagement à me donner?

— Tiens ! au fait, pourquoi pas? Hé, hé, hé, hé! Trouvez-vous demain à cinq heures à cette même table... Je dîne avec un directeur ; vous serez des nôtres et je vous présenterai. »

La singulière nature qu'était celle de ce Philippe!

Ce n'était pas un comédien, c'était un brûleur de planches.

Il ne composait ni son personnage ni sa mimique : il allait tout naturellement, et ses effets n'en étaient que plus certains.

Une incroyable facilité d'exécution dans les organes de la parole, le rendait étonnant dans ce

qu'on appelle *le couplet de facture*. Là s'établissait, entre l'orchestre et lui, une lutte tout à fait amusante. C'était à qui des deux arriverait le plus vite et, toujours, Philippe gagnait au moins de deux notes.

Circonstance assez rare chez la plupart des comiques de la scène, Philippe était peut-être encore plus gai à la ville que dans ses rôles.

Tous les enfantillages lui allaient.

Un jour qu'il se rendait à dîner dans une maison dont il ne connaissait pas bien les êtres, il trouve un balai, *tête-de-loup*, au bas de l'escalier, et, comme il était très en retard, l'idée lui vint de se faire excuser par une drôlerie.

Il se met à cheval sur la tête-de-loup, ajuste son mouchoir en guise de bride et monte au premier étage.

La salle à manger faisait face à l'antichambre, dont la porte était entr'ouverte ; à un grand bruit de voix et d'assiettes, Philippe juge que c'est bien là qu'il est attendu.

Il pénètre dans l'antichambre, ouvre avec fracas la porte de la salle à manger, fait le tour de la table avec l'attitude et les gestes d'un cavalier au

trot, en n'oubliant pas le couplet consacré :

A cheval sur mon bidet,
Quand il trotte il fait un....
Prout, prout, prout....

Les convives se regardent stupéfiés.

Philippe, tout en trottant et chantant, regarde autour de la table, s'aperçoit qu'il n'y connaît personne et, comprenant qu'il s'est trompé, ne songe plus qu'à se ménager une belle sortie.

Il se maintient à cheval et, toujours au trot sur sa tête-de-loup, salue les convives à la manière d'un écuyer du cirque et quitte cette salle à manger pour monter au second étage, où il était réellement attendu.

Philippe avait toutes les énervantes qualités du commis voyageur : il mystifiait avec le sang-froid le plus imperturbable.

En voyage, il se plaçait, de préférence, dans le cabriolet des diligences ; de là, il avait pour habi-

tude de faire courir après la voiture les marchands des villages par où elle passait.

A chaque relais, il marchait un peu en avant, s'assurait aux enseignes du nom des principaux boutiquiers et revenait occuper sa place.

La diligence repartait, et lui, qui avait donné le mot au conducteur, il appelait par son nom le boutiquier en lui criant à tue-tête :

« Voici une lettre de Paris que je suis chargé de vous remettre. »

Le malheureux se mettait à courir après la diligence en tendant les mains pour recevoir la missive; après une course assez longue, Philippe le prenant en pitié, lui criait :

« Non, non, monsieur Machin ! Sapristi ! je me suis trompé ; la lettre n'est pas pour vous. »

A ce jeu-là, il ne manquait pas un relais.

Philippe Roustan avait épousé la sensible mademoiselle Volnay, ancienne sociétaire du Théâtre-Français.

Par de telles anecdotes, on peut juger du contraste que devaient offrir, dans leur intérieur, ce Philippe, le plus *jovial* des hommes, et mademoiselle Volnay, la plus larmoyante des comédiennes.

Mademoiselle Volnay mourut dans sa propriété de Vendôme, dans le Loir-et-Cher, en 1845.

Philippe Roustan, lui, mourut, à Paris, en 1848, d'une indigestion de macaroni.

Le directeur, auquel Philippe devait me présenter, était Eric-Bernard.

Comme comédien, Eric-Bernard n'était pas sans quelques conceptions scéniques : les *Vêpres Siciliennes* l'avaient montré dans le rôle de Montfort sous un aspect avantageux.

Eric-Bernard avait eu, un instant, le tort de prétendre à un rôle politique dans les événements de 1830.

Une réunion insurrectionnelle, dénoncée au gouvernement par la police, ayant eu lieu dans la salle du Vauxhall, et quelques arrestations ayant été faites dans la nuit, il n'en fallut pas davantage pour lui faire déserter la politique et le rendre à un plus modeste théâtre, celui du Panthéon qu'il dirigeait.

Sur cette scène étroite, aujourd'hui détruite, je créai plusieurs rôles, maintenant oubliés du public, comme de moi.

XXIII

Mon engagement au théâtre du Panthéon venait d'expirer, lorsque j'appris que mademoiselle Mars allait entreprendre un dernier voyage en province, en compagnie d'une dame Corrège, laquelle, à cet effet, avait formé une troupe, composée en grande partie de jeunes élèves sortis du Conservatoire.

Bien que je n'aie jamais appartenu à cet établissement, des propositions me furent faitès.

Je les acceptai et nous partîmes.

Ravel qui, plus tard, prit rang au théâtre du Palais-Royal, était des nôtres : il jouait les deuxièmes comiques ; et, dans le drame et la tragédie, les troisièmes rôles.

Nancy, Strasbourg, Lunéville, Dijon furent les principales villes où nous nous arrêtâmes.

A Strasbourg, premier incident.

Le maître du principal hôtel, qui ne voulait pas commettre l'éminente comédienne avec le commun des voyageurs, lui avait fait galamment meubler un riche pavillon, au milieu du jardin de l'hôtel même.

Mademoiselle Mars était à peine descendue, que cet hôte la pria respectueusement de vouloir bien visiter elle-même l'habitation princière qu'il lui destinait.

Grimace expressive de mademoiselle Mars. Quand elle était mécontente, elle avait une façon de tordre le coin de sa bouche qui n'inspirait généralement pas la bonne humeur. Un pavillon pour elle seule ! En un clin d'œil, elle avait supputé ce que cette politesse exceptionnelle allait lui coûter.

Elle n'eut pas plus tôt aperçu le pavillon, que, se tournant vers le maître d'hôtel qui l'accompagnait la bouche en cœur :

« Vous n'y songez pas, monsieur ! ce n'est pas à mon intention, sans doute, que vous avez fait préparer *cette cage à poulets* ? »

Et elle quitta l'hôtel sans consentir à voir d'autres appartements.

L'hôtelier en fut pour ses frais de galanterie. Ce pauvre homme ! je le vois encore regardant son pavillon et répétant avec chagrin :

« Cage à poulets !.. cage à poulets !... ».

Le bruit de cette sévérité, en matière d'arithmétique, se répandit aussitôt par toute la vile et prit un tel caractère d'hostilité que, chaque soir, quoique la salle fût comble, le public restait vis-à-vis de mademoiselle Mars d'une froideur désespérante.

Elle le sentit, se fâcha et s'en alla.

A Dijon, autre aventure.

Le public avait désiré la voir dans Suzanne du *Mariage de Figaro*.

La veille de cette représentation, nous répétions généralement, lorsqu'un bruit inusité se fit entendre dans les dessous du théâtre.

« Ce sont, nous dit-on, les machinistes qui étayent le plancher pour l'*éléphant*, qui doit arriver dans la journée. »

C'était *Kiouny !* le fameux, le célèbre *Kiouny*, rival redouté alors de tous les artistes en représentation.

On se rappelle le triomphe qu'avait obtenu *Kiouny* au cirque des frères Franconi, triomphe jusqu'alors inconnu dans les annales du théâtre.

Mademoiselle Mars, à cette nouvelle, renversa le coin de sa bouche, et m'adressant la parole :

« Il est inutile de continuer la répétition, mon cher Laferrière ; nous partirons demain, puisque M. *Kiouny arrive aujourd'hui.* »

Toutes les supplications qu'on put lui faire furent inutiles : il fallut déguerpir.

Comme nous regagnions l'hôtel du Parc, où nous étions descendus, nous en vîmes les abords obstrués par la foule.

« Ah ! fit-elle, voici notre illustre camarade arrivé au premier hôtel de la ville. Pourvu qu'il n'ait pas eu besoin de nos chambres pour sa suite ! »

La pièce où dînait mademoiselle Mars se trouvait au rez-de-chaussée, et donnait sur la cour de l'hôtel.

Comme je me retirais, elle me rappela :

« Tenez, me dit-elle, je suis jalouse ; j'ai peur que vous n'alliez vous faire inviter à la table de M. *Kiouny :* restez à dîner avec moi. »

A la fin du repas, Mars avait complétement re-

trouvé son aimable et fin sourire, ce sourire qui faisait dire à Delrieu :

« Je voudrais bien savoir quel est le mécanicien qui lui fournit ses sourires ; car, assurément, ils ne sont pas d'elle. »

« Allons, dit mademoiselle Mars en se levant, il faut y mettre de la bonne grâce. Ramassez tous les biscuits, tous les massepains, et n'attendons pas que M. *Kiouny* nous devance. Allons, les premiers, lui rendre visite. »

Nous nous rendîmes auprès de celui que mademoiselle Mars appelait son camarade. Elle se nomma au cornac et même offrit sa carte. Nous fûmes introduits.

Kiouny fut charmant, et, je dois le dire à sa louange, il ne fit aucne allusion à son succès et à son immense renommée.

Mars en fit la remarque tout haut, en lui offrant les friandises dont je m'étais chargé. Cette attention parut plaire à notre magnifique roi de Ceylan, qui, pour nous donner un échantillon de ses talents, pompa, en notre présence, deux seaux d'eau qui se trouvaient à sa portée et dirigea aus-

sitôt de notre côté sa trompe ainsi chargée.

« Ciel! s'écria mademoiselle Mars avec des signes d'inquiétude, je crois que M. *Kiouny* veut faire pleuvoir sur nous des marques trop abondantes de ses faveurs, sauvons-nous!

— *Kiouny*, dit le cornac, remettez vite cette eau. »

L'éléphant obéit, les seaux se retrouvèrent pleins.

« Eh bien, mon cher *Kiouny*, dit mademoiselle Mars en prenant congé, vous allez obtenir dans cette ville un grand succès, si j'en crois la sensation produite par votre arrivée, et, comme camarade, je vous en félicite. C'est extrêmement flatteur pour vous, pour l'art dramatique et pour les habitants de Dijon. »

Et nous partîmes le lendemain, sans avoir joué le *Mariage de Figaro*, que les habitants de Dijon, je dois en convenir, ne nous réclamèrent pas.

Pendant les quatre ou cinq mois que durèrent nos excursions, mademoiselle Mars nous invitait

à des réunions chez elle, les soirs où il n'y avait pas spectacle.

Il régnait, pour ces petites réunions tout intimes, une règle d'étiquette qu'il fallait de toute nécessité observer.

Les artistes devaient s'y présenter dans la tenue la plus recherchée, et mademoiselle Mars donnait elle-même l'exemple en n'y venant qu'en grande toilette.

Julienne, sa dame de compagnie, nous introduisait dans le salon, et mademoiselle Mars attendait, pour paraître, que nous fussions tous réunis.

On servait le thé, ensuite on jouait.

Mademoiselle Mars était joueuse, et, de plus, passait pour être avare.

Voici un échantillon de son avarice.

Elle proposait elle-même une bouillotte à *un sou la fiche*.

L'enjeu ne devait pas dépasser trente sous.

Bien que je n'aime aucune espèce de jeu, la bouillotte avait pour moi un charme très-grand : elle devait un jour me coûter trois mille roubles !... Le lecteur le verra plus tard.

Mademoiselle Mars engageait presque toujours

le jeu et, presque toujours, je le tenais : lorsque, par hasard, il lui arrivait de faire dix sous, c'était pour moi le signe certain qu'elle avait un brelan.

A l'une de ces parties, l'occasion se présenta.

J'avais en main le valet de cœur, la dame de pique et le huit de carreau. Pour qui connaît la bouillotte, mon jeu n'était pas des plus brillants.

Mars, qui avait un brelan de huit, ouvrit de dix sous.

« Je tiens les dix sous, dis-je avec un accent décidé, et je fais mon tout!

— Comment? votre tout! et de combien est-il donc votre tout?

— Un franc cinquante. »

Quiconque, en ce moment, aurait voulu peindre l'expression de physionomie de mademoiselle Mars n'eût pu y parvenir.... Elle tournait, retournait ses cartes et promenait sa main droite sur sa bouche, geste qui lui était très-familier.

« Mon petit Laferrière, votre nez blanchit.... vous avez brelan.... Je ne veux pas vous gagner votre tout; j'ai dit dix sous, je tiens dix sous.

— Alors, mademoiselle Mars, donnez-moi dix sous, et qu'il n'en soit plus question.

— On ne joue pas plus sottement que ce garçon-là ! »

Puis, cherchant à deviner dans mon regard :

« Je suis certaine qu'il n'a rien dans son jeu...

— Tenez mon tout, alors, ou filez de vos dix sous. »

Filer de dix sous, c'était lui arracher l'âme !

J'ai dit qu'elle avait brelan de huit, ce soir-là ; et, comme ce brelan est le plus mauvais de tous les brelans, elle préféra filer de ses dix sous, plutôt que de courir la chance d'en gagner trente.

Elle voulut voir mon jeu... Je découvris mon valet de cœur, ma dame de pique et mon huit de carreau.

« Mon cher, me dit-elle avec son sourire traditionnel, voilà mes dix sous ; vous êtes le plus mauvais joueur de bouillotte que je connaisse ! »

Pauvre mademoiselle Mars ! Elle me répétait bien souvent ce mot, car bien souvent elle se laissait prendre au piége.

Dans chaque ville où nous nous arrêtions, son premier soin, sa première occupation était d'aller visiter les antiquaires et les marchands de bric-à-brac.

Un matin, elle avait fait l'acquisition de deux charmants petits vases en pâte tendre qu'elle contemplait devant nous avec une joie enfantine.

« N'est-ce pas qu'ils sont jolis? »

Je reconnus de suite ces deux petits vases que j'avais marchandés la veille pour mon propre compte.

« Combien les avez-vous payés? demandai-je à mademoiselle Mars.

— Oh ! presque rien... cent cinquante francs. Un marché d'or. »

Je me pris à sourire.

« Pourquoi riez-vous donc, Laferrière? Trouvez-vous mon acquisition trop chère?

— Je ne prétends pas dire cela ; mais, hier, ces deux vases m'avaient été laissés à cent francs par le marchand qui vous les a vendus cent cinquante. »

Ce qui était exact.

« En tout cas, répondit mademoiselle Mars,

toute proportion gardée, j'aurai été moins volée que ne l'a été l'empereur, en payant mille écus deux vases de Sèvres que Duroc avait achetés quinze cents francs. »

C'était trop en dire pour que je ne lui demandasse pas un récit complet.

« Vous savez ou vous ne savez pas, qu'au coin du passage des Panoramas a existé un marchand de porcelaines et de cristaux, très en vogue au temps de l'Empire.

Un matin que ce marchand, monté sur une échelle double, nettoyait lui-même les carreaux de sa devanture, un homme, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton et les pans tombant sur les chevilles, crotté comme un mauvais marcheur, coiffé d'un chapeau à larges bords, rabattu sur les yeux, lui jeta d'un ton brusque cette question :

« Monsieur, combien ces deux vases que je vois sur cette étagère ? »

Du haut de son échelle, le marchand regarda celui qui lui parlait et, à la négligence de sa tenue, ne reconnaissant pas un acheteur à bon prix, laissa tomber ces mots :

« Ils valent mille écus.

— C'est cher, reprit l'homme à la redingote bleue.

— Aussi n'est-ce pas pour vous, « répliqua le marchand en continuant son nettoyage.

La conversation ne pouvait pas se continuer ainsi.

L'homme à la redingote bleue maîtrisa un mouvement de colère et s'éloigna.

Vers le midi, un monsieur d'une irréprochable tenue se présenta devant le marchand de porcelaines et fit, au prix de 1,500 francs, l'achat des deux mêmes vases.

« Monsieur, dit l'acheteur, comme je ne veux pas livrer ces vases à la maladresse d'un commis, ayez l'obligeance de me les apporter vous-même. »

Le marchand ne se fit pas prier et suivit son acheteur.

On le conduisit aux Tuileries, jusque dans le cabinet même de Napoléon.

A ce moment-là, la tenue de l'empereur était celle, vraiment coquette, et qui lui allait à ravir, des chasseurs à cheval de sa garde! Habit vert à revers, gilet de casimir blanc, culotte blanche en casimir, bas de soie et petits souliers à boucles, car son pied était très-petit.

« Approchez, monsieur, dit l'empereur avec brusquerie. Ce matin, un homme mal vêtu vous a demandé le prix de deux vases ; vous lui avez jeté le chiffre de mille écus, et, comme cet homme trouvait la somme un peu élevée, vous lui avez répondu avec dédain : « Aussi n'est-ce pas pour vous ! » Cet homme, monsieur, c'était moi. »

Il ne faut pas chercher à décrire la secousse du malheureux marchand.

« Duroc, reprit l'empereur, combien les avez-vous achetés, ces vases ?

— Quinze cents francs, sire.

— Vous voyez, monsieur; parce que j'étais mal vêtu, vous repoussiez ma demande, qui était faite poliment, par un chiffre ridicule... Duroc, faites donner mille écus à cet homme; il ne faut pas qu'il soit dit qu'un marchand ait surfait l'empereur... Et

vous, monsieur, rappelez-vous que je vous donne quinze cents francs pour payer votre politesse à venir avec les gens mal vêtus... Sortez! »

XXIV

Ce récit m'amena à demander à mademoiselle Mars de vouloir bien me dire si ce capital de cent mille livres de rente, dotation de Napoléon, qui sert aujourd'hui les pensions des sociétaires retirés, avait pour origine une clause du décret de Moscou.

« Ah! me dit mademoiselle Mars, ceci, mon cher, est toute une petite scène de comédie entre l'empereur et Talma. Je l'ai toute présente à ma mémoire.

Un jour, l'empereur donna l'ordre de faire venir Talma aux Tuileries. Cet ordre descendit de la bouche de l'empereur jusqu'à celle d'un intermé-

diaire d'antichambre, et c'est un valet de pied qui vint au Théâtre-Français. Il y avait séance du comité ; le garçon de théâtre, ne prenant pas assez garde au serviteur des Tuileries, dit qu'à l'issue de la séance on avertirait Talma. L'empereur, à plus juste titre que Louis XIV peut-être, n'avait pas le temps d'attendre. Une heure écoulée, il redemanda Talma.

Les aides de camp s'aperçurent de leur faute ; l'un d'eux courut au théâtre ; cette fois on fit sortir Talma du comité.

Il emportait avec lui une forte liasse de papiers ; dans le corridor stationnait un jeune garçon de quinze ans environ, sorte de *petit clerc*, faisant les courses et s'inspirant pour son avenir en regardant passer les comédiens ordinaires de l'empereur.

Talma lui remit ses papiers en lui disant :

« Viens avec moi, petit bonhomme. »

Et il se rendit à pied au palais.

Le petit bonhomme, voyant Talma monter le grand escalier impérial, lui dit :

« Oh ! monsieur Talma, je n'ai jamais vu l'empereur. Si vous vouliez me permettre de vous suivre ?

— Ma foi, mon enfant, répondit avec bonhomie l'excellent homme, cours-en la chance; si on t'arrête au passage, tu en seras quitte pour m'attendre. »

Toutes les portes s'ouvrent devant notre tragédien.

Il est annoncé.

Le petit bonhomme est comme attaché aux basques de son habit, et il ne s'arrête qu'à l'entrée du cabinet même du souverain.

L'empereur était debout devant la cheminée, lorsque Talma entra.

« Ah ! vous voilà, monsieur, fit l'empereur en se dandinant, voilà trois heures que je vous attends !

— Sire, répondit Talma, les ordres de Votre Majesté ont été mal transmis ; on ne m'a point averti et j'étais en séance de comité. »

L'empereur, appuyant sa tête de côté aperçut le petit clerc porteur des papiers, et d'une voix saccadée et qui pouvait paraître menaçante :

« Quel est ce garçon, comment se trouve-t-il ici ? »

Notre petit bonhomme fit un bond en arrière.

« Sire, dit Talma, c'est un *enfant de troupe* qui

m'a demandé en grâce de voir son empereur. »

Napoléon, avec un regard plein de bonté :

« C'est bien, mon enfant, c'est bien, restez là. »

Puis sur un autre ton :

« Qu'est-ce que vos séances de comité ? Qu'avez-vous donc tant à y faire ?

— Sire, aujourd'hui, le comité s'occupait de son budget et de la location de ses maisons.

— Comment ! de ses maisons... s'écria l'empereur.

— Mais, sire, nous sommes propriétaires.

— Vous, des artistes, vous administrez des maisons, vous expropriez des locataires, comme ferait un huissier ! Et que ce sont ces maisons ? Combien rapportent-elles ? »

Talma jugea vite qu'il pouvait faire une bonne affaire en grossissant le chiffre.

« Mais, sire... elles nous rapportent environ trente-six mille francs par an, et l'une d'elles nous vient même de Molière.

— Je n'entends pas cela, monsieur ; je ne veux pas que mes comédiens se fassent gens d'affaires... Fontaine me fera un rapport... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vous ai fait venir, Talma,

pour la représentation de ce soir. Vous jouez la *Mort d'Hector*, et je veux que la pièce réussisse. Luce de Lancival est pauvre; au tomber de la toile, je lui donne six mille francs de pension sur ma cassette. Si la pièce échouait, ce serait une aumône : je veux que ce soit une récompense.

— Sire, il y a bien un moyen pour que les ordres de Votre Majesté soient remplis.

— Lequel ?

— C'est que l'empereur vienne à la représentation.

— Ah ! vraiment, vous croyez que l'empereur n'a qu'à courir les spectacles; mais j'ai mes affaires, monsieur, et ce soir, j'ai conseil des ministres. »

Talma garda le silence, l'empereur le rompit :

« Talma, que joue-t-on ce soir, après la tragédie ?

— Sire, Mars joue les *Fausses confidences*.

— Priez-la de jouer en premier, et dites-lui que je ferai mon possible pour la voir. »

Un mouvement de tête avertissait Talma que l'audience était finie.

« Sire, dit ce dernier avec un peu d'embarras, je prends la liberté de prévenir Sa Majesté que je vais prendre un congé.

— Comment, un congé? Vous allez quitter Paris? Ah! je vois ce que c'est...Vous n'avez pas d'argent... vous êtes toujours comme ça, vous!...

— Sire, j'ai des charges...

— Ah! sans doute, vous changez votre maison de *Brunoy* trois fois de place par an, et puis vous n'avez pas le sou. »

L'empereur marcha précipitamment vers un petit meuble, *bonheur du jour*, placé entre deux fenêtres, ouvrit un tiroir, y plongea la main et en retira un paquet de billets de banque.

« Tenez, monsieur, voilà votre congé; vous ne partirez pas, et rappelez-vous que quand l'empereur est à Paris, Talma doit y être... »

Le grand tragédien voulut se confondre en remercîments.

« C'est bien, monsieur, c'est bien; allez, allez! »

Talma courut chez l'architecte Fontaine, lui répéta le mot de l'empereur, à propos des maisons, et le pria, en grâce, d'accepter pour son rapport son chiffre de trente-six mille francs.

Trois jours après, paraissait au *Moniteur* ce décret :

« Les comédiens ordinaires de Sa Majesté l'em-

» pereur, ont cessé d'être propriétaires de leurs
» maisons.

» Ces maisons seront démolies ou retourneront
» à l'État, selon l'utilité publique.

» Les comédiens ordinaires de Sa Majesté, sont
» propriétaires d'un capital constituant *cent mille*
» *livres* de rente, sur le grand-livre de la dette
» inscrite. »

La pièce de *la Mort d'Hector*, fut honorée de la présence de l'empereur; elle réussit, et Luce de Lancival fut doté par Sa Majesté de six mille livres de rente.

Quant à ce petit clerc, habitué des corridors et des coulisses du Théâtre-Français, vous le connaissez, ajouta mademoiselle Mars, c'est Mainvielle, l'un des bons Gérontes de la maison de Molière. »

« Et quelle était, sous l'empereur, lui demandai-je, votre situation et celle de Talma au point de vue financier?

— L'empereur, me répondit-elle, avait donné à Talma et à moi une pension de trente mille francs sur sa cassette; nous avions du théâtre à peu près autant; enfin, avec nos congés, nous pouvions

compter un revenu de soixante-dix à quatre-vingt mille francs. »

Mademoiselle Mars continua :

« A ce propos je me rappelle qu'une après-midi, j'arrivai chez Talma, pour le consoler d'un petit désastre qui nous était venu, le matin même, de la part du roi Louis XVIII, par la bouche de M. de Duras : sa Majesté nous diminuait inopinément quinze mille francs par an, sur une pension de trente mille, que l'on nous avait maintenue jusqu'alors.

Je prévoyais bien que ce coup serait sensible pour Talma ; aussi le trouvai-je tout assombri et, selon son habitude quand il jouait, dînant seul, devant son petit guéridon.

Nous nous comprîmes, en nous regardant.

« De sorte, me dit-il, que, lorsque je vais me retirer, j'aurai pour vivre, avec la modique pension du théâtre, quinze mille francs, munificence du roi !... »

La manière dont mademoiselle Mars accentua le mot munificence m'aurait révélé, si je ne l'avais su déjà, qu'elle était toujours la dame aux bouquets de violettes.

« Je quittai Talma toute triste, car, mieux que personne, je savais les besoins de son ménage ; plus d'une fois, à mon lever, me sont venus des petits mots, sous les plis desquels j'envoyais, à titre de prêt, un billet de cinq cents francs... C'étaient assez souvent, avec Talma, nos billets doux du matin. »

Mars rêvait, depuis longtemps, de jouer auprès de Talma.

La nature si différente de leur répertoire rendait la chose impossible.

Elle alla trouver le duc de Duras qui, en sa qualité de premier gentilhomme de la chambre, avait de fait, sinon par brevet, la surintendance des théâtres royaux, et, prenant toutes les précautions oratoires pour arriver à son but, elle demanda à Son Excellence la reprise de *Misanthropie et Repentir*, et s'offrit pour jouer le rôle d'Eulalie.

Mars présenta au duc la distribution écrite de la pièce : Talma y figurait en tête dans le personnage de Méneau.

M. de Duras se récria, objecta qu'il serait dangereux pour la Comédie-Française de montrer ses deux premiers sujets dans un même ouvrage, leur répertoire respectif ne pouvant manquer d'en souffrir.

Mais Mars insista tellement que le duc promit d'intervenir auprès de Talma.

Il invita celui-ci à déjeuner, et lui dit :

« Monsieur Talma, une jolie femme vous veut.

— Eh ! monsieur le duc, répondit le grand tragédien en souriant, à quel propos, je vous prie?

— Oh ! rassurez-vous ; elle ne vous veut qu'à titre de camarade et pour lui donner la réplique.

— Soit, mais encore faudrait-il savoir...

— Voici. Mars demande la reprise de *Misanthropie et Repentir*, et elle désire que vous jouiez Méneau.

— Méneau, qu'est-ce que cela Méneau? Ah bon ! je me souviens : un monsieur en bottes molles, en culotte jaune, en redingote café au lait, avec un petit collet... J'ai vu cela dans le temps; le petit collet m'est resté dans la mémoire. Et Mars veut que je me fagotte de la sorte? Que lui ai-je donc fait? Je ne la croyais pas mon ennemie. Me voyez-vous

en bottes molles, avec cette bouillie de mélodrame dans la bouche et m'efforçant d'imiter le geste et l'attitude d'un employé aux pompes funèbres? Faudrait-il aussi que je me colle sous les yeux des larmes en gomme arabique ?

— Elle est folle, n'est-ce pas?

— Je vous en fais juge, monsieur le duc. »

Entre la poire et le fromage, le duc reprit :

« N'est-ce pas Saint-Phal qui jouait cela ?

— Quoi donc?

— L'homme au petit collet.

— Ah ! nous revenons à *Misanthropie et Repentir*.

— Saint-Phal y était merveilleux, dit-on.

— Oui, il avait un débit qui s'adaptait merveilleusement au style suranné de madame de Bow.

— D'abord, mon cher Talma, le style est un peu ce que le comédien le fait. Sous le style qui passe de mode, il y a l'âme qui est immortelle. C'est au génie du comédien à ne montrer que ce qui ne change pas.

— Par exemple, voilà une singulière théorie, et l'on irait loin avec cela ! Vous parlez de style. Je vous défie bien d'écouter deux lignes de ce galimatias de madame de Bow, sans pouffer de rire...

— Ta, ta, ta, moi, je vous parie le contraire. Mars m'a lu une scène, celle de la réconciliation, et je vous promets bien que je ne songeais guère à critiquer la forme, tant j'étais occupé à retenir mes larmes.

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort... Après cela, vous n'aviez pas devant les yeux la redingote café au lait.

— Soit, mais alors, mon cher Talma, qu'est-ce que le génie, et à quoi sert-il, s'il ne parvient pas, dans son essor, à vous enlever avec lui à de telles hauteurs que ces misérables détails disparaissent aux yeux du spectateur ? Parlons bottes molles, je le veux bien ; ne parlons plus de génie ! »

Talma sculptait avec violence un bouchon de liége qu'il tenait entre ses doigts, et se mordait les lèvres...

« Tenez, monsieur le duc, je vois bien que vous ne connaissez pas la pièce. »

Le duc sonna et demanda la brochure.

Deux minutes après, on la présentait à Talma, qui la prit, sourit, et en commença la lecture avec une voix, une enflure et des larmoiements à dérider les trois Parques.

Mais le duc de Duras ne bronchait pas et écoutait avec un sérieux imperturbable.

« Continuez, » se bornait-il à dire à Talma.

Et Talma continuait, en effet; mais chez lui se passait ce petit phénomène, assez habituel aux farceurs qui s'efforcent de faire rire, et qui n'y réussissent pas : il devenait sérieux à son tour et, à mesure qu'il cessait de rire, sa voix se posait, son organe se raffermissait, son accent prenait de la profondeur ; il arriva de la sorte à la fameuse scène, à laquelle M. de Duras avait fait allusion un instant auparavant, et, entraîné lui-même par la situation, enivré pour ainsi dire du souffle même qui s'échappait de son âme, il cessa de dire : il joua, il joua si bien que le duc, lui montrant ses yeux remplis de larmes, lui dit en souriant :

« Croyez-vous que ce soit de la gomme arabique ? »

Talma baissa la tête et répondit simplement :

« J'avais tort, monsieur le duc ; dites à Mars qu'elle peut apprendre Eulalie ; je jouerai Méneau, mais je changerai la redingote café au lait. »

On sait le grand succès de cette reprise ; il fut immense et dura près d'une année.

Comme on le voit, il n'y avait pas, dans ces petites soirées, que les parties de bouillotte. Il fallait que chacun payât un peu de sa personne et de son esprit. Heureusement que, pour ma part, j'avais une assez riche provision de plaisanteries. Une de mes spécialités, c'étaient les imitations, celles surtout des comédiens de la rue de Richelieu.

Mademoiselle Mars s'en amusait beaucoup et me donnait elle-même la réplique.

A l'une de ces réunions, je fis son imitation dans *Valérie*, à la scène du bouquet et du recouvrement de la vue...

Elle poussait des cris de joie. Il me fallut même recommencer; et, pour que la scène fût complète, elle courut à sa cheminée, détacha une fleur d'un magnifique bouquet qui lui avait été jeté la veille, et me mit cette fleur dans la main.

Nous recommençâmes; mais, et c'est ici que se montre dans tout son relief l'un des traits particuliers à ce type qu'on appelle le *comédien*, entraîné par mon élan autant que par les rires et applaudissements que je provoquais, je dépassai le but et je forçai le dessin : je *chargeai*, en un mot, et la grande comédienne m'arrêta d'un geste.

« Ah ! voilà que vous me gâtez tout !... »

Puis secouant la tête, elle ajouta :

« Vous êtes jeunes, vous autres, et vous verrez cela ; vous verrez, en France, le goût périr et régner le grotesque, cet esprit de ceux qui n'en ont pas. »

Elle resta songeuse, et nous la quittâmes un peu confus.

Mars était née avec les grands instincts de la scène ; mais c'est dans le sein même de l'amour qu'elle avait surtout puisé les premières notions du beau et du bien en matière d'art.

On sait que le nid de ses jeunes et premières amours fut la mansarde de Gérard : elle en sortit grande artiste.

Plus tard, un prince Gagarin, un des désespérés de madame Récamier, alla échouer aux pieds de la charmante ingénue.

Il pouvait tomber plus mal, et, dans sa reconnaissance envers le hasard, il donna pour temple à sa nouvelle idole un somptueux hôtel.

Elle en sortit grande dame.

Tout le génie de mademoiselle Mars tient peut-être entre ces deux extrêmes : cette mansarde et cet hôtel.

On a beaucoup écrit sur cette femme célèbre, et durant sa vie, et depuis sa mort. On l'a louée et déchirée avec passion. Mais on peut dire qu'elle traversait comme une salamandre les flammes qu'elle allumait, que ces feux fussent ceux de l'amour ou ceux du dépit.

Au fond, c'était une nature âpre, intéressée, un peu triviale, à ses heures, et radicalement froide.

Sa voix, hors la scène et hors du monde, tombait subitement au *médium* et se désencharmait. Elle se dépouillait de sa voix, comme elle ôtait sa robe. Mars en déshabillé était méconnaissable. Comment l'a-t-on pu savoir? Elle avait si peu de familiers devant qui elle osât se montrer telle qu'elle était ! Aucun de ses amants ne fut de ceux-là. Tout au plus, un camarade, un fournisseur, un domestique, et encore ce n'était qu'un éclair, un trait rapide, attristant, mais bien vite réprimé. Elle cachait la

vérité sur elle-même, comme on cache une infirmité.

Cette sirène a su pousser jusqu'au sublime l'art de *faire sentir*. Elle avait des mots, des silences, des regards, des demi-sourires, des mouvements d'épaules, des soupirs contenus, des tressaillements, des je ne sais quoi, qui faisaient bondir le cœur hors de la poitrine, et qui eussent fait dire au plus sceptique : Elle a une âme!

En avait-elle une? Peut-être bien! Il y a tant de hasards dans la vie d'une femme! Il faut si peu de chose pour qu'un incendie s'allume dans ces cœurs profonds! Il faut de même une circonstance si légère pour que ces abîmes restent à jamais fermés! Comment l'écrire avec assurance, l'histoire, j'allais dire le roman, d'une femme qui, en même temps, fut une grande artiste?

Pour cela, il faudrait avoir assisté à sa dernière heure, avoir eu son dernier mot, son dernier regard, son dernier soupir et, encore, quand j'eusse eu tout cela, un lit de mort pour le grand homme, comme pour la comédienne accomplie, n'est-ce pas encore le théâtre?

Je juge l'artiste, non la femme; j'admire tout ce

qu'elle a bien voulu nous donner d'elle-même ; je laisse le surplus entre elle et Dieu !

Voici, par exemple, un trait qui serait peut-être, si l'on y regardait de près, tout le renversement de ce qu'on a dit sur elle.

C'était au congrès de Tilsitt.

Les comédiens ordinaires de l'empereur avaient été appelés à jouer devant les trois souverains.

Tous arrivent à l'heure dite, tous, excepté mademoiselle Mars.

M. de Rémusat est obligé d'en avertir l'empereur, qui s'en montre fort irrité !

Qu'avait donc fait mademoiselle Mars? Elle avait quitté les voitures de ses camarades pour s'enfuir à travers champs et aller retrouver une chaise de poste qui l'attendait sous bois.

La chaise de poste, qui, dit-on, n'était pas inhabitée, partit à fond de train ; mais, confiante dans la sûreté des relais, et dans l'appât des doubles guides, on se dit qu'on avait fort affaire, dans cette diable de chaise, car le temps perdu fut considérable.... Et puis il y eut des accidents en route, on versa et mademoiselle Mars fut elle-même blessée au visage. Les dieux sont parfois cruels !

L'empereur exigea que, malgré son égratignure, elle vînt à son lever, avec ses camarades.

Après quelques mots gracieux à Talma, se tournant vers Mars :

« Eh bien, vous voilà, jolie mademoiselle! Je vous conseille de vous présenter dans cet état devant les empereurs ! »

Mars fondit en larmes, et Napoléon, la regardant pleurer, ajouta avec sa voix câline et ce sourire dont la séduction est restée proverbiale :

« Ah! mauvaise, vous vous moquez de tout, et vous avez raison... vous avez vos larmes! »

Mars le regarda et sourit, à son tour, à travers ses pleurs.

L'empereur continua, en reprenant sa voix courroucée :

« Ah ! si je connaissais celui qui a osé vous retenir prisonnière!

— Eh bien? dit tout à coup Mars avec un éclair de bravade dans les yeux.

— Eh bien, je le récompenserais comme un héros, puisqu'il a eu le courage de vous rendre. »

Ce fameux, eh bien! — seul aveu que jamais mademoiselle Mars ait laissé tomber de ses lèvres,

et devant qui! — fut proféré, dit-on, avec l'accent inimitable dont elle disait le fameux « *qu'à moi* » du *Philosophe sans le savoir*, et le « *et moi, monseigneur* » du *Mariage de Figaro.*

Napoléon lui-même s'en souvint et, à Sainte-Hélène, il raconta l'anecdote à M. Emmanuel de Las Cases.

Celui-ci, de longues années après, apprit à mademoiselle Mars de quelle source auguste il tenait ce souvenir, et Mars, encore cette fois, se sentit des larmes dans les yeux.

C'était un soir, les pieds sur les chenets, qu'elle me contait tout cela.

« Ainsi, lui dis-je, je vois de bon compte que, hors du théâtre, vous auriez pleuré deux fois.

— Eh! n'est-ce point assez? fit-elle brusquement de sa voix naturelle. Dieu ne demandait qu'une larme à Satan.»

Elle avait des mots comme cela, durs et profonds, quelquefois inexplicables dans leur glaciale insouciance.

Voici l'un de ceux-ci.

Ce fut *le mot de la fin* de notre voyage, et qui, pour ainsi dire, le couronna.

Comme cette *tournée* était la dernière que dût faire mademoiselle Mars, M. le comte de M..... avait exigé que le dernier bouquet qu'elle porterait dans *Valérie* lui fût religieusement réservé.

J'ignore si elle eût consenti, avec celui-ci, à courir les champs en chaise de poste, au risque de se casser le cou et, chose plus grave, de se faire morigéner par un empereur ; mais, enfin, elle l'appelait quelquefois Charles tout court, et devant n'importe qui.

Je jouais dans *Valérie* le rôle du comte de Habsbourg.

Mademoiselle Mars était dans l'usage de me faire redemander le petit bouquet artificiel qui lui servait au dénouement, et que j'avais l'habitude de lui rendre après chaque représentation.

A la dernière, connaissant assez les habitudes de Célimène pour prévoir que tous mes petits soins pour elle ne me vaudraient ni un remercîment ni un sourire, je résolus de me donner, moi-même, ma récompense.

Lorsque la dame de compagnie vint me demander le bouquet :

« Oh ! non, répondis-je, ce voyage étant fini, je le garde comme un souvenir. »

Mademoiselle Mars se récria beaucoup ; mais j'y mis de l'obstination.

« Puisqu'il en est ainsi, dit-elle à Julienne, il faudra en faire un autre pour Charles. »

Et, là-dessus, elle se leva le plus tranquillement du monde, et se dirigea vers la porte.

Comme elle en tenait le bouton, une réflexion lui vint, qui la fit rire.

« Pauvre Charles, c'était écrit : il n'aura eu ni la première fleur, ni le dernier bouquet ! »

Et elle sortit...

XXV

J'étais à peine arrivé à Paris, revenant de mon excursion avec mademoiselle Mars, que je reçus la proposition d'un engagement de trois années à Saint-Pétersbourg.

Pour l'artiste le mot *patrie* n'a pas un sens bien étroit.

Saint-Pétersbourg passait pour l'Eldorado des artistes.

L'eldorado l'emporta sur la patrie.

J'acceptai la proposition et, au printemps de 1834, je m'embarquai, au Havre, sur le bâtiment de commerce l'*Ariane*, capitaine Hénol.

La traversée fut longue ; nous dûmes relâcher à Copenhague.

Le consul de France, homme d'esprit et d'une grande bienveillance, me fit l'accueil le plus flatteur. Il me retint à dîner avec sa famille et me mena dans le jardin public appelé le *Parc*, où je vis une pierre tumulaire, fatiguée par le temps, et portant cette seule inscription, presque illisible : *Hamlet !*

Je fus choqué de ce vestige royal presque abandonné aux pas de la foule, et il m'en coûta de considérer de si près, sans autre honneur, sans autre insigne, le dernier asile d'un prince dont le nom avait retenti sous la plume de Shakespeare et sous la parole de Talma !

« Prenez garde, me dit en souriant le consul, cette tombe pourrait bien n'être qu'un mensonge historique ! Si Shakespsare a trouvé, dans les légendes de la Norwége, l'inspiration qui lui fit créer Hamlet, Copenhague a pu s'emparer de la fiction et la matérialiser au profit de son histoire. »

Le lendemain nous reprenions notre route et le vingt et unième jour nous étions en vue de Cronstadt.

J'étais très-inquiet de la visite des douaniers russes.

Le capitaine Hénol me remit quelques copecks, et un petit sac de sel blanc.

« Donnez toujours cela à ces messieurs, me dit-il, nous verrons ensuite. »

Je fis ce que m'avait indiqué le capitaine, et ce que je vis ensuite fut bien simple : je vis charger mes bagages sur le vaste chariot qui les attendait, et le douanier qui devait en faire la visite me saluer le plus cordialement du monde.

Un bon point à la Russie !

Comme système de douane, je la trouvais déjà fort supérieure à la France.

J'étais en vue de Saint-Pétersbourg.

Quel avenir m'attendait dans cette ville où j'allais entrer ?

Pendant tout le temps que dura la route qui me

séparait de la grande cité, je ne pus m'empêcher de repasser dans ma mémoire, jusque dans ses plus minutieux détails, la visite que j'avais faite, deux mois auparavant, rue de Tournon, chez une femme dont la célébrité était encore fameuse.

Chez mademoiselle Lenormand.

Je revoyais, d'abord, le salon où l'on me fit attendre, et que meublaient deux longues lignes serrées de chaises et de fauteuils du goût empire le plus pur.

J'avais remarqué, comme ornementation de ce salon, plusieurs gravures reproduisant les péripéties du drame de Louis XVI.

Puis, un tableau de grande dimension, qui retint longtemps mes regards.

Cette toile représentait une femme dont l'index, par un mouvement plein d'autorité, s'appuyait sur une carte, *le neuf de carreau*, et qui regardait un jeune officier debout devant elle, en uniforme de colonel de la garde impériale.

Cette femme, c'était la Pythonisse, et l'officier, c'était *La Bédoyère*.

Il recevait l'avis prophétique de son arrestation.

Je connaissais l'anecdote, et j'avoue qu'elle ne

m'inspirait pour la fameuse sibylle qu'une admiration mêlée de singulières réticences.

Enfin, mademoiselle Lenormand parut.

Figurez-vous une assez vilaine petite femme, d'un embonpoint qui la rendait vulgaire et vêtue d'une robe en velours fané, avec des crevés aux manches et un corsage à la Corinne.

Sur sa tête forte, enfoncée dans les épaules, et qui n'avait de remarquable qu'un regard perçant, un béret du même vieux velours lustré, et de cette forme qui rappelait toujours madame de Staël, laissant coquettement passer un tour de cheveux blonds, en soie, et tirebouchonnés à la Titus.

Les cheveux gris de la vieille sorcière batifolaient sur la nuque, un peu derrière les oreilles.

C'était on ne peut plus triste et grotesque.

J'eus presque honte de m'être hasardé dans cet antre, meublé comme l'appartement d'un petit rentier du Marais.

Elle me fit signe d'entrer dans son cabinet.

Je passai devant elle, en m'inclinant avec un léger sourire.

Il y avait là, sur une étagère, quelques bouquins

dont les reliures antiques avaient une physionomie de cabale, remplie de préméditations.

Plus, un portrait de *Lavater*, et une tête à classifications phrénologiques.

Mais ce que je remarquai, surtout, ce fut le plateau dans lequel brillaient de nombreuses pièces d'or et d'argent.

Ces offrandes, vraies ou supposées, disaient éloquemment, au néophyte qui s'approchait de la vieille déesse, qu'elle ne vivait pas seulement de l'encens des mortels.

Il y en avait une telle quantité et chacune des moindres pièces avait une valeur si respectable, que la connaissance intime que j'avais de ma bourse ne laissait pas de me déconcerter un peu.

Mademoiselle Lenormand avait sans doute l'habitude de ces petites émotions préliminaires ; car elle posa les cartes sur la table, me prit la main droite, l'examina rapidement et me dit :

« Voulez-vous le jeu de *six*, de *douze* ou de *vingt-quatre francs* ? »

Six francs pour connaître tout un avenir, cet avenir que l'on se représente toujours sans limites !

C'était peut-être s'exposer à trop rapprocher le point de vue.

D'un autre côté, avouons-le sans honte, je n'avais pas vingt-quatre francs dans ma poche.

Je fis ce que l'on fait si souvent dans la vie, quand on n'a pas les moyens de suivre les conseils de la folie et que l'on se cantonne, faute de mieux, dans les préceptes de la raison : je me sauvai par le juste milieu.

« Faites-moi le jeu de douze francs, dis-je à la sorcière : je m'en rapporte à votre loyauté. »

Ce dernier mot fit sourire mademoiselle Lenormand. Elle comprit que je désirais payer le moins possible et savoir le plus de choses possible.

Elle me regarda, et dit :

« Vous n'êtes cependant pas avare ! »

Je me sentis rougir.

Elle avait véritablement dans les yeux une certaine puissance de pénétration, que je ne pouvais plus nier.

Elle jeta négligemment les cartes sur le tapis usé de son guéridon et, les reprenant une à une, elle continua :

« Vous appartenez à une des branches de l'art,

Laquelle? je ne le démêle pas... mais très-certainement vous touchez aux lettres, ou à la peinture, ou à la musique : bref, à une profession qui provoque la célébrité... Vous y aurez un nom... Vous êtes sur le point d'effectuer un grand voyage... Vous passerez les mers, vous irez dans une grande ville, où je vois une multitude de coupoles et de clochers... Vos relations y seront considérables, Vous approcherez du souverain... Vous deviendrez l'objet d'une attention marquée... Il résultera de cette attention que vous serez mis en rapport avec une jeune fille belle et riche : vous l'épouserez ! Vous mourrez très-vieux... »

Que de choses pour douze francs !

Je quittai la Pythonisse, dans cette situation d'esprit assez habituelle aux gens du monde : je croyais, sans me l'avouer.

Je trouvais parfaitement ridicule de songer à cette prédiction, et j'y songeai souvent, et j'y songeai surtout, lorsque je me trouvai à huit cents lieues de la France, devant les coupoles byzantines de la cité de Pierre le Grand.

« Est-ce là, me dis-je, que je vais rencontrer la jeune fille, belle et riche, que je dois épouser? »

Que sais-je? avait dit Montaigne.

« Que sais-je ? » repétai-je à mon tour, en descendant la perspective de Newki, au trot de deux petits chevaux de mon drowski de louage.

XXVI

Mon drowski s'arrêta devant l'hôtel garni qui m'avait été indiqué, et où logeaient plus spécialement les artistes français.

Cet hôtel était tenu par une dame Malvigne, à propos de laquelle je serais fort embarrassé de dire n'importe quoi : elle n'était ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide, et tenait sa maison avec ce soin mécanique et monotone, avec cette politesse banale et ce sourire cliché sur les lèvres qui m'ont toujours inspiré pour les hôtels garnis, en général, une profonde et inguérissable horreur.

Au nombre des locataires de madame Malvigne,

je trouvai Alphonse Geniès, ancien pensionnaire du Théâtre-Français et de l'Odéon.

Geniès était un de ces types souriants et de belle humeur, qu'on aime à rencontrer à son arrivée sur le seuil des hôtelleries : au bout de cinq minutes, il était devenu mon ami ; il avait défait mes malles, réglé avec les porteurs, commandé mon dîner et arrangé ma chambre ; il me donnait, ce qui était bien plus important, ma première leçon de diplomatie, car j'allais mettre le pied sur un terrain brûlant.

Dès que je fus habillé, il me conduisit chez l'intendant des théâtres, le général comte de Guédéonoff, dont j'aurai, dans ma reconnaissance, à parler bien souvent.

Le général m'accueillit avec l'affabilité familière qui lui était habituelle, et m'annonça que, la cour étant à Gatchina, résidence d'été de la famille impériale, j'aurais tout un mois à me reposer.

Le comte était, alors, un homme de quarante-cinq ans environ, blond, de taille moyenne, assez bien prise.

Son visage avait les lignes rudes et noueuses du type kalmouck : il eût fait peur, s'il n'avait eu un

sourire et des yeux qui rassuraient tout de suite, et la bouche ouverte sur de belles dents qui riaient aussi.

On ne l'avait pas entendu prononcer quelques phrases qu'on lui était acquis.

La charge remplie par M. de Guédéonoff, charge délicate, où il entre autant de savoir-vivre que de savoir-faire, avait été, avant lui, le partage du prince Gagarin, qui, lui-même, avait eu pour prédécesseur le prince Tuffakin, au *col tors*, prince que Paris a vu, pendant trente années, parcourir les théâtres, semer des sourires de travers à toutes les beautés de la rampe et promener, au bois et sur les boulevards, cette singulière fluxion des vertèbres, que la légende populaire attribuait à un *essai* de pendaison non réussi.

Les airs penchés du prince n'avaient pas toujours, auprès des petites dames du ballet de l'Opéra, le succès qu'il en attendait.

L'une d'elles, qui, sans doute, n'avait pas été autant payée que les autres pour en dire du mal, un soir qu'elle était nonchalamment appuyée contre un portant du lointain, résumait ainsi philosophiquement, sur le prince, son opinion intime :

« Tuffakin, tout faquin ! »

Et les dames de rire, bien entendu.

Les Russes, comme on sait, adorent les calembours, même par à peu près.

Celui-ci fut rapporté au prince qui le trouva charmant et le paya fort cher, assure-t-on.

Le repos que m'avait prédit le comte de Guédéonoff n'eut pas lieu.

Trois jours après, il me fit venir pour me présenter au prince Wolkonski, intendant général de l'empereur.

« Vous allez, me dit le prince, débuter tout de suite à Gatchina. La cour, avertie de votre arrivée, est curieuse de vous voir. Quel pièce avez-vous choisie pour votre début? »

Je désignai l'*Escroc du grand monde*, qui était alors en vogue au théâtre du Vaudeville, à Paris.

Le prince fit la grimace.

« Escroc ! Grand monde ! il n'y a que ces révolutionnaires de Parisiens pour se plaire ainsi à rapprocher, avec l'esprit de leur impertinence, des mots que devraient tenir éloignés les plus simples lois du bon goût ! Et quel est l'auteur de cette pièce?

— M. Ancelot. »

Autre grimace.

Décidément, l'entretien commençait mal.

M. Ancelot, je m'en souvins alors, était venu à Saint-Pétersbourg à la suite du duc de Raguse, ambassadeur extraordinaire, et avait publié sur la Russie un ouvrage que le czar avait fait mettre à *l'index*.

« Et vous tenez peut-être beaucoup à débuter par cette pièce? » me demanda M. de Guédéonoff, qui crut devoir intervenir entre le prince et moi.

Je sentis que ma réponse allait avoir une certaine importance.

Il s'agissait pour moi du premier pas ou, plutôt, de la première courbette.

Je préférai rester ce que j'étais, un artiste tout simplement, et je répondis :

« J'y tiens beaucoup, Excellence. »

Le prince et le comte se regardèrent.

« Eh bien ! dit le prince, nous mettrons sur les programmes que l'ouvrage est de M. *Scribe*, et tout ira pour le mieux. »

Les choses furent ainsi convenues, et les répétitions de l'*Escroc du grand monde* de M. *Scribe*

commencèrent dès le lendemain au théâtre Michel.

Personne ne parut surpris de cette modification dans la signature de l'ouvrage; on n'en fit pas même l'observation.

Il en est comme cela de beaucoup de choses en Russie : elles vous paraissent d'abord monstrueuses; au bout d'un mois, on n'y pense plus. On l'a dit, ce sont les mœurs qui font les lois.

Gatchina, la moins importante et la moins luxueuse des résidences impériales, est à quarante verstes de Saint-Pétersbourg; c'est néanmoins celle que préfère l'empereur, parce qu'au pied du palais il y a une belle plaine et que, dans cette plaine, il peut installer dix mille hommes et passer des revues tous les jours sans avoir à se déranger.

Le soir, à l'heure de la prière, lorsque les tentes s'illuminent et mêlent aux blanches clartés de la lune la multitude de leurs feux rouges, le spectacle du camp n'est pas sans intérêt.

C'est, d'ailleurs, le seul point de vue pittoresque qu'on puisse avoir du palais, lequel fut construit, en 1770, par Orloff, sur les plans de Rinaldi.

Cette résidence n'a qu'un étage, et n'offre absolument rien de remarquable, même comme sou-

venirs historiques, sinon que Paul Ier, encore grand-duc, y fut exilé par sa mère, Catherine II, et n'en sortit que pour assister à l'agonie de l'Impératrice.

Je jouais en premier.

Le général Guédéonoff vint me trouver dans ma loge et me dit :

« Avant que le rideau se lève, vous irez, monsieur, sur le théâtre, et vous examinerez l'aspect de la salle, afin d'habituer vos regards à des dispositions toutes nouvelles pour vous. »

Cela voulait sans doute dire, en termes polis :

« Pauvre petit mortel de deux liards, tâche d'habituer tes yeux aux splendeurs de l'Olympe. »

Je suivis ce conseil, et j'allai coller un œil à l'un des trous du rideau.

La salle, sans loges, n'offrait qu'un amphithéâtre; les fauteuils impériaux, placés à la base, laissaient une sorte d'hémicyle entre eux et l'orchestre.

L'acteur avait son public immédiatement sous les yeux : situation désavantageuse, en effet, et qu'il était bon de connaître.

Je regardais encore, lorsqu'une grande rumeur éclata de tous les coins de la salle.

Tout le monde se leva.

Je vis, d'abord, entrer précipitamment six petits nègres, dont la livrée rappelait tout à fait celle du Zamore de madame Du Barry.

Après les pages, parut l'Empereur, qui donnait la main à l'Impératrice ; et, derrière Leurs Majestés, se pressaient toute la cour et les ambassadeurs étrangers, ayant en tête le prince Frédéric de Prusse, qui précéda, comme roi, Guillaume, l'empereur d'Allemagne actuel.

J'avais contemplé les dieux !

Un petit mot du régisseur me rappela sur la terre, et je rentrai dans la coulisse pour y attendre ma réplique.

Mon entrée en scène ne me fut pas défavorable ; un murmure doucement approbatif circula dans l'auditoire.

J'avais peur, il faut bien le dire.

Le silence officiel qu'observait l'assistance était si profond qu'il me semblait que je parlais dans le vide.

Tout à coup, des applaudissements se firent en-

tendre : l'Olympe s'humanisait et... c'est Jupiter lui-même qui avait donné le signal.

A partir de cet instant, je m'entendis mieux, je repris confiance et l'on parut satisfait de mes efforts.

Quant à la pièce, il faut que j'en convienne, elle ne fit aucun effet : elle parut vulgaire et malséante.

L'auditoire fut tout entier de l'avis du prince Wolkonski : *Il ne doit pas y avoir d'escrocs dans le grand monde.*

La pièce finie, j'allais me déshabiller, lorsque le prince me fit appeler.

« L'empereur veut vous voir, » me dit-il.

Le prince me conduisit dans une salle qui servait de passage à Leurs Majestés, quand elles rentraient dans leurs appartements.

Là, on me fit la leçon sur l'attitude que j'aurais à prendre devant Leurs Majestés : je devais me borner à répondre aux questions et ne parler qu'à la troisième personne, naturellement.

En France, c'est un art qui se perd tous les jours, celui de parler aux souverains.

Je me trouvais placé entre le prince Wolkonski et le comte de Guédéonoff.

Je portais encore le costume de bal du troisième acte de mon rôle.

La cour parut.

L'impératrice passa la première : elle fit un temps d'arrêt et, avec une grande bienveillance de physionomie, dit, en s'adressant au comte de Guédéonoff :

« Voici le jeune artiste qui vient de jouer. Il m'a beaucoup émue : je suis fort contente. »

Son geste accompagna pour moi ces encourageantes paroles.

Elle passa et, je la suivais du regard, lorsque je me sentis légèrement frappé sur l'épaule.

Je me retournai : c'était l'empereur.

J'en eus comme une secousse.

Le czar avait six pieds, une fort belle tête, une vraie noblesse d'attitude et, l'uniforme qu'il portait ajoutait encore à son imposante personnalité.

La voix de Nicolas avait les cordes graves et cette accentuation brève que donne l'habitude du commandement.

« Ah ! vous voilà, monsieur !... Je suis enchanté de vous avoir vu... Vous arrivez de Paris?

— Oui, Sire.

— Avez-vous vu la révolution de Juillet?

— Oui, Sire.

— Eh bien! si vous vivez, vous en verrez bien d'autres. Quel âge avez-vous? Vingt ans à peine? »

L'Empereur m'enlevait d'un seul coup quinze années au moins.

« Avez-vous de la famille?

— Ma mère, sire.

— Comment êtes-vous venu à Saint-Pétersbourg? »

Positivement, j'étais troublé. Cette façon de précipiter les questions, sans daigner attendre les réponses; cette voix nette, cette parole tranchante, tout contribuait à brouiller les mots sur mes lèvres, et je répondis niaisement :

« En... en bateau, Sire. »

L'Empereur se prit à rire.

« Vous voulez dire : sur un bâtiment?

— Oui, Sire.

— Eh bien, monsieur, il manquait un renfort à ma comédie : vous voilà, il n'y manque plus rien! »

Il s'éloigna.

Il était grand temps, j'étouffais et j'aurais fini par oublier l'étiquette.

L'Empereur avait parlé; sa suite devait m'être favorable.

Les grands seigneurs me serrèrent la main, et les femmes me sourirent.

Je revins le soir même à Saint-Pétersbourg, ramené dans ce qu'on appelle encore aujourd'hui une *voiture de la cour* à l'usage des artistes.

Ce n'est pas sans sourire, et non pas sans un souvenir singulier, que je souligne ces mots : « *Voiture de la cour;* » car le véhicule qu'on appelait ainsi, par antiphrase sans doute, ne le cédait, pour le délabrement et la dureté, à aucun des plus mauvais fiacres de Paris.

Mademoiselle Lenormand m'avait prédit que j'arriverais dans une ville ou il y aurait beaucoup de coupoles et de clochers, que je serais aussitôt mis en relations avec de très-grands personnages, que j'approcherais de souverains, que je mourrais très-vieux...

J'étais à Saint-Pétersbourg, j'avais approché le souverain et j'avais réussi.

Je m'endormis, en songeant, malgré moi, à mademoiselle Lenormand.

Le lendemain, madame Malvigne entra dans ma chambre et m'avertit qu'un employé du comptoir impérial demandait à me parler; sans prendre mon avis, elle le fit entrer.

Cet employé, à la livrée de l'empereur, me présenta un registre sur lequel j'avais à signer le reçu d'un cadeau fait au nom de Sa Majesté.

C'était une bague-émeraude, en forme de bouclier, entourée de brillants et d'une valeur de trois mille roubles, environ trois mille trois cents francs.

Plein de confiance dans l'avenir, qui s'annonçait si beau pour moi, je voulus que ma mère vînt me préserver de la solitude et partager le bien-être qui semblait m'être assuré.

Je lui écrivis pour la faire venir.

XXVII

Si le mot opposition pouvait avoir un sens, quand il s'agit du peuple russe, il faudrait l'employer en parlant de l'attitude presque défiante que provoque généralement l'artiste qui, avant de paraître devant le public, a eu le bonheur dangereux de se faire applaudir par la cour impériale.

La cour avait quitté Gatchina pour se rendre à Moscou.

Ce départ jetait un peu de froid sur les représentations du Théâtre-Français, que la noblesse et la bourgeoisie ne suivaient, alors, que par esprit d'imitation et pour se conformer aux belles manières de la cour.

Cependant, l'annonce de mes débûts ne laissait pas que d'exciter une certaine curiosité.

Mon premier rôle fut encore celui de Georges, dans l'*Escroc du grand monde.*

Je remarque que ce nom de Georges, qui se retrouva, depuis, dans beaucoup de mes créations, m'a presque partout porté bonheur.

Geniès, qui m'avait offert de me piloter, trouva prudent de me présenter, d'abord, à mes nouveaux camarades qui tous, excepté Vernet, m'étaient inconnus.

Vernet qui joue l'emploi des comiques, n'appartient point à la famille du grand comédien Vernet; mais, en dehors de son mérite personnel, source d'une faveur justifiée par son talent et son heureux caractère, il a, aux yeux de tous, l'avantage précieux d'être le frère de l'actrice belle et passionnée qui a si longtemps fixé le succès et attiré la foule au théâtre du Vaudeville; Vernet est le frère de madame Albert.

« Il est indispensable, me dit Geniès, que nous commencions nos visites à ces dames, par celle que tu dois à maman Bras.

— Serait-ce à madame Bras du Vaudeville de la rue de Chartres?

— Parfaitement ; mais quand on parle de *maman* Bras, on met des mitaines, sache-le bien, et ne l'oublie pas.

— C'est donc un personnage ?

— C'est une honnête dame de cinquante-cinq ans, d'une taille au-dessous de la moyenne et d'un embonpoint canonical. Signe particulier : elle ressemble comme deux gouttes d'eau à tous les portraits que nous restent de Catherine II, grand' mère de Nicolas, empereur de toutes les Russies.

— Bigre !

— De sorte que l'Empereur ne l'appelle jamais que *maman*.

— Peste !

— Peste ! tu as dit le mot. La *maman* Bras a une influence occulte. Le général comte de Guédénoff va la consulter en secret et comme, apparemment, il lui aura dit que tu avais réussi à Gatchina, la chère *maman* s'écriait hier soir, non sans aigreur, et avec les airs d'impératrice qu'elle affectionne, qu'elle ne serait pas fâchée de voir le monsieur qui est de la *nouvelle école*, elle qui est de la *vieille* ; donc, je te le répète, il faut bien vite aller faire ta cour à Catherine II. »

Nous nous rendîmes en toute hâte chez madame Bras.

Nous fûmes introduits dans une pièce remplie de chinoiseries, de potiches, de bronzes, de timbales d'argent, d'ivoires sculptés et de mille objets, dont le pêle-mêle et le désordre rappelaient plutôt le bazar que le cabinet de curiosités.

Cette exposition indiquait aux visiteurs intelligents la voie la plus courte et la plus facile pour arriver jusqu'au cœur de la dame.

Nous la trouvâmes assise auprès de la fenêtre, dans un grand fauteuil, devant un métier de tapisserie.

Je la regardai, tout d'abord, avec cette curiosité naïve qu'on éprouve devant les grands personnages de cire du cabinet de Curtius.

« Chère amie, lui dit Geniès, permets que je te présente notre nouveau camarade, et mon ami, Adolphe Laferrière ; il a désiré, entre toutes ces dames, t'embrasser la première. »

Et j'embrassai effectivement.

« Madame, fis-je, en attaquant la joue droite ; chère *maman*, » ajoutai-je en appuyant sur la joue gauche.

Catherine II se laissa faire avec une majesté visiblement tempérée par une certaine satisfaction, et il me parut qu'entre la *nouvelle* et la *vieille* école l'alliance ne devait pas être absolument impossible.

« Il paraît, me dit madame Bras, que vous avez fait merveille à Gatchina.

— Oh ! madame, répondis-je, qu'est-ce que le succès dû à l'attention superficielle des grands, auprès de l'appréciation sévère, mais toujours juste, d'une artiste telle que vous? »

Maman Bras fut touchée. Le compliment valait au moins l'embrassade.

L'entretien roula bientôt sur le répertoire, et je n'ai pas besoin de dire que la vieille actrice en profita pour s'élever avec énergie contre le goût détestable du public qui préférait, au vaudeville de la rue de Chartres, tel qu'on le jouait de son temps, des espèces de mélodrames pleurards, encombrant les scènes de genre d'un tas de nouveaux venus qui ne savaient dire que *malédiction!*

C'était évidemment là une pierre dans mon jardin; aussi compris-je à merveille que, si les deux baisers et le madrigal avaient commencé la conquête,

il était essentiel, pour la compléter, d'en venir à des actes d'une valeur encore plus positive.

Dès le soir même, j'achetai un très-beau Saxe que j'envoyai à la *maman* Bras, qui daigna l'accepter avec la plus grande bonté.

« Ce petit est vraiment fort bien, se prit-elle à dire le lendemain devant tout le monde, et je ne serais pas absolument surprise qu'il réussît à plaire. »

Madame Bras avait sa cour ; je m'en aperçus à toutes les poignées de main qui m'accueillirent lorsque, ce soir-là, je me présentai au théâtre.

J'avais donc pour moi l'Empereur et *maman* Bras.

C'était quelque chose; c'était beaucoup assurément: il me restait à avoir le public.

Le succès qui m'avait été fidèle à Gatchina, allait-il m'abandonner au Théâtre-Français ?

J'en avais comme un pressentiment, qui ne fut que trop justifié.

Le résultat de la soirée fut diamétralement opposé à celui qu'avait eu la représentation de Gatchina.

Devant la cour, ce fut la pièce qui tomba et l'acteur qui réussit.

Devant le public, la pièce alla aux nues et l'artiste fut contesté.

Il y aurait de singulières réflexions à faire touchant le type d'escroc qui appartient à l'aristocratie et qui parut si vrai, devant les sujets russes, lorsqu'il avait semblé si faux, devant la majesté impériale, et si grossièrement invraisemblable, devant les courtisans.

Mais, malheureusement, il ne s'agit que de moi, et ce pauvre moi fut bien en peine durant cette soirée néfaste.

Le comte de Guédéonoff, qui connaissait son public et que l'aventure n'étonnait que médiocrement, me dit, à brûle-pourpoint, vers la fin de la soirée :

« Il faut vite *changer vos cartes* et monter autre chose. Que pensez-vous de *Henri III ?* »

J'y avais réussi au Théâtre-Français ; j'acceptai avec empressement.

La belle Virginie Bourbier, ex-pensionnaire de la Comédie-Française, devait jouer le rôle de la duchesse de Guise ; Geniès celui du duc, et moi Saint-Mégrin.

Eh bien ! je ne réussis pas mieux.

On trouva même mon physique hostile à l'interprétation des grandes passions : je parus grêle, gauche, dans les situations dramatiques.

Au fait, pourquoi n'eût-ce pas été vrai ?

Je ne connais pas d'artiste à qui la nature ait tout donné.

Un acteur, généralement, n'a de triomphe que celui qu'il remporte sur ses imperfections.

Le *trop beau pour rien faire* est surtout vrai en matière de théâtre.

Malheur au comédien qui arrive devant la rampe avec tous les avantages de la voix, de la taille et de la beauté : s'il n'a pas de génie, il n'aura jamais de talent !

J'étais désespéré et je fusse tombé dans un découragement profond, si je n'eusse été soutenu par le souvenir de mes premiers pas sur les grandes scènes de Paris.

Au théâtre de la rue Richelieu, on venait justement de donner une comédie en deux actes que je lus et qui me plut.

Elle avait d'ailleurs beaucoup réussi ; elle avait pour titre : *Heureuse comme une princesse.*

Seulement, elle offrait le même inconvénient que *l'Escroc du grand monde :* elle avait pour auteur Ancelot.

Ce diable de nom avait le singulier privilége de mettre en révolution tout le *comptoir* impérial.

Cependant, la cour allait revenir de Moscou; il fallait, selon l'usage , lui offrir un spectacle nouveau , et les pièces nouvelles n'abondaient pas.

Cette fois ce fut Bayard qui profita de l'ostracisme.

On mit à l'étude, dès le lendemain, *Heureuse comme une princesse,* de M. *Bayard*, et j'y répétai le rôle créé par Firmin.

La pièce, montée avec un grand luxe, obtint un grand succès, auquel tous les artistes participèrent, tous les artistes excepté moi ; c'était un parti pris !

Le comte de Guédéonoff, dont la bonté pour moi était inaltérable, me consola de son mieux et chercha dans sa mémoire une foule d'exemples propres à remonter mon courage; mais la blessure

était profonde, et je songeai sérieusement à faire mes malles.

Quant à mademoiselle Lenormand, je n'y pensais plus que pour hausser les épaules et pour regretter les douze francs qu'elle m'avait soutirés.

XXVIII

Dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, l'Empereur se fit représenter le répertoire formé en son absence et y remarqua le titre : *Heureuse comme une princesse.*

Il voulut savoir à quoi MM. les auteurs parisiens daignaient reconnaître qu'une princesse était heureuse, et commanda qu'on lui fît voir la pièce.

J'eus un mouvement de joie.

Je me rappelai sa belle physionomie, son air affable, ses paroles d'encouragement; j'avais au doigt cette bague, signe de sa munificence et de son contentement; il n'en fallait pas davantage pour effacer de mon esprit les tristes impressions

des derniers jours et pour m'épanouir de nouveau aux plus flatteuses espérances.

Le public, ce soir-là, accueillit son souverain avec un réel enthousiasme.

Je vins jeter au travers du rideau un coup d'œil furtif sur la loge impériale.

Quel ne fut pas mon effroi, en apercevant un front soucieux, une figure glaciale, une bouche immobile sous l'ombre formidable de la moustache et, dans toute la personne du czar, quelque chose de ce calme ténébreux qui précède les tempêtes.

L'Impératrice seule, adorable dans une toilette blanche, constellée de saphirs, avait conservé sa riante et gracieuse figure.

Le premier acte de la comédie de *M. Bayard* fut écouté par la cour avec une froideur marquée.

Le czar, qui a l'habitude, au théâtre, de se faire chef de claque, et qui, d'ordinaire, y met beaucoup de zèle et d'entrain, n'eut seulement pas l'air d'écouter; son visage sombre ne s'éclaira pas pendant un seul instant.

Cependant, ce premier acte avait pour moi une

grande importance : j'avais fondé sur ma scène d'entrée un sérieux espoir, et tout mon édifice s'écroulait !

Je rentrai dans ma loge aussi découragé qu'il est possible de l'être.

J'avais à changer de costume. Mon habilleur, espèce de moujick, maladroit comme Jocrisse et lent comme Pierrot, s'en donna cette fois tout à son aise : j'eusse été incapable de lui dire un mot.

Tout à coup, une voix retentit sur le théâtre, demandant avec autorité pourquoi l'on ne commençait pas.

« C'est que M. Laferrière, Sire, n'est pas prêt.

— Eh bien, que M. Laferrière se dépêche. »

D'où partait cette voix?

D'un petit balcon établi sur la plate-forme d'un escalier qui reliait la loge impériale aux coulisses du théâtre, sorte d'observatoire d'où l'Empereur aimait à embrasser tout ce qui se passait derrière le rideau.

A ces mots tombés du petit balcon, que je viens de décrire, le prince Wolkonski, en grand costume, la poitrine couverte de croix et de crachats,

se précipita dans ma loge et me trouva les bras ballants, la tête basse et toujours aux mains du moujick.

« Plaisantez-vous, monsieur, s'écria le prince avec colère. Tandis que tous vos camarades sont prêts, vous seul ne l'êtes pas !

— Adressez vos reproches à cet animal, répliquai-je en montrant le moujick, qui fit mine d'abandonner la besogne pour se jeter aux pieds de l'Excellence.

— Monsieur, je n'admets pas d'excuses : vous n'êtes pas ici en France; quand mon souverain a parlé, il faut obéir. »

Je jetai un regard qui dut être étrange.

En ce moment, la pensée de fuir, de quitter la loge, de planter là mon engagement, le public, la cour et l'Empereur, me passa rapidement par l'esprit, et il est certain que, me levant brusquement de ma chaise, j'allais mettre à exécution mon extravagante décision.

Le prince ne vit dans ce mouvement qu'une preuve de la célérité que je me décidais, enfin, à déployer, et, se précipitant sur moi, m'aida à mettre ma culotte, à ajuster mes bretelles, à passer

mon habit à la Louis XIV, accompagnant cette familière sollicitude des mots les plus désobligeants et les plus rudes.

Ce devait être un assez amusant tableau que celui de ce comédien culotté par cette Altesse toute resplendissante de chamarrures, et qui, parfois, dans son empressement, se heurtait aux meubles et embarrassait ses jambes dans son illustre épée.

Mais ni lui ni moi n'avions envie de rire.

« Demain, me dit-il, nous reparlerons de cela ; l'Empereur est fort mécontent de vous. »

Et il me poussa en scène.

Il était rouge comme une pivoine et moi plus pâle et plus vert qu'un mort.

Je jouai le second acte.

Le rideau baissé, le prince Wolkonski revint à moi ; mais cette fois, accompagné du comte de Guédéonoff : deux tempêtes au lieu d'une.

Selon eux, je venais de perdre tout le fruit de mon succès à Gatchina.

Ma mère, présente à cette scène, pleurait à chaudes larmes ; car, aux termes de mon engagement, la non-réussite, dans les six premiers mois, en entraînait, de droit, la rupture.

« Voyons, dis-je brusquement à ma mère, en présence de mes deux juges, voyons, pas de faiblesse et songe à la France que nous allons revoir, à ce bon public qui n'a pas dû m'oublier, à ces joyeux théâtres parisiens où l'on siffle, mais où l'on applaudit et où, généralement, le comédien n'est pas responsable de la sottise d'un habilleur. »

Le comte de Guédéonoff et le prince de Wolkonski eurent, à ces mots, un tel soubresaut d'indignation, que la scène eut certainement tourné au pire, si la même voix du petit balcon n'eût retenti de nouveau.

« Faites venir M. de Bagneux. »

M. de Bagneux, c'était moi.

Le comte de Guédéonoff, qui m'aimait au fond, et chez qui la bonté naturelle surmontait bien vite la colère, me dit :

« Sa Majesté vous appelle; excusez-vous de l'avoir fait attendre, et promettez qu'une autre fois pareille chose n'arrivera pas. »

Ce fut le prince Wolkonski qui, d'un pas majestueux et d'un air où grondaient encore de sourds griefs, m'amena au pied du petit balcon. Tous les

artistes m'entouraient. Il me semblait qu'on m'avait condamné à mort et qu'on allait me fusiller.

Je tâchai de faire bonne contenance et m'arrêtai devant l'empereur, dans l'attitude du martyr qui a la conscience de son courage.

« Approchez, monsieur de Bagneux, me dit le Czar de cette voix que je reconnus tout de suite, — c'était celle de Gatchina, — approchez ; je désire vous exprimer tout mon contentement et celui de l'Impératrice. On n'est pas plus charmant, plus *comme il faut*, plus de la cour que vous ne l'avez été ce soir. Je suis enchanté ; je viendrai souvent vous voir jouer. »

Puis, plus personne sur le balcon.

Je demeurai presque stupide d'étonnement.

Le comte de Guédéonoff partit d'un éclat de rire.

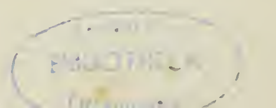
« C'est à n'y plus rien comprendre, dit le prince Wolkonski, bougonnant encore, mais contre l'Empereur et contre lui-même. Qu'est-ce qui aurait prévu que la colère de Sa Majesté allait se répandre en pluie de fleurs ? Enfin, madame, ajouta-t-il en se tournant vers ma mère, j'espère qu'après cela monsieur votre fils ne nous jettera plus au nez

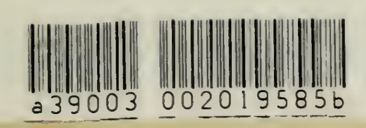
l'habileté des habilleurs de Paris. Et pour me servir du dicton français : Voilà qui remet du beurre dans les épinards. »

Dès ce moment, ma situation fut affermie sur le Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE

F. Aureau, — Imprimerie de Lagny.




a39003 002019585b

